N° 913 47e Année T. CCLXIX 1er Juillet 1936

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger: 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-NEUVIÈME

1er Juillet — 1er Août 1936

1er Juillet — 1er Août 1936 Tome CCLXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXXVI

BILAN DE LA PUBLICITÉ

—

L'intervention de la publicité dans le commerce du livre n'est pas un phénomène essentiellement moderne : avant la guerre et depuis longtemps déjà, les sortilèges de la publicité ne laissaient pas d'induire en tentation les éditeurs et les auteurs. Mais c'est vraiment depuis la guerre que l'on a jugé la méthode à l'œuvre. Le phénomène s'est développé très vite et l'on peut dire que quinze ans ont suffi pour que l'expérience donnât des résultats démonstratifs. Ces résultats intéressent d'une part la moralité des écrivains, d'autre part l'économie même de l'édition.

Avant de mesurer les avantages temporels de la publicité, je dis que, dans l'ordre moral, elle a porté dommage à la cause des lettres. Voilà ce qu'il convient d'examiner froidement, sans romantisme. La création littéraire est un acte éminemment spirituel. La lecture est une fonction non moins spirituelle. Entre la création et la lecture, il y a une place pour une petite aventure commerciale. Le livre est un objet de commerce, comme tout, comme la croix, le ciboire et l'hostie. « Tout vaut tant ! » dit Thomas Pollok Nageoire avec une ferme jovialité. On peut prendre parti de cette nécessité sans l'aggraver de mille façons. J'ai vu de curieuses réclames pour le vin de messe. Elles m'ont profondément choqué. Tout vaut tant, c'est entendu; mais certains négoces devraient garder de la discrétion et même de la pudeur ou, plus exactement, le respect de leur objet. La publicité littéraire, par ses extra-

vagances, a déshonoré la cause du livre aux regards du monde entier et, qui plus est, elle a libéré chez les auteurs toutes sortes de passions fâcheuses.

Elle a d'abord développé le goût d'un profit obtenu de surcroît, par des moyens en quelque sorte mécaniques, par des moyens étrangers à l'œuvre et au talent. C'est un calcul très malheureux. Un auteur sage et vraiment habile ne saurait se désintéresser des réactions de son auditoire; mais comment peut-il les apprécier s'il laisse intervenir dans cette chimie délicate toutes sortes de facteurs grossiers dont il n'est pas toujours, et même pas souvent le maître. L'essentiel, pour un écrivain, même s'il est soucieux des intérêts temporels, est d'avoir une exacte intelligence de son action sur le public. La publicité a rendu parfaitement impossible toute supputation de cette nature.

Elle a développé des rivalités puériles entre les auteurs. Elle a fait apparaître chez eux des exigences et des appétits qui n'ont certes pas augmenté la considération que les éditeurs portent d'ordinaire à leurs écrivains. Le besoin de rencontrer chaque jour son nom et son portrait dans les feuilles publiques a dû torturer bien des âmes naïves. La publicité, chose infiniment plus grave, a d'abord chatouillé, puis torturé l'orgueil de ces grands enfants que sont et demeurent les hommes de lettres.

J'ai rencontré naguère, dans une société provinciale, une dame dont le nom est fort connu, car il est attaché depuis un quart de siècle à une boisson pour laquelle on a fait et l'on fait encore une publicité monstrueuse. Cette dame, avec beaucoup d'ingénuité, me parlait de son mari, le distillateur. Elle en vint à la fameuse publicité, sourit et dit avec jubilation : « Mon mari est si content! » — « Sans doute, fis-je, cela rapporte beaucoup. » — « Oh! reprit la dame, ce n'est pas seulement cela. Mon mari revenait l'autre jour de Paris et vraiment, il était radieux. Il m'a dit : je vois mon nom partout. C'est un succès! »

En écoutant cette brave dame, je découvrais une des servitudes les plus étranges de la publicité moderne : elle gagne et convainc d'abord ceux qui s'en servent. L'auteur

qui rédige lui-même la prière d'insérer, l'entrefilet triomphant, le « slogan » dithyrambique, ne tarde pas à être pris à son propre piège. Il oublie bientôt que ces appréciations délirantes sont le fruit de son propre cerveau. Il se prend à croire à ses propres appréciations personnelles. A force de se caresser lui-même, il ne trouve plus de goût aux éloges d'autrui. Toute la critique lui semble fade, même quand elle est encourageante, même quand elle est favorable. Il juge qu'on ne l'a jamais atteint à la meilleure place. Il perd le sens critique et bientôt la simple faculté d'examen. Tout lui semble petite bière après les liqueurs fortes qu'il a préparées lui-même ou fait distiller à son goût dans un laboratoire mercenaire.

Si l'on s'en tient à la moralité professionnelle, je déclare donc que la publicité littéraire me semble avoir une influence funeste. Peut-on dire qu'elle rachète ce dommage par ses effets économiques? Est-il possible de croire que la publicité risque d'avilir les lettres, d'une part, mais les sert d'autre part, en travaillant à étendre leur empire. Je ne le crois pas.

Il est évident, au premier regard, que les artifices publicitaires ont fait vendre beaucoup de livres qui, sans cela, n'auraient jamais quitté la cave des éditeurs. Ils ont pu même augmenter la diffusion d'œuvres excellentes en accélérant le rythme du négoce. Comment le public a-t-il jugé cette entreprise? Sévèrement, il faut bien le dire. Il est assez difficile d'apprécier les effets d'une spécialité pharmaceutique, surtout quand elle vise à fortifier ou à purifier le sang. Mais il est tout à fait aisé de découvrir qu'en dépit de la publicité spéciale, une lecture nous importune, nous fatigue ou nous révolte. Le public, d'abord assez docile, a très souvent compris qu'on l'avait abusé. Il en a conçu de la rancune et cette rancune s'est étendue à tous les livres, bons ou mauvais. La crise n'a pas manqué d'aggraver le malentendu. Acheter par surprise un mauvais ouvrage, c'est un très mince malheur au temps de la prospérité, mais jeter douze francs par la fenêtre à l'époque des vaches maigres, c'est une aventure fâcheuse. Le public, soudain rétif, s'est tenu sur la réserve. Les auteurs

qui devaient leur renommée aux stratagèmes publicitaires sont retombés dans l'abîme. Les autres, bien que souffrant moins, ont éprouvé quand même les effets de cette désaffection, de ce mécontentement.

On peut dire qu'à l'heure actuelle, cette première expérience est à peu près terminée. Quels en sont les résultats?

La publicité tapageuse, impudemment laudative, est aujourd'hui jugée. Seuls s'y tiennent encore quelques esprits obstinés. Je ne peux pas croire qu'elle fait ses frais. Quand il s'agit de bons livres, elle les aide faiblement sans jamais forcer le destin. Quand il s'agit de mauvais livres, comme elle est inopérante et coûteuse, elle est presque toujours abandonnée par les éditeurs inquiets. Presque tous les écrivains de mérite ont fini par renoncer aux sortilèges avilissants de l'absurde magicienne. Est-ce à dire que la publicité littéraire ait tout à fait perdu la partie? Non pas. Il reste toujours quelque chose de ces crises de vésanie. Le public, autrefois, allait chez le libraire s'enquérir des nouveautés. Le public faisait un pas. Il arrivait parfois que la critique l'aidât, car les lettres jouissent encore de cette faveur exceptionnelle, même quand elle est corrosive : je parle de la critique à qui la publicité ne laisse pas d'avoir aussi porté dommage, ce qu'il faut considérer comme un grand surcroît de misère. Aujourd'hui, le public veut être renseigné sur tout, dès le matin, à domicile. Il entend que la publicité se charge au moins de cela.

Si, comme on peut l'espérer, la publicité littéraire s'en tient désormais à l'annonce pure et simple des ouvrages récents, je veux bien reconnaître que le dommage total se trouvera limité. Le commerce du livre devra quand même compter avec un surcroît de dépense. Quant au prestige des lettres, il ne sortira pas accru de cette imprudente bagarre.

GEORGES DUHAMEL.

MÉMOIRES A REBOURS

BRIAND A TRENTE ANS

—

NOEL, NOEL! — AU MANOIR DE KERUIC.
LE RECTEUR DE TRÉDREZ.
LUNE DE MIEL DE COLETTE ET DE WILLY.
BRIAND A LA MESSE DE MINUIT.
LE « MINUIT, CHRÉTIENS » ET « L'INTERNATIONALE »
LOCQUÉMEAU, LOCQUÉMEAU!

24 décembre 1935. — Non, toute ma vie n'a pas été d'accrocs et de meurtrissures. Elle n'a jamais été bien lisse, avec mon caractère combatif, voire agressif et redresseur de torts, — trop souvent à tort et à travers. J'aurais pu avoir la paix, avec les atouts que j'ai souvent tenus en main. La paix honteuse, — à quoi je préférais la lutte. Je n'ai donc pas à me plaindre. On ne me demandait pas de ressusciter Beauvais, — mais, pas d'affaires, pas d'affaires, — seulement de rester coi, en touchant mon salaire, — et de laisser faire, c'est-à-dire ne rien faire, — Messieurs les artistes... Tout de même, je ne devais pas être si terrible, pour avoir conservé tant d'amis de ma jeunesse et m'en être créé d'autres, auprès de qui j'ai toujours trouvé appui, réconfort et joie; de l'amitié, et de l'amour... Oui, les ennemis et les adversaires en ont été pour leurs frais, et je suis là encore, tandis que la plupart gisent dans la poussière où, tout à l'heure (Oh! vous êtes jeune, plus que tous les jeunes, si vert... oui!...) — le plus tard possible, s'ajoutera la mienne...

C'est Renan, je crois, qui conseillait de punir du silence ceux que l'on avait rencontrés de méprisables sur le court trajet de la naissance à la mort; alors, à eux, toutes les veines, et toutes les impunités. La société serait reluisante, sans le gendarme. Où en serions-nous en philosophie, en art, en lettres, en sciences, si quelques plumes intransigeantes n'avaient couru sur le papier, si quelques voix indépendantes, à travers les siècles, n'avaient rugi contre le mensonge et l'erreur?

Mais Noël carillonne. Même les politiciens, chaque année, s'inclinent à la trève des confiseurs, accordent un sursis aux ministères qu'ils sont impatients de dévorer. Noël, Noël...

Des Noëls, des petits noëls — à se coucher à l'aube, des nuits de fête, à se lever au jour pour courir à la cheminée magique. Et des Noëls d'exil dans la brousse équatoriale. Noël, Noël 1935...

Je réveillonne platoniquement, en tisonnant les souvenirs qui rougeoient sous les cendres chaudes de la mémoire. Aujourd'hui, entre tant et tant de voix qui se sont tues, c'est un Noël, festoyé en Bretagne, qui enchante et peuple le silence de cette soirée solitaire. Comme la racine du rêve le plus fantastique s'étire toujours de quelque grumeau de réalité, sans doute c'est du dernier déjeuner des « Amis de Briand » (où nous ne sommes plus beaucoup à l'avoir connu à peu près inconnu) que résonne brusquement à mon oreille la phrase banale :

— La voix de Briand, le violoncelle de Briand...

Les « Amis de Briand »? Je ne m'étais pas inscrit à ce groupe posthume, où je lisais tellement de noms ignorés de moi, de ses relations de la dernière heure. Je me reportais à Montaigne, jugeant des amitiés « que la volupté, ou le proufit, le besoing public ou privé forge et nourrit, d'autant moins belles et généreuses, et d'autant moins amitiez qu'elles meslent autre cause et but et fruict en l'amitié, qu'elle mesme ».

L'éloignement de Beauvais — et la cotisation, et la carte du banquet d'avance forcément médiocre — ai-

daient à mon abstention ici, et dans nombre de cas semblables. C'est la faute des organisateurs, plus souvent que celle des restaurateurs, à qui l'on demande des menus d'apparat, au lieu du repas simple en rapport avec la dépense prévue. Pourtant, désormais, c'était l'occasion de serrer des mains de connaissance et d'entendre parler de Lui. Je déambulai, dans le salon de l'hôtel Crillon, parmi des étrangers, où je n'étais accosté que par le président de la réunion, Yvon Delbos, et les collaborateurs de l'homme d'Etat, depuis le début, le conseiller Théodore Tissier, et Gilbert Peycelon, mon prédécesseur à Beauvais, directeur des Publications officielles. Je me casai à une table où je ne connaissais personne, lorsque vint s'installer à la place vide à côté de moi une dame poétesse, présidente d'œuvres, fondatrice de prix des plus louables, et en instance de divorce, ce qui fut un objet de conversation, — un monologue plutôt de ma voisine...

Comme c'était loin de Briand, — à qui l'on revint d'ensemble, à la voix du Président, — pas de discours, tout le monde debout :

— Une minute de silence...

Or, soudain, je le vis, comme il devait être à vingt-cinq ans, noir de cheveux et de moustaches, mêmes yeux, même allure...

— Qui est-ce? là-bas, qui ressemble à Briand?

— Son fils.

Au café, peu après, j'entends sa voix.

— Oh! mon père me parlait souvent de vous...

La voix de Briand. Souple, chaude, profonde, irrésistible, innombrable, celle enflammée de la réunion publique, celle insinuante, convaincante, des assemblées, de la Séparation à la Société des Nations, et, dans la causerie, quel registre nuancé, de la cordialité à l'ironie, comme les volutes de fumée de la cigarette. Je l'entends comme en ce décembre 1899, où il m'avait rejoint à Keruic en Trédrez, dans les Côtes-du-Nord... dix kilomètres de rivage farouche, bordés de lande et de quelques champs encadrés de pierraille, — avec mon seul

« manoir » sur la falaise, à une demi-heure du village, à cinq minutes de Locquémeau, le petit port, où, avec une trentaine d'autres, s'abritait ma barque de « plaisance », — deux ou trois tonneaux, — un yacht en regard des lourds sardiniers de la côte. Le « manoir » où, quelques étés, *on* avait villégiaturé, où, divorce prononcé, je m'étais retiré, épuisant le bail, dix-huit mois sans rentrer à Paris, avec mon bambin de quatre ans; jour par jour, ma détresse s'effilochait dans le vent, bondissait sur les écueils, s'étalait avec la mer, au large, vers un petit phare qui, de ses feux changeants, m'illuminait les ténèbres d'une étoile d'espoir... Pour familiers, mes deux matelots dont le « Diable », parce que toujours vêtu de blanc, des retraités de la flotte, un braconnier qui savait tous les gîtes de lièvres, toutes les couvées de perdreaux du pays, et Tercherel, le débitant du port, à l'entrée de la jetée, où nous descendions au flot et au jusant, pour nous embarquer — ou pour voir le retour des pêcheurs quand nous n'étions pas sortis. Enfin, le recteur, de la plus humble des cures, mais glorieuse d'avoir été occupée par saint Yves. Ce patron des avocats, — des pauvres, — n'avait pas légué ses dons d'éloquence à son successeur, — à quoi bon pour exercer son sacerdoce ici, limité aux baptêmes, mariages et enterrements, espacés, — et à la charité. Un brave homme, dont l'ignorance s'étendait à tous les domaines, — son saint ministère écoulé longtemps sous terre à « desservir » ses compatriotes dans les mines d'ardoises d'Angers...

Nous étions à peine installés qu'un jour je l'aperçus dans le parc, qui, armé d'un couteau, tailladait dans les arbustes... Il me tendit la main et, sans autre présentation, m'exposa qu'il avait l'habitude de jeter un coup d'œil en passant sur les plantes, — il en était peu pour résister ici, — que c'était son plus court pour gagner Locquémeau où il officiait un dimanche par mois. Les trois autres, les gens du port devaient monter en Trédrez...

Je l'invitai à se rafraîchir, il transpirait abondamment :

— Du vin, du cidre?

— Du vin, du vin, ça arrête la transpiration.

Par la suite, il n'accepta jamais un verre sans son excuse :

— Ça arrête la transpiration.

— Quand nous sommes absents, entrez, faites comme chez vous, et demandez la bouteille...

Droit et sec, le visage maigre, comme taillé à la hache, de ses yeux clairs émanait toute franchise.

— Nous ne venons pas à la messe... Avec l'enfant, on ne peut guère s'absenter.

Il ne se méprit pas au faux-fuyant.

— Je sais. On peut être des braves gens sans se confesser... Et puis ne pas mentir. M. Huon n'y vient jamais. Ils me disent qu'ils font leurs Pâques à Paris. — A Paris, ils doivent dire qu'ils les font ici.

(M. Huon de Penanster, — château de Kergrist, — était le seigneur de la contrée, sénateur inamovible, notre propriétaire de Keruic.)

— Nous ne venons pas, mais tous les gens du manoir auront la voiture pour les dimanches et fêtes.

— Oh! ce n'est pas M. Huon qui aurait fait ça... Alors, l'hiver, des kilomètres à pied, on prenait l'habitude de ne plus venir.

Bientôt, rien ne l'étonnait plus, et notre défense était assurée dans toute la paroisse contre les mauvaises langues. Pourtant, quand il y avait des invités, il se renseignait, chez le jardinier... Des écrivains, des artistes, il ne situait pas bien nos hôtes dont les noms ne lui étaient jamais apparus dans la *Croix* du diocèse. Hermann Paul, Coolus, Vandérem, Dayot, Jean Psichari, et Noémie Renan même ne lui figuraient rien que de très vague, non plus que Mme Ménard-Dorian ou Thérèse Clemenceau. Heureux homme, avec l'innocence des saints, en marge de son temps! Il était sans casuistique et comprit peu, un soir, le débat où voulait l'entraîner Georges Périn, l'ancien député, — qualifié de troisième mousquetaire, avec Clemenceau et Lockroy. Rigide sur les principes : « le cléricalisme, voilà l'ennemi... » il n'ad-

mettait déjà pas que l'on accueillît l'homme en soutane. C'est ainsi que l'on commençait à glisser aux compromis...

Or, les dames parlaient des difficultés du ravitaillement, du blanchissage à la campagne, à une heure de la petite ville.

— Oh! ici, admirable, pour le blanchissage, la couture, déclara la maîtresse de maison, avec les bonnes sœurs; elles m'ont donné leur boucher, leur boulanger.

Georges Périn n'en revenait pas.

— Toi, toi, la fille de Dorian, te faire blanchir par les religieuses!

— Il n'y a qu'elles.

— Ça ne fait rien... J'aimerais mieux envoyer mes chemises à Paris...

Mme Ménard-Dorian, elle-même, protestait :

— Ah! Périn. Oui, le vieux garçon... avec un gilet de flanelle et des chaussettes, c'est facile. Mais un intérieur avec une dizaine de lits...

— Ah! monsieur le Recteur, je vous prends comme arbitre. C'est un cas de conscience, argumenta Georges Périn. Des mécréants, qui ne pratiquent pas, qui font profession de libre-pensée, ont-ils le droit d'utiliser les services des religieuses, comme font ces dames?

— Mais oui, mais oui, monsieur le député. C'est le cas de force majeure. Ainsi, moi, pour tuer mon cochon, tous les ans, il n'y a qu'un charcutier, — qui fait aussi le messager. C'est « un rouge » pire que le sang du porc, eh! bien, je m'adresse à lui. « Vous êtes noir, je suis rouge, mais comptez sur moi, monsieur le Recteur... Je vous ferai du bon boudin, promet-il. »

Et quand je le paie, il me rend vingt sous...

— Pas pour l'église, vous savez, je ne veux pas de messe, — mais que vous buviez un verre à ma santé, pour faire passer la saucisse.

Georges Périn se reculait, maugréant :

— De mon temps, on ne transigeait pas avec les principes.

De ces années joyeuses, ce qui avait le plus marqué,

pour le vieux recteur, c'était le séjour, au manoir, de Willy et de Colette, jeunes époux, dans leur lune de miel. Au saut du train, pour nous-mêmes, le couple avait fait sensation : lui avec son haut de forme à bord plat, elle, ses robustes mollets tendus hors de la culotte de zouave adoptée par les femmes pour la bicyclette, vers 1896. Quand, à six ou huit, nous pédalions par les chemins obstrués de vaches et de moutons, les bergères, devant cette chevauchée, avaient tôt fait d'escalader les talus et de se dérober dans les champs, nous laissant nous expliquer avec le bétail immobilisé, ou prenant le galop en « vachalcades » éperdues.

Une grande dame à bécane, à peu près habillée en homme avec cette vaste culotte, et qui montrait ses jambes, — car nous ne pouvions recevoir que de hauts personnages, — l'abbé Durand (ainsi se nommait-il, je crois) en demeurait intrigué... Et, quand un matin il nous surprit tous en pyjamas de toutes formes et de toutes couleurs, cela dut dépasser sa conception de la vie et du monde parisiens. Des personnages, d'allures moins fantaisistes, compensaient ce pittoresque de villégiature : Charles Le Goffic, qui venait en redingote, Arsène Vermenouze, qui assistait à la messe...

Ce dernier été, ce dernier automne, je m'étais terré, sans recevoir personne... Aussi, le recteur poussait-il plus fréquemment la porte...

— Oui, du vin, ça arrête la transpiration...

Et, de son bréviaire racorni (je lui en promettais un neuf) il tirait quelque image religieuse pour Charlie. Qu'aurait dit Georges Périn?

Vers décembre, Briand fut là, qui « accouchait » le recteur, comme le terrien, comme le marin. Cordiales interrogations, précieuse documentation, sans cesse enrichie, par quoi il pénétrait toujours plus avant dans la connaissance des êtres et des choses. Il ne travaillait pas, l'accusait-on. Certes, ni de l'écriture, ni de la lecture. Mais...

Noël, Noël!

— Monsieur le Recteur, pour Noël, j'ai des amis de Paris...

— M. Willy?

— Non, d'autres. Vous viendrez réveillonner?

— Mais, ce n'est pas possible... Peut-être qu'il faudrait en référer à l'évêché. M. Briand...

— Mais non. Rien à faire. Je m'en charge.

— Si je soupe, je ne pourrai dire ma messe, le lendemain... Il faut être à jeun.

— Ah! ça, c'est autre chose...

— Il y aurait bien un moyen, en me faisant remplacer par un acolyte de Saint-Brieuc. Mais ça coûterait...

— Ne vous préoccupez pas. Nous réglerons, — et nous ferons une quête pour vos pauvres.

— C'est bien risquer. Que pensera-t-on dans le bourg? Oui. A une condition, monsieur Ajalbert, vous viendrez à la messe de minuit, avec M. Briand.

— Ah! monsieur le Recteur!... Qu'en penseront les militants de Saint-Denis et d'Ivry? Enfin, c'est convenu.

— Alors, vous me ramènerez.

Je commandai un omnibus de la gare à Lannion et, avec nos gens, toute la maisonnée, c'est à douze ou quinze que nous nous engouffrâmes dans l'église. Pour un quart d'heure, pensions-nous? Ecartant les fidèles, notre recteur nous ouvrait un chemin jusqu'au premier rang, contre le banc d'œuvre, où nous dûmes entendre les trois messes consécutives. Il était heureux et fier, comme d'une conversion des hérétiques du château. On pouvait constater que nous n'étions pas les « rouges » que prétendaient quelques-uns... Et toute la jeunesse, — avec pas mal de vieux, — prit le chemin de Keruic, où j'avais fait accrocher quelques lampions, préparer des feux de bengale et rouler une barrique de cidre dans le parc. (Vingt francs les deux cents litres.) On était châtelain à bon compte, alors, madame la marquise! Et l'on vit bien que nous n'étions pas tellement païens.

Noël, Noël! Il fait clair, sec, froid, — ô Bretagne d'hiver, que l'on veut toujours pluvieuse et transie! — Sous le dais clouté d'or de la nuit bleue, cheminent des

processions d'étoiles, — des bougies, des cierges aux doigts des jeunes filles en coiffes. Noël, Noël!

Le manoir, tout illuminé, ô surprise! Christmas. La gouvernante, anglaise, a disposé aux fenêtres tout ce qu'il y avait de lampes et de lanternes, et la maison est décorée de guirlandes, d'ajoncs en fleurs et de touffes de gui, et un vaste feu de genêts et de ronces pétille dans la haute cheminée de granit.

Nos invités du dehors, d'abord intimidés à la grille du parc, où la futaille de cidre était en perce, avec le jardinier pour distributeur, s'étaient rapprochés, quelques-uns enhardis, jusqu'aux fenêtres dont les volets n'étaient pas dépliés. Ainsi pouvaient-ils satisfaire une curiosité furtive de la fête au château. Bientôt, les pieds leur démangèrent et ils nous déléguèrent le « Diable » pour qu'on leur permît de danser, et, avec le biniou, se déroula la chaste et tendre « dérobée », sœur pâle de la vive farandole provençale.

Ce menu au caviar et à la dinde, gonflé de truffes et de foie gras, apportés par nos amis de Paris, avec plum-pudding confectionné par l'Anglaise selon les authentiques formules londoniennes, n'avait pas manqué d'intriguer notre recteur, assis à côté d'une jeune artiste aussi retenue que si elle avait été aux côtés de Notre Saint-Père le Pape... Ça la changeait des soupers de théâtre. Amenée par un critique d'alors, non sans crédit, on avait dû lui faire la leçon, d'avoir à ne pas trop exubérer...

(Exubérer? J'arrête, je compulse Larousse. Parfaitement : exubérer, — peu usité. Remettons-le en activité.)

Les préjugés de l'abbé sur la « capitale » diabolique avaient fondu. Mais ces morceaux de glace, fabriquée à la machine, l'inquiétaient comme de la sorcellerie. Et voici que Briand entonnait :

Minuit, Chrétiens, c'est l'heure solennelle...

— Monsieur Briand, monsieur Briand, je veux qu'*Ils* vous entendent...

Tout Locquémeau allait l'entendre. On sortit. Tout se tut devant la voix qui, pendant vingt-cinq ans, allait

remuer, enchanter, exciter, apaiser, dominer d'autres foules et d'autres assemblées, et s'inscrire dans l'Histoire...

— Monsieur Briand, vous en savez d'autres?

— Oui, monsieur le Recteur, mais rentrons.

Et, en sourdine, Briand scandait :

Debout, les damnés de la terre...

— Il y a du bon là-dedans, monsieur Briand, approuvait notre recteur.

Comment aurait-il douté, quand Legrand reprenait :

Debout, les forçats de la faim...
Il n'est pas de sauveurs suprêmes,
Ni Dieu, ni César, ni tribuns...
Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des Travailleurs...

C'est la lutte finale,
Groupons-nous et, demain,
L'Internationale
Sera le genre humain.

Louis Legrand, le graveur...

Un jour, avec Briand, suivant le chemin des douaniers, vers Saint-Michel-en-Grève, à une demi-heure de Keruic, nous avions aperçu une tête, un buste, qui émergeaient de la lande, une grande barbe. C'était trop bizarre. Nous avions quitté le sentier, remonté. Au-dessous de cette barbe noire, un corps nu, dans une fosse, qui creusait...

— Bonjour, Ajalbert!... Oui, c'est moi. J'ai acheté un terrain, je construis... J'ai appris que vous aviez le château... Je n'ai pas voulu y venir... On m'a dit que vous vouliez être seul... Moi aussi... Je couche à Lannion... Je viens chaque jour avec des hommes, mes matériaux... Mais, le dimanche, je suis seul.

Bientôt, l'abri fut édifié, — rez-de-chaussée, une cuisine-salle-à-manger, une chambre-à-coucher-atelier, autant qu'il m'en souvient, une table avec les fins outils peu encombrants.

Naturellement, M. le Recteur ne pouvait ignorer cette présence étrangère, comme d'un ermite à l'extrémité de la commune... Dans ce chalet rudimentaire, — où il fut abasourdi, c'est devant le travail auquel se livrait l'artiste :

— Deux ans... pour un amateur : *une Bible.*

Louis Legrand illustrait une Bible...

C'est pour un sujet religieux (nul de moins satanique que cet élève de Rops) que je l'avais connu chez Edmond de Goncourt, qui avait acheté une épreuve du *Fils du Charpentier,* une de ses dernières acquisitions. Le vieux maître d'Auteuil eût aimé les jeunes, comme il avait fait pour le XVIII° et les Japonais. Je racontai le fait à Louis Legrand, qui m'offrit et me signa le dixième et dernier état : il a tenu à travers trente-cinq ans de randonnées, il est là, sous mes yeux; il me faudrait des pages pour en dire la maîtrise d'inspiration et d'exécution, — d'un « bourguignon » souverain. Evidemment, ses conceptions bibliques n'avaient rien de saint-sulpicien. Mais dans sa simplicité, notre recteur ne pouvait voir de blasphème dans la représentation de Joseph, de Marie et de Jésus en personnages populaires, fort nobles, d'aujourd'hui.

— Il y a du bon là dedans, devait-il opiner, comme à la chanson que Louis Legrand reprenait avec Briand.

Il y avait du bon, tout à fait, cette nuit où, quelques heures, s'oubliaient l'*Affaire* et les affaires, dans le coude à coude où nous étions là, raffalés, oublieux, chacun avec son aventure, — seul, le vieux curé, lié à son destin immuable.

Cependant, c'est lui qui rompit le charme, où l'on s'attardait. Six heures, nuit encore, des cloches sonnèrent, qui portaient jusqu'au manoir l'angélus.

— Et moi qui ai emporté la clé du clocher!... J'avais enfermé le sacristain pour qu'il n'aille pas godailler et boire toute la nuit. Oh! je lui avais laissé du cidre et de la saucisse, et un verre de « fil ». Il faut que j'aille le délivrer.

— Rassurez-vous... On va envoyer quelqu'un à bicyclette...

Noël, Noël!

Briand n'a jamais oublié Locquémeau...

— Locquémeau!

A toutes rencontres, pendant trente ans, ce fut le mot de passe, le « Sésame, ouvre-toi » au cœur de Briand, pour « le châtelain de Keruic », le hameau breton où se précisa notre amitié, esquissée aux hasards du journalisme.

§

1895... Je venais d'épouser Mlle Dora Dorian, fille du député de la Loire, nièce des Ménard-Dorian. Notre ménage projetait de voyager, de séjourner beaucoup en province, ce qui me permettrait de continuer à écrire, mais devait m'éloigner du Palais, où, mêlé à des affaires retentissantes, je recevais les encouragements de mes aînés, Henri Robert, Saint-Auban, Labori, Decori. Je quittai le barreau et m'écartai délibérément de la politique, où l'on me faisait signe. Un des comités qui devaient élire Viviani dans le VIe ne m'avait-il pas fait pressentir? Je collaborai — littérairement — à la *Justice*, à l'*Eclair*, à la *Revue Socialiste*, au *Gil Blas*, où mes chroniques sur les avocats avaient provoqué de longues polémiques, tandis que le plaidoyer de la *Fille Elisa*, au Théâtre-Libre, attirait sur mon nom l'attention du grand public.

Les voyages, la campagne? Oh! mais le beau-père veillait. Il voulait faire quelque chose pour son gendre, tout à contre-sens! Charles Dorian était fort éloigné des lettres, des arts, des salons. Il laissait tout cela à sa femme, la poétesse Tola Dorian, dont il vivait séparé, et à Mme Aline Ménard-Dorian, qui élevait sa nièce, depuis sa treizième année, avec sa fille Pauline. Ainsi, généralement, on les croyait sœurs.

— Mon cher Jean... vous savez, moi, les livres, les journaux,... je ne lis rien...

En effet, descendu de cheval, l'équitation, l'élevage, le dressage comblaient toute sa vie, — ses fréquenta-

tions étaient toutes de cavaliers, de propriétaires d'écuries, de gens de turf et de tattersal.

— Mon cher Jean... voilà... Il paraît qu'il y a un journal qui s'appelle *La Lanterne*... C'est mon ami Cornudet qui vient de l'acheter... C'est une idée, ça le regarde... Il est député de la Creuse... Il va à la Chambre... quand c'est forcé, comme moi... La première fois que j'y suis allé, j'ai vu que je m'étais trompé... *Ils* sont trop mal habillés.

(Mon condisciple de Fontanes, Ch. de Rémusat, autre député par fief, une espèce à peu près disparue, confirmait, inversement : J'ai vu ton beau-père une fois. Quelle entrée sportive, en complet à carreaux ,melon jaune, cravate plastron de piqué sous le menton, gentleman-rider de gravure anglaise. C'est tout juste s'il n'avait pas la cravache et les éperons... On le fusillait de tous les bancs pendant qu'un huissier le conduisait à sa place... N'était-ce pas un type du Concours hippique qui se trompait?)

— Cornudet... Il s'était engagé comme moi en 1870. C'est un frère... Il m'a fait venir : « Charles, j'ai pensé à ton gendre. Il fera les théâtres à la *Lanterne*. Je lui donnerai ce qu'on donne à Fouquier au *Figaro*... Je pense que ça sera agréable à ta fille aussi; fauteuils ou loge dans tous les théâtres... » Voilà, si ça vous chante, allez le voir... Je crois qu'il est un peu piqué, mais c'est un *bon fieu*...

Critique dramatique? Non. Au moment où je démissionnais du barreau pour réserver toute ma liberté!... La perspective d'être esclave des premières et des générales laissait Dora parfaitement insensible, mais cela désobligerait son père que l'on refusât ce cadeau de noces.

Je courus remercier Cornudet, qui habitait à Boulogne fastueusement. Il était brusque et cordial :

— Mon ami Charles... vous pouvez vous vanter d'en avoir un de beau-père... Quel type! Il ne vous encombrera pas. Car, lui, la vie de famille,... c'est entre le Pavillon d'Armenonville et Maxim... Ça vous va, les théâ-

tres, à la *Lanterne*, — tous les deux, avec votre femme?...

— Mais voilà! C'est ce qui nous séparerait, au contraire. Nous avons... Nous croyons... Si nous ne nous trompons pas... des précautions... ne pas sortir.

M. Cornudet riait éperdument...

— Non, vous n'avez pas perdu de temps... Six mois que vous êtes mariés... Déjà... Ah! non, Charles grand-père! Je n'aurais jamais imaginé ça. Vous comprenez, en 1870... on avait dix-huit ans... Il doit être de 52, comme moi. Bon, laissons les théâtres,... mais je vous veux au journal.

— Je pourrais faire les livres. A la campagne, que nous habiterons souvent, j'aurai le temps...

— Mais parfait, c'est ça... Dora, tu as un mari qui me botte... Mon petit, pas besoin, hein! de vous dire de continuer... Sacré Charles, beau-père et grand-père!...

Ma carrière de critique dramatique était close avant que de s'être ouverte; mes destins de critique littéraire allaient se trancher aussi brièvement.

Donc, Cornudet, modéré et bien pensant, en y mettant le prix, succédait à ce vieux Mayer de la *Lanterne* tenacement anti-cléricale, où l'on absorbait du curé quotidiennement, jusqu'à plus faim, avec, en plus, un supplément hebdomadaire, prototype des périodiques littéraires qui devaient se multiplier jusqu'au pullulement d'aujourd'hui... Mais c'était au lendemain de l'Empire, de la Commune, — la République fondée à une voix de majorité, à une époque où toutes les forces de réaction menaçaient.

Le soir où la *Lanterne* devait s'éclairer de nouvelles lumières, celles de Cornudet, son ardent propriétaire avait convié quelques-uns de ses futurs collaborateurs à dîner dans un « Cercle républicain » de l'avenue de l'Opéra. Une trentaine d'invités, avec le petit père Mayer et quelques-uns de l'équipe ancienne. Un repas d'abord silencieux et banal, avec beaucoup de gêne. Sympathique ou non, Mayer avait conduit une œuvre à bien, ou à mal, sans profits définitifs, puisqu'il devait passer la main à l'approche de la vieillesse. Si l'on pouvait nommer quel-

ques confrères, aux côtés de Mayer, qui étaient cette douzaine d'inconnus peu communicatifs, dont le visage bourru, les manières lourdes, la mise râpeuse, n'étaient pas de Paris, ni d'une salle de rédaction?

— Tu connais quelqu'un ici? plaisantait mon voisin Edouard Durranc...

(Un grand de la *Justice;* un journaliste, écrivain, dont l'on recueillait les avis et les formules, surlettré, causeur savoureux, familier des parlementaires, avec l'indépendance d'alors, qu'il pouvait exercer vis-à-vis même de Clemenceau et de Pelletan, comme les Gustave Geffroy et les Louis Mullem! Durranc, que l'on dépouille chaque jour des boutades que l'on attendait (on pouvait sourire d'avance, de confiance à chaque fois qu'il écartait les lèvres). Comme ce fameux et mélancolique regret sur la République : « Qu'elle était belle, sous l'Empire! » — Edouard Durranc, « un ami de Charles », — et assidu de « la Faisanderie », le salon des Ménard-Dorian, où il tutoyait toute la famille... Tu sais pourquoi Cornudet achète la *Lanterne?* Pour répondre à Rochefort qui a refusé d'insérer une réponse à ses articles, et pour obtenir le changement de la receveuse des postes de Boulogne.

(Une polémique avec Rochefort, un incident à la Chambre où, plus tard, dans un de ses accès d'exaltation, qui devaient aboutir au déséquilibre final, Cornudet agitait un revolver... Pour Boulogne il était en désaccord — ou plutôt sa montre — avec la pendule de la petite fonctionnaire... Pour cinq minutes d'écart, il se heurtait au bureau fermé! Et la bataille politique et le conflit local conjugués, l'avaient poussé à s'armer d'un journal pour abattre ses adversaires.)

— Tu vois la tête des habitués de la *Lanterne,* demain matin...

Durranc ne pouvait se douter qu'il disait si bien... Nos voisins de banquet composaient une partie de la rédaction nouvelle. Venus de la circonscription du « patron »... ses agents électoraux. L'un d'eux me montra les épreuves de son prochain article en vers! des vers idylliques sur

la Creuse. Et ils parurent avec l'abattage contre la buraliste...

Cependant, le repas s'achevait assez morne, quand la bombe toujours prête chez Cornudet explosa. Il avait discouru brièvement, saluant l'aube de la *Lanterne* avec sa collaboration rafraîchie, quand Mayer se leva pour un toast aux anciens, — « dont il ne fallait pas oublier les bons services pour la libre-pensée, la République. »

— Vous, taisez-vous!... Qui vous a donné la parole?... Que faites-vous ici?... Votre sale journal... Parlons-en! Ça va changer...

Des épithètes furieuses... « Juif, voleur!... » Cornudet ne se contenait plus, écumait, ses vociférations poursuivant le pauvre homme qui dégringolait par les escaliers avec son groupe. Quand nous descendîmes, du sang tachait les dalles du vestibule où s'étaient battus les deux camps, que les valets du Cercle en livrée avaient eu du mal à expulser sur l'avenue...

On se dirigeait vers la rue Bergère, où Cornudet avait fixé rendez-vous au journal. Mais Durranc « coupa » pour son dernier train de banlieue gare Saint-Lazare...

— Ça commence bien. Ça durera ce que ça durera... Pauvre vieux Mayer, il avait fabriqué un journal tout de même, qui tenait le coup, qui rendait des services... Et ce *Supplément!...* Les littérateurs lui doivent une chandelle... Avec son éclectisme, entre deux romans-feuilletons, il a fait pénétrer les jeunes dans un public qui leur était barré...

Je crois que la présentation avec Briand se produisit sur le coup de minuit, dans la salle de rédaction où je devais corriger les épreuves de ma chronique : *Les Livres.* J'y parlais de Charlie, par Fernand Vandérem. Mon texte était aux mains de l'huissier requis par Mayer, qui s'était réservé la publicité. Or, je citais l'éditeur! Il fallut effacer... Je ne devais pas manier longtemps la « férule de l'Aristarque ». Les livres, entre la politique et le fait-divers, ne pouvaient passionner. Je lâchai « les Livres » pour une autre rubrique, « la Chronique », tout aussi éphémère, vite refoulée par la politique exclusive...

Après le tumulte du Cercle, la nuit ne pouvait manquer d'être orageuse, Cornudet déchaîné, le rédacteur en chef, Adolphe Maujan, proposant de démissionner, ne démissionna-t-il pas sur-le-champ, — alors que le revolver, surgissant à tout propos, était braqué sur Briand, qui devait révéler dans quels tiroirs gisaient on ne sait quels papiers relatifs à Rochefort? Il ne voyait qu'espions et traîtres dans tout le personnel, derrière toutes les portes, des garçons de bureau aux typos. Eh bien! devant Briand, notre monomane se détendit.

De secrétaire de rédaction, en huit jours il passa secrétaire général. Devant la souple, graduelle et précise carrière de Briand, où tant de fois il a risqué d'être dévoré par les fauves de la ménagerie parlementaire, bien des fois je me suis rappelé comment il avait su dompter ce Cornudet... Peu à peu, aux suggestions de Briand, la *Lanterne* devint un phare politique de première grandeur, avec Millerand, Viviani, Pelletan et Jaurès. Quel observatoire qu'un poste de secrétaire de rédaction! Là, Briand écoutait plus qu'il ne parlait. Il y apprenait le jeu parlementaire, — où il devait se trouver de première force, non du jour au lendemain, mais par un lent, laborieux apprentissage. Révélation, quand il débrouilla le dossier de la Séparation, qui serait encore sur le métier sans son génie d'accommodement. La longue patience, l'infinie courtoisie devant les adversaires, sa bonne humeur cordiale à l'échec, comme sa tranquille modestie dans la réussite, où les avait-il apprises ailleurs qu'au commerce des hommes? La salle de rédaction lui enseignait la tactique subtile des couloirs, — quand la réunion publique le jetait aux luttes du Forum, où l'avocat discret se muait en tribun conducteur de foules! Quel brouhaha, cette invasion des députés et de leur entourage, arrivant au journal, tout échauffés de la Chambre, à cinq, six heures! Il faut débattre encore, dire ce que l'on n'a pas dit, qu'il aurait fallu dire, que le journal devra dire. Vers le dîner, la salle se vide, le secrétaire de rédaction reste seul, doit coordonner les « directives » éparses. La copie à la

« composition », deux heures ou trois d'accalmie. Briand dînait peu, filait à l'Opéra-Comique. De la province, il avait gardé le goût de la musique, savait tout ce qui se chantait.

Bientôt l'*Affaire* éclatait, sur quoi la *Lanterne* ne hasardait que des rayons voilés, entre Millerand et Viviani. Je passai aux *Droits de l'Homme*, où l'on pouvait s'en donner à stylo que veux-tu... Naturellement, l'équipage de ce « brûlot » — de Laurent Tailhade à Pierre Quillard, ça ne pouvait pas être sérieux, pour les techniciens du parlementarisme.

Je me jetais dans la lutte avec d'autant plus de fougue que rien ni personne ne pouvait contrarier mon élan. En instance de divorce, seul avec un enfant de trois ans, toutes mes forces se dépensaient dans l'Affaire. où j'oubliais mes tristesses et mes intérêts privés. Mais c'est dans une autre armoire que doivent se classer ces souvenirs. Restons au casier de Briand. L'Affaire, ce sera toute une période! et les séjours à Keruic, où, pour ce volume, je ne veux situer que Briand. Donc, cet été, j'y revenais seul, comme veuf... A Paris, le « deuil » s'était dispersé, dans une existence farouche. Ici, un ménage de domestiques du pays, à notre service depuis des années, fidèles, avaient averti notre gouvernante anglaise, mes matelots, le jardinier, le curé, le facteur, les fournisseurs, bref tous ceux qui approchaient le manoir, en sorte que je n'eusse à répondre à personne... Ouvrir la maison, ce fut comme soulever la pierre d'un tombeau, d'où s'échappaient la poussière et les senteurs des années mortes... Comment sortirai-je de l'aventure! Le jour, en mer, où je jouais au marin avec mes hommes, les heures couraient dans le vent, tombaient à l'eau, avec la ligne de fond, secouée des soubresauts du congre... Aussi, je continuais, trois ou quatre fois la semaine, d'expédier des articles aux *Droits de l'Homme*... Mais le soir, du haut du jardin, en terrasse sur la falaise, d'un banc où l'Anglaise, avant le coucher, m'amenait Charlie à embrasser, je restais à voir s'allumer, tourner le petit phare à éclipses de l'île Millo, je crois, vers Trébeurden. Ombre

et lumière où mes pensées s'hypnotisaient, où ma foi de vivre s'éteignait, se rallumait, sans que je pusse m'arracher à cette contemplation, où l'espoir alternait avec la détresse. Aux heures trop lourdes, je sautais dans le train pour Morlaix, pour Brest, où je me ravitaillais en journaux, en revues, en livres. C'est à Brest, l'été 1898, que je rencontrai Briand...

— Vous êtes en vacances?

— Oui et non. C'est mon pays... Je suis breton de Saint-Nazaire. Je suis venu voir des gens... Je repars...

— *La Lanterne?*

— Euh! *La lanterne*... La famille de Cornudet a dû l'éloigner... Les accès se précipitaient... On parlait de lui faire faire une croisière, avec Lugné-Poe et Suzanne Després, et toute la troupe, qui joueraient de l'Ibsen en Suède (1).

— Alors, venez, à deux heures ici... Le manoir de Keruic... Je vous en avais parlé, quand nous avons loué à Huon de Penanster, le propriétaire du château de Kergrist...

— Je n'ai que ce costume, — une valise avec du linge à l'hôtel...

C'était un vêtement de velours marron à côtes, de chasse ou de terrassier, — une casquette, des espadrilles, mais la cigarette à se rouler au bout de ces longs doigts aristocratiques, ces yeux agiles et profonds, et, sortant de ce fourré de moustache, la voix à la séduction dans tous les registres de la grâce, de la bonté, de l'ironie, de la force.

(1) On n'en avait pas seulement parlé. Cornudet avait été, en effet, embarqué pour un assez long voyage en 1896. Mais *dans l'été de 1898*, c'était déjà de l'histoire ancienne, effacée par de graves événements bien plus récents. *La Lanterne* n'était plus la même, car elle avait été abandonnée par Cornudet peu après son retour de la « croisière » et elle avait une autre direction. Et quant au malheureux Cornudet, il avait été pris en *avril* 1898, en pleine période électorale, d'une crise de folie délirante qu'il avait été, cette fois, impossible de dissimuler. Réélu député quelques jours après par les électeurs d'Aubusson, auxquels ses agents électoraux avaient fait croire qu'il ne s'agissait que d'une maladie accidentelle et passagère, il était depuis confiné dans sa maison de Boulogne et il ne revint jamais à la raison. On ne put, pendant ses quatre ans de mandat législatif, ni le faire siéger à une séance de la Chambre, ni même le montrer aux visiteurs.

— Je suis seul.

Le lendemain, au flot, nous étions à la pêche.

Ce fut, pour moi comme pour lui, — je l'ai compris par la suite, — une semaine de répit, où, de confidences en confidences, nous nous déchargeâmes l'un sur l'autre du trop-plein dont l'occasion de se confesser à une âme fraternelle ne se rencontre parfois jamais dans une existence d'homme.

Cet après-midi, nous avions marché près de trois heures vers Plestin, par Saint-Michel en Grève, suivant le lacet des douaniers. Au retour, dévalant par les falaises, nous avions gagné un banc de sable, entre un chaos de roches caverneuses, que j'affectionnais pour m'y faire doucher par la vague engouffrée. Après mon quart d'heure de nage, par n'importe quelle saison, j'avais vite fait de m'y dévêtir et de me jeter à l'eau, dans le costume qui me vaudrait aujourd'hui l'approbation de nos sportifs dédaigneux du caleçon. Je faisais du nudisme sans le savoir.

Tandis que je me séchais au soleil, Briand me dit :

— Vous ne devriez pas vous baigner sans maillot. Vous pouvez être vu... C'est dangereux.

— Vu? D'où cela? Il n'y a personne.

— Vous ne connaissez pas la province. Mais des regards nous suivent de partout. Là-haut, une bergère avec ses moutons... Il y a du monde, des paysans dans ces champs encaissés dans leurs muretins... Ce n'est pas prudent.

— A ces distances... Que voulez-vous que ça leur fasse? Ils ne peuvent rien voir.

—Ils devinent... Vous avez des ennemis : le monsieur de Paris! Le fermier chez qui vous ne prenez pas votre lait, vous n'achetez pas vos œufs.

— J'ai une vache et des poules.

— Tous ceux qui ne profitent pas de votre séjour, dont vous dérangez la chèvre ou le veau, sur le chemin, avec votre bicyclette... Vous ne connaissez pas mon histoire?

— Quelle histoire?

— Il n'y a que vous. Mon histoire de Saint-Nazaire... Rhabillez-vous! Je vous la raconterai ce soir. C'est un peu long.

Le soir, je réclamai l'histoire...

— Ah! mon cher, quel passé je vais remuer! J'étais jeune, avocat, et je m'embarquais dans la politique sur un journal socialiste... C'est vous dire comme j'étais coté, dans la société de Saint-Nazaire. D'abord, le fils d'un cabaretier... Cependant, il n'y avait pas que de la noblesse parmi mes condisciples, et, comme je n'étais pas le dernier de ma classe, Aristide n'était pas mésestimé de ses camarades. Seules, quelques familles étaient choquées des relations de leur progéniture avec un galopin d'aussi basse extraction. Pourtant, il fallait bien accepter la réalité de mes succès au barreau, dans la presse locale, régionale... S'il n'y avait eu que ces succès-là! Mais ils m'en procurèrent un autre. Je n'étais pas tassé comme à présent... J'étais vivant, gai, je dansais, je chantais; les salons s'ouvrirent dans le monde judiciaire, et je connus une jeune fille, mariée contre son gré, — que je suivis dans son voyage de noces... Oui, un roman, comme les romanciers n'en écrivent pas. Malgré toutes précautions, la liaison ne tarda pas à être soupçonnée... Un adultère à Saint-Nazaire! Il y en avait d'autres... mais celui-ci, d'une femme de cette qualité, du monde bien pensant, avec ce socialo abominable!... « Jeanne », son nom a été imprimé partout, et je ne commets aucune indiscrétion, — je vous communiquerai les journaux où l'aventure est délayée tout au long, — Jeanne, avec mille ruses, me rejoignait chez moi... Mais, comme j'étais reçu dans la famille, nous n'avions pas à nous éviter dehors, et nous nous donnions rendez-vous pour des promenades, dans la campagne... Dans l'entourage, on ne s'y méprenait pas... On épiait. Surtout, les adversaires politiques. Il fallait m'abattre, fût-ce au prix d'un scandale où allait sombrer l'honneur d'une femme, s'abîmer la paix d'une famille... Eh bien, un jour, je suis appelé chez le juge d'instruction : outrage aux mœurs,

attentat à la pudeur. On a des témoins qui m'ont vu, de leurs yeux vu, allongé dans un champ, abrité sous un parapluie, avec ma maîtresse. Dans les journaux, vous trouverez des précisions ignominieuses. J'ai comparu en correctionnelle. On le tenait, le socialiste, l'enfant du « caboulot ». Réquisitoire forcené, que le tribunal allait accentuer férocement : de la prison... Quelques mois après, devant la cour, en appel, j'étais acquitté. Un *faux témoin*, payé dans la machination, s'était rétracté, et la Cour, s'étant transportée sur les lieux, avait dû constater qu'à l'endroit où l'on nous aurait vus, nous ne pouvions être vus... Naturellement nous avons dû quitter Saint-Nazaire. Et quand on y parle de l'affaire, on cite le jugement ignoble, sans faire connaître l'arrêt qui m'absout.

Ce récit de Briand n'a pas été sténographié! Ce n'en est que le schéma dépouillé de tout ce qu'il contenait d'humain, de pittoresque, de comique dans le tragique, que j'écoutais dans ce salon aux trois quarts dans l'ombre, avec la seule lampe sur mon bureau, — que j'écoutais, émouvant et simple, avec — dans la voix — à quelque phrase, un accent qui n'y était pas d'habitude, qui ne devait pas s'y retrouver par la suite, quand, les rudes étapes franchies, un avenir vengeur l'avait lavé de ces souillures exécrables. Il n'en reparlait jamais! Comment n'y aurait-il pas pensé souvent! Des années pénibles avaient servi à remonter la pente abrupte de l'abîme où l'on avait tenté de l'enfouir.

— Mon cher ami, voilà... Je pars demain... Je suis heureux que l'occasion se soit produite de vous raconter tout ça... Vous auriez pu l'apprendre par ailleurs, avec quelles interprétations!... et vous étonner que je vous l'aie caché. Il a fallu votre baignade. Je ne peux pourtant pas aborder les gens avec ma romance de Saint-Nazaire.

J'écoutais, entre le feu rouge de la cigarette, dont il secouait la cendre, et la lueur dont le petit phare de Trebeurden balayait, à intervalles pressés, par une fe-

nêtre ouverte, un angle de la pièce où la voix de l'homme traqué venait de se taire...

Le lendemain, je le conduisais à Plouaret, nous nous serrions les mains, le train allait partir, quand parut la marchande de journaux. J'en pris trois ou quatre, que je lui tendis. Ils annonçaient le meurtre du secrétaire de rédaction de la *Lanterne*, Ollivier, par Mme Paulmier (la femme d'un député), qui se plaignait d'un article, dont elle rendait responsable Millerand, alors rédacteur en chef. Comme il était absent et qu'il lui fallait tirer sur quelqu'un, puisqu'elle était montée pour ça, elle avait déchargé balles sur balles sur l'irresponsable secrétaire.

— C'est moi qui l'aurais reçue avec sa mitraille, si vous ne m'aviez pas gardé ces quarante-huit heures...

Le train s'ébranlait :

— Alors, mon cher ami, je vous dois la vie...

L'été suivant, en tous cas, sa santé fort ébranlée sortit redressée d'un long séjour à Keruic... Le train est en vue, il arrive. Je suis sur le quai. Une portière s'ouvre. Il descend, derrière lui Romain Coolus, tous deux étonnés de mon double accueil. Ils avaient voyagé, ne se connaissant pas, sans s'adresser la parole — alors que Briand savait le théâtre de Coolus, par Gémier. Je les présentai. Je crois que, par la suite, ni l'un ni l'autre n'eurent à regretter de cette rencontre que la nuit perdue. Briand étant tout défait, se coucha tôt, après avoir demandé que l'on ne mît pas de taie à son oreiller; il avait apporté, pour la remplacer, une enveloppe de caoutchouc pour ne pas graisser la lingerie. Il suivait un traitement compliqué pour arrêter la chute des cheveux, des lavages alternant avec des pommades, qui lui réussit; on a pu le constater par l'abondante crinière qu'il garda toute sa vie. Peu après lui, Romain Coolus, qui se soignait sur une ordonnance du même docteur, me demanda la même chose. Deux invités qui ne me ruinèrent pas en blanchissage pour leurs occiputs! Lui non plus ne devint pas chauve. Faut-il en attribuer le mérite au docteur.

Sans doute, mais sans lui, sur mon crâne à moi le

cheveu a résisté (le cheveu, lisez bien, il serait sans goût d'écrire aujourd'hui : les cheveux!) Alors, l'air de Keruic n'y était-il pas pour un peu? Briand traînait, amaigri, sans appétit, s'efforçant à ne pas avouer sa fatigue, ne nous suivant pas jusqu'au bout dans nos courses prolongées. Avec Coolus, nous projetâmes de l'amener à Morlaix, où nous le déciderions à consulter.

A peine en mer, il s'affala, nous inquiétant, priant de le débarquer à Locquirec, d'où il rentrerait en voiture. Quelques kilomètres. Tout au contraire, nous le fîmes rentrer par le bateau, avec nos matelots, — qui préviendraient un médecin de Lannion, et nous continuâmes vers Morlaix, que ne connaissait pas l'auteur du *Ménage Brésil,* où nous devions passer quarante-huit heures... Dans quel équipage! Une charrette de marayeur, non suspendue, où nous ne pouvions essayer de la banquette sans risquer, à chaque chaos de la route défoncée, d'être expédiés par-dessus bord! Nous dûmes rester debout comme le conducteur. Lui avait le pied marin qui lui permettait de réagir aux secousses, — où nous nous tarabustions les côtes au bois de la caisse roulante. Enfin, on alla au pas quelques centaines de mètres, par force, le chemin bloqué par un véhicule dont le roulier sommeillait sur le ventre, sans s'émouvoir aux cris de notre voiturier. Quand il eut consenti à se ranger, Coolus, en passant, l'apostropha, en riant, le touchant de sa canne, sur le dos, en plaisanterie...

— Alors, quoi, il vous faut toute la route?

Quelque phrase, gaiement, dans ce genre... Ah! mais, notre Breton n'était pas d'humeur hilare. Il s'était levé, tant bien que mal, titubant, avait attrapé son fouet et, furieux, menaçant, lançait sa carriole à notre poursuite, nous rejoignait en quelques minutes, forcené, vociférant, poussant sa bête dont les naseaux se heurtaient à la canne tendue de Coolus, qui essayait de l'arrêter; ce qu'elle fit d'elle-même, à un tournant, dans la direction d'une ferme où devait être son écurie.

La journée avait été fatigante. Nous résolûmes, après

un tour de ville, le dîner achevé, de gagner nos chambres.

— Bonsoir, à demain, de bonne heure! On poussera jusqu'à Roscoff.

— Six heures.

— Six heures. Bonne nuit!

Un quart d'heure n'avait pas glissé dans la fuite du temps que nous frappions ensemble à la porte de séparation.

— Tu dors?

— Penses-tu!

Nous ne nous étions même pas déchaussés.

— Pas sommeil! On sort.

Nous revoici dans la ville éteinte, à la recherche de quelque endroit où user quelques heures. Nous errons, sans but, sur le petit pavé hérissé de la sous-préfecture somnolente, nous retrouvant à l'estaminet de l'hôtel, où l'on pose déjà les volets. Nous avons de moins en moins sommeil. Il y a près de quarante ans, les sous-préfectures n'étaient pas encore hantées de cinémas aux enseignes rutilantes, incendiant tout le noir ou le bleu des nuits, uniformisant toutes les rues de toutes les villes, de Paimpol à Saint-Tropez, de Saint-Jean de Luz à Lons-le-Saulnier. Nous devenons des personnages de Courteline, en quête de vie nocturne. A qui demander l'adresse indésirable? Voici des passants. Nous nous enhardissons. Non, ce sont des passantes... Non, ce sont des messieurs prêtres... Au milieu d'une rue étroite, là-bas, un lumignon? Cette fois, non. Il éclaire une statuette de « sainte », dans une niche grillagée, à une encoignure.

— C'est idiot.

— C'est idiot, rentrons.

Ah! mais... Une lumière, derrière une porte de fer. On sonne. C'était la prison.

En voilà assez. Nous sommes sauvés. Vite à l'hôtel!... On nous appellera, avec le petit déjeuner, à sept heures. On va dormir, après ce départ en bateau, cette course en chars de combat, ces deux heures à traîner dans la cité recroquevillée! On dort, on dormait, quand un fracas

insolite pour nous, bizarre, nous fait ouvrir ensemble nos fenêtres, au petit jour... Qu'est-ce?

Des groupes et des groupes de femmes, qui se succédaient, débouchant de partout, martelant le pavé sonore de leurs rudes sabots, — les ouvrières de la manufacture de tabacs...

Ce défilé de coiffes ailées et de galoches assourdissantes roule encore devant mes yeux, résonne encore à mes oreilles... Impossible de reprendre le sommeil, piétiné par cette procession morlaisienne!

— Garçon, l'indicateur!... A quelle heure le train pour Lannion? Nous y serons pour déjeuner.

Je télégraphie que l'on vienne nous chercher. Ah! Keruic, ce soir!

A la gare, nous trouvons Briand, qui nous fait la surprise de nous attendre, tout reposé, l'œil clair, et, revenue, sa voix, — célèbre désormais, — à laquelle nous ne prenions pas alors tellement garde.

Non plus qu'à sa personnalité en devenir. Hommes de lettres, nous ne nous passionnions pas plus pour les carrières politiques que les candidats au pouvoir et au gouvernement des foules ne s'enfiévraient pour la littérature. D'ailleurs, les politiciens, avec l'Affaire, ne se montraient pas en beauté. Ils en étaient les profiteurs; mais qui avait reçu les coups? Où étaient apparus les caractères désintéressés, le courage des initiatives, de Bernard Lazare à Emile Zola, du colonel Picquart à Emile Duclaux, d'Anatole France à Pierre Quillard, chez les intellectuels, avec Jaurès et Clemenceau en marge du Parlement. C'est à l'approche de la victoire que l'on « venait libérer sa conscience ».

Pour Briand, nous étions dans l'ignorance de son activité de meneur socialiste, de sa réputation de tribun, acclamé dans les réunions de militants. L'Affaire, c'était nous, avec les campagnes de presse. Dans les journaux, nous ne lisions que ce qui s'y rapportait. Briand, lui, les prenait dans sa chambre... et ne négligeait aucune rubrique, en prudent secrétaire de rédaction... Il doit beaucoup à ce métier, où il faut éplucher chaque papier,

mot à mot, du leader aux reportages et aux annonces. On a appuyé sur son ignorance livresque. Ah! son éloquence directe n'était pas encombrée de réminiscences ni de citations, qui font de trop de discours parlementaires ou académiques des puzzles de morceaux choisis. Ah! la voix de Briand, l'émouvant violoncelle! Certes, l'instrument était de la matière la plus rare, et il en jouait avec une virtuosité grandissante avec la pratique. Mais la voix n'est qu'un accessoire, qui a manqué à tant d'illustres gouverneurs d'assemblées, de Démosthène à Jaurès! Il n'y a pas que l'air, — l'oreille se lasse vite de ritournelles : seule, la chanson retient les esprits, et celle de Briand était variée, avec les événements, humains, sociaux, diplomatiques, adaptée aux circonstances, à la vie, à l'histoire... Clemenceau a proféré, le comparant à Poincaré :

Celui-ci sait tout et ne comprend rien; Briand ne sait rien et comprend tout!

Il en avait plus qu'on ne croyait, et qu'il ne laissait paraître.

Toujours est-il que, dans le petit groupe de Keruic, qui se renouvelait de Coolus à Vandérem, Hermann Paul, Le Goffic, Vermenouze, Léon Ruffe, cet été-là, alors que l'on s'hypnotisait sur l'affaire, lui « s'appuyait » les affaires étrangères, du *Temps* et des *Débats*. Ils ne devaient pas être nombreux dans le « Parti », ceux qui se préoccupaient des faits étrangers à leur secteur. N'est-ce pas pour cela qu'un Briand s'y sentait à l'étroit? De là, le renégat à qui ses vingt ans de lectures quotidiennes des journaux ne pouvaient pas ne pas avoir fourni quelques connaissances sérieuses des choses européennes et mondiales. Eh! oui, Richelieu, Talleyrand? Ce n'est tout de même, aujourd'hui, que par la presse qu'ils auraient été le plus souvent avertis. La diplomatie sur la place publique? Comme si la diplomatie secrète, d'ailleurs toujours en vigueur, mais contrôlée, n'avait jamais produit que des triomphes, et comme si, sous nos régimes de démocratie et de duplicité, les nations pouvaient en rester aux méthodes de jadis!

Donc vers 1900, je ne considérais mon hôte de Keruic que comme un affectueux camarade, d'un tact infini, qui se faisait aimer de tous, de l'affreuse gouvernante anglaise, du facteur, du braconnier, du curé, de nos matelots, de tout le pays, et surtout de Charlie... J'ai là quelques instantanés où il caresse mes chiens et joue avec l'enfant, — des « Kodak » effacés, qui se ravivent dans ma mémoire en agrandissements indestructibles.

Voici une photo, en bateau, où s'inscrit le rythme de nos journées. Temps permettant, et l'été, c'était des périodes de beau fixe; on descendait à la jetée, où le *Robert,* du prénom de son ancien propriétaire, se balançait au jusant dont le courant allait nous mener au point de pêche choisi par le « Diable », — parce que toujours vêtu de blanc, — qui connaissait la baie avec tous ses fonds et ses cailloux et les mœurs de sa peuplade aquatique, comme personne de la côte, de Trebeurden à Perros, et à Locquirec. Si ça ne mordait pas, on allait poser ou lever les casiers! A la vue de Briand, le « Diable » ouvrait tout larges ses yeux, d'ordinaire plissés par l'attention incessante sur l'horizon, la voile, sa ligne et surtout les nôtres, surtout la mienne. Pour M. Briand, il n'y avait pas à lui en remontrer, et sa réputation s'était vite établie, dans le village où l'on enviait un peu le « Diable » d'avoir des patrons comme nous, et ce fin bateau à sa disposition toute l'année. Puis, les yeux clignaient, pendant que les lèvres, recouvertes de moustache et de barbe, — du nez à la poitrine, — s'écartaient pour un heureux sourire. Briand, je dois l'avouer, ces braves frères-la-côte l'avaient deviné, le comprenaient mieux que ne faisaient nos camarades de littérature. La mer était leur commune patrie, et ce n'était pas seulement en économiste de la ville qu'il s'intéressait au prix de la sardine et aux salaires des chalutiers. Ils le sentaient humain, et qui *savait tout*... par rapport à leur métier de misère...

— Mais vous avez un bon député... Si, si, qui fait ce qu'il peut.

— Il ne distinguerait pas une raie d'un maquereau...

Au retour, on s'attardait au débit, où se réglaient les comptes avec les mareyeurs de Lannion.

— C'est ma tournée, monsieur Briand. Vous ne pouvez pas refuser.

— Bien sûr, non.

— Alors, c'est M. Ajalbert qui a amené ce congre... douze livres!

— Oui, oui, c'est M. Ajalbert, certifiait le « Diable », qui, fier de son élève, voulait me laisser le mérite de la capture opérée sous son regard et ses encouragements.

Certainement, c'est à mon hameçon qu'avait mordu cette formidable anguille... Aux secousses, en saccades à me désarticuler le poignet, j'avais tourné les yeux vers le « Diable ». D'un doigt, il soupesa le fil, et c'est sous son contrôle que je commençai de noyer la bête, avec quelle anxiété!... Qu'est-ce que cela pouvait être? Enfin, la tête fut sur l'eau d'où je n'aurais pu tirer cette prise, pour moi considérable, sans le coup de main du matelot! Quel raffût sur le plancher de l'embarcation, quels soubresauts, qui détournèrent de son banc Briand, qui n'avait rien vu.

Ces matins où l'on oubliait tout, loin de l'Affaire, et de nos affaires, où il fallait se replonger, avec le courrier qui se distribuait vers midi!

C'est aux marées du matin, généralement, que nous courions ces heureuses bordées... L'emploi de l'après-midi dépendait du passage du facteur, article à faire, courses à la ville, et les travaux de la maison, de la cuisinière au jardinier, qu'il me fallait diriger. C'est là que j'ai achevé de m'entraîner comme maître de maison; j'avais commencé jeune, — avant d'avoir une maison, — quand, étudiant, pour ne pas sortir, gagner du temps et m'éviter le restaurant, je me confectionnais mon repas moi-même.

Voilà bien des détails, peu importants? Pourtant, on ne comprendrait pas Briand, sans le rappel de ces féconds loisirs.

Combien de fois n'ai-je pas entendu ce reproche :

— Il ne fait rien... ne lit rien... ne prend pas une note. La cigarette...

Certes, il fumait beaucoup, roulant ses cigarettes, et, comme entre ses doigts, dans son esprit, des idées qui se moulaient au jeu de son génie. Ses notes, tirées de la lecture des journaux, des conversations, où il écoutait, — elles se gravaient ineffaçables, sans bavures sur les plaques d'une mémoire de métal inoxydable... A quoi bon écrire?

Ainsi recevait-il peu de lettres. C'était double profit : que de temps épargné, de ne pas écrire, de n'avoir pas à répondre... et, pour son hôte, quel agrément de l'ami qui ne détraque pas votre plume et n'encombre pas votre bureau, où je ne pouvais plus m'asseoir, avec, par exemple, Willy, toujours à ma place, et qui, du lever au coucher, ne cessait d'écrire, des quinze, vingt lettres par jour, par quoi l'on pouvait constater qu'il n'était pas sans pitié pour ses malheureux nègres.

— Ah! ces planteurs qui ne font rien que faire travailler les autres!...

Donc, Briand ne travaillait pas.

— Je sais bien, avouait-il, je me promène dans les couloirs, je roule des cigarettes. Ah! Poincaré! Ah! Millerand! Voilà un bougre... Quel exemple!... Il arrive à son banc, ouvre sa serviette, et en voilà pour des heures, toute la séance, à en écrire des lettres et des lettres, à la douzaine. Les huissiers doivent faire une levée toutes les heures... Ça, c'est du travail... Je crois que j'en apprends plus, entre deux cigarettes, que lui dans cette inlassable correspondance. Pour nos collègues, il travaille...

Il fallut bien admettre, par sa montée ininterrompue, qu'en « travaillant les couloirs », Briand travaillait. Il savait à qui il parlait, et ce qu'il devait leur dire... Ce n'est pas d'un cabinet fermé à l'opinion publique qu'il arrivait, avec un dossier étudié, un plaidoyer définitif.

— Ils parlent à la Chambre, au pays, comme au Palais, où les magistrats n'interrompent pas et n'ont qu'à résoudre des points de droit. Leur conférence prononcée,

ils ramassent leur serviette; leur tâche est finie, un secrétaire viendra entendre le jugement à huitaine, et la partie est jouée.

Pour Briand, un discours était de l'action. Quand il fut élu, nous allâmes à la Chambre, où il devait choisir sa place. Puis, il escalada les marches, posa les mains sur le bois de la tribune, et proféra :

— Maintenant, j'ai un établi...

Là où tant de voix avaient courbé les assemblées sous l'autorité puissante du verbe, où il pouvait paraître que tout avait été dit, un don encore se révélerait sans rien de commun avec les rhétoriques périmées, voire avec la maîtrise présente d'un Clemenceau, d'un Jaurès, d'un Ribot, d'un de Mun. Nul comme lui, jamais, n'a improvisé. Est-ce à prétendre que sa harangue allait se dérouler toute spontanée? Au contraire, quelle préparation, — de mois, d'années, de toute une vie! La question à l'ordre du jour? Il l'avait traitée cent fois devant les auditoires les plus disparates, de la noire faculté de droit aux rouges réunions du faubourg, aux meetings de l'émeute et de la grève générale. Les thèmes ne sont pas si nombreux; seules, les circonstances changent. Briand était toujours dans « l'atmosphère ». Péripatéticien de couloirs, il y enseignait les uns, en même temps qu'il y accouchait les autres, de leurs tendances intimes... Il n'y a pas d'interlocuteur qu'il dédaigne. Ce souple et prenant causeur est, d'abord, un merveilleux écouteur. Ce n'est pas que par courtoisie que, dans les conversations, il n'interrompt jamais; il ne mésestime aucun adversaire. Il ne s'irrite pas du *raseur*, il s'en amuse et ne l'éconduit qu'avec bonne grâce; instruit pour l'avenir, il saura éviter le fâcheux, sans impatience. Ces paroles, ces arguments, ces formules les plus hardies, — le député n'est pas déconcerté de les entendre, magnifiés à la tribune, — il y avait été familiarisé, au jour le jour, dans ses rencontres bénévoles, mais c'est l'idée dans l'air qui est projetée, avec quel magnétisme, à travers l'hémicycle, et franchit les murs pour conquérir l'opinion préparée. Jamais Briand ne sera pris au dépourvu!

Avec la Séparation, toute une fin de législature, il détint le record de la présence à la tribune, — sans une note, — et sans le besoin d'autres orateurs de s'exciter et de se soutenir par quelque cordial; le buveau d'eau Clemenceau même absorbait quelque verre de vin de Porto. Briand, toujours mesuré, n'était jamais aussi sobre que lorsqu'il devait prendre la parole! Chez beaucoup, il y a changement d'être, transformation de l'individu; c'est un rôle à jouer, que de paraître à la tribune, comme des acteurs à une première! Chez Briand, l'effort demeure invisible. Il n'y a pas travail soudain, parce que lui travaille toujours. Depuis l'enfance, il a toujours été à l'établi, dont il saura manier tous les outils, du compas qui mesure et du marteau qui enfonce les clous, au ciseau qui tranche, à la tenaille qui arrache, au rabot qui menuise. Toujours du beau travail, du solide et du soigné... A la lecture? Ah! l'on n'y retrouvait pas de littérature. L'éloquence n'est pas un devoir d'imprimerie. Il y faut l'accent et le geste, tout un fluide, à une température déterminée,— du génie s'extériorisant, d'une source magique... Comment, de l'extérieur, sur du papier de journal, réaliser le miracle où l'adversaire abdique, où des majorités se précisent, dissoutes le lendemain, de sang-froid, au grand air?

Aux grands hommes, on veut des enfances prodiges, quoique tant d'enfants merveilleux, qui promettaient des destinées inouïes, n'aient guère brillé, la porte des écoles franchie.

Pour Briand, ses condisciples de la quinzième année ne tarissaient pas d'anecdotes, non plus que ses professeurs. Il était la persuasion même. On avait décidé d'une promenade dans la campagne. Il parlait de mener les camarades à la mer et tenait chaque fois la gageure. Comment se défier de cette nonchalance où la volonté d'aboutir ne paraissait jamais, où les propos d'apparence les plus détachés tendaient toujours à quelque but politique, toujours en avant. Personne de moins impulsif. Son art, qui était de manier les hommes et de pousser leurs desseins de conquêtes sociales, ne procédait pas

par bonds, avec les haltes essoufflées où tant et tant s'obstinent, usant leurs forces à l'obstacle. Il n'était pas dans son caractère de brusquer le destin, de jeter le manche après la cognée. Il ne tombait pas du pouvoir, il en descendait, sans rien se casser, qui l'empêchât d'y remonter. Il n'en voulait pas à l'adversaire du jour, — qu'il ne désespérait pas de revoir comme allié du lendemain : comme le marin se gare de la tempête, assuré de la future éclaircie.

Locquémeau!... Il y était donc revenu à Noël, et nos compagnons de réveillon disparus, resta jusqu'au printemps, où s'achevait le bail du manoir... Janvier, février, mars, la mer se faisait souvent impraticable. Nous délaissions le bateau pour la chasse, où nous guidait le braconnier Guillou. Moi, je n'avais jamais tenu de fusil que celui du régiment. Aussi, la sympathie de notre rabatteur allait-elle à « Monsieur Briand », qui n'était pas un novice. Sans doute préférait-il le bateau et la pêche, plus propices à la rêverie qui était chez lui, toute active, à la poursuite des idées, que la course brutale où l'attention ne peut guère se détourner du but sauvage. Il lui arriva même de donner une leçon à notre Breton, limité dans ses exploits par la vigilance d'un garde, à peu près uniquement dirigée contre lui. Après une semaine de bourrasques, où nous n'avions guère pu nous aventurer dehors, nous profitâmes d'un répit du vent et de la pluie. A un quart d'heure de la maison, dans un champ creux dont il nous fallait escalader le mur, qu'apercevons-nous? Peut-être un demi-cent d'oiseaux inconnus de moi :

— Des pluviers! Et pas de fusils!... Allons les chercher!

— Des pluviers... vous croyez qu'ils vont nous attendre!

— Mais tant que le vent souffle de ce côté!... Pas la peine de se presser.

Déjà je courais.

Ce fut d'un pas égal qu'on alla, revint, une demiheure... où Briand me parlait des pluviers qui, rafalés

par la tempête, s'abattaient derrière quelque abri, les ailes mortes, à bout de force... sur la terre humide, pour y chercher leur nourriture, des vers. Le pluvier doré, le pluvier à collier, que sais-je?... Migrateurs par troupes — sociaux!... Enfin, nous étions à l'endroit — eux aussi. Quelle fusillade! J'allais me précipiter, pour ramasser le butin...

— Non... attendez!... les vivants vont revenir près des morts.

Et ce fut hécatombe sur hécatombe. Il fallut la brouette du braconnier... Chasse immense, — tant de colis à expédier aux amis et connaissances.

Ainsi nous laissions-nous précipiter à la tuerie, qui nous laissait sans joie. Nous préférions la marche, sans but que de se détendre, de regarder, de causer, de la mer tumultueuse, à la calme rivière du Yaudet à son embouchure du Léguer. Là, un débit où les riverains déversaient leurs pêches de coquillages et de crevettes, que l'on y cuisait pour Paris... Quelle consommation de ces crevettes chaudes, — au sortir de la marmite, — avec quelque vermouth. La marchande devait intervenir, nous rationner; il ne lui en serait plus resté pour le train. Alors, nous n'étions pas pressés de rentrer pour dîner. Et, devant notre médiocre appétit, la cuisinière s'exclamait :

— Ces Messieurs étaient au Yaudet!

Briand mangeait peu, fort délicat, surtout amateur de poisson. Il était facile de le contenter à Keruic où, à chaque marée, le « Diable » nous montait quelque panier varié à la cuisine, — souriant des yeux clignés et des lèvres distendues, à notre surprise, car il y avait de tout, et parfois de l'inconnu, dont notre cuisinière marseillaise nous accommodait des soupes et des bouillabaisses qui, pour manquer de rascasse, n'en étaient pas moins appréciables... et qui me valurent la révélation du « muscadet », le cru du terroir nantais, qui n'est pas, — authentique — sans agrément, — dont Briand me fit expédier une barrique...

Locquémeau! Quel souvenir Briand devait y laisser et

en emporter! Il n'y avait pas repris que de la santé du corps. Dans la solitude et la méditation créatrices, certainement ses buts s'étaient précisés. Il n'allait pas se renfoncer dans le journalisme, qui ne mène à rien, si l'on ne sait en sortir. Orateur acclamé des réunions extrémistes, c'est tout le pays désormais qui assistait à son départ retentissant. Rayé du barreau de Saint-Nazaire après le jugement infâme, il avait cessé de plaider, puis s'était fait inscrire au barreau de Pontoise. En novembre 1901, sa plaidoirie pour Gustave Hervé, aux assises, dans l'affaire du *Pioupiou de l'Yonne,* lui valait une célébrité immédiate...

Je ne l'avais guère revu depuis notre départ du manoir, lui pour Paris et la gloire, moi pour l'Auvergne et pour quel voyage dans la nuit!...

Je ne pouvais songer à garder Keruic, toutes mes ressources évanouies. En Auvergne, mes amis d'Aurillac m'avaient trouvé une maison où Charlie serait installé, d'où je pourrais gagner Paris. Derniers jours de Bretagne, la lande d'avril toute en or avec les ajoncs, la mer de soie bleue, ourlée d'argent... Il y eut une semaine cruelle, quand, descendant à la jetée, nous n'y trouvions plus le *Robert,* vendu à Paimpol... Ç'avait été notre dernière escale. Et nous revenons à pied, dans les 45 kilomètres de Paimpol à Saint-Brieuc où nous couchons. Nos matelots doivent rentrer par leurs propres moyens. Ils mirent deux ou trois jours. Dans quel état! Le « Diable » n'était plus blanc, tout souillé de deux nuits à travers champs. Plus de bateau! Ils tournaient le dos à la mer, ne quittaient plus le manoir, apportant des crevettes, quelque crabe, un homard, ce qu'ils avaient pu racler dans le sable ou les rochers... avec le curé, le facteur, notre braconnier et Terscherel, le patron du débit. Notre « Diable » ne pouvait se rendre à l'évidence du déménagement... Moi, non plus!... Pourtant, l'échéance s'imposa, le jour fixé. Mes domestiques bretons, qui me suivaient, expédieraient ce que je n'avais pu bazarder. Ils distribueraient ce qui restait à la cave, — le rouge

qui arrête la transpiration pour le recteur, qui vint partager notre dernier dîner.

Au matin du départ, la voiture démarrait, quand un gamin se précipita, — de Locquémeau, de la part du recteur, qui nous demandait de nous retourner, de bien regarder, de la hauteur, vers la route, d'où l'on perdait de vue le petit port.

— Vous regarderez bien, monsieur Briand...

Au clocher de la chapelle, il avait fait hisser le drapeau, et cent mains agitaient des mouchoirs.

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt.

VEILLE DU GRAND SUICIDE

L'être qui me guidait s'arrêta soudain et me dit : « C'est là. »

Pas une seconde je n'admis qu'il pût commander aux éléments. Je suis de formation trop strictement scientifique pour donner dans de telles hypothèses.

Je voyais, cependant, s'illuminer d'éclairs le lieu où nous étions parvenus. Devant moi se dressait une muraille noire et lisse. Je la touchai du doigt. Elle était dure comme le diamant, froide jusqu'à brûler. Mais mon guide, avec son affreuse démarche de poulpe, s'était approché de la substance insolite. Il me sembla s'y coller à la façon d'une ventouse : pour mettre en œuvre, pensais-je, quelque magie ou, en termes plus raisonnables, quelque mécanisme pour moi inintelligible.

Puis, il me dit : « Pénètre et regarde! »

J'obéis. J'avançai. Je traversai la muraille devenue fluide à mon passage, sans autre impression que de sentir mon corps épouser, le temps d'une enjambée, un moule de glace et s'en dévêtir aussitôt. D'instinct, je levai la tête. Jamais mon regard n'avait rencontré un ciel aussi étrange. Il revêtait l'aspect d'une voûte de verre noir, luisant, qu'une foudre silencieuse cassait en mille endroits de ses Z provisoires, immenses et éblouissants. Tout ce ciel semblait vouloir me dire, par ses signes muets et terribles : Ne va pas plus loin!

Je fis, nonobstant, un autre pas. Il parut déclencher un vacarme. Je baignais maintenant dans une atmosphère de réunion publique. Chaleur moite, clameurs, gesticulations, tout y était. Seulement, la réunion se

tenait dans un cirque démesuré, la chaleur était tropicale, les clameurs inouïes, les gestes inhumains. Et aucun corps, ici, n'avait d'ombre.

Or, je savais bien avoir franchi un seuil redoutable, mais je puis affirmer, en vérité, que j'étais sans crainte. La guerre et l'après-guerre, décidément, avaient tué en moi toute sensibilité.

C'est à peine si j'éprouvai un bref étonnement, à la vue de mon compagnon transformé. Tant que je l'avais suivi, par les chemins nocturnes du monde encore humain, il avait eu les dimensions de ces méduses que la mer abandonne sur le sable lorsque, après avoir, avec une sorte de convoitise, léché une plage, elle retourne à ses abîmes. Désormais, je me faisais auprès de lui l'effet d'un insecte à côté d'un mammouth. Je dus tendre le cou, renverser la tête, pour le voir en entier. Il eut comme un rugissement d'orgueil : « Ici, ami, nous les Infiniment Petits, nous sommes chez nous, et nous reprenons une taille à la mesure de notre puissance. » Avec le même accent, il ajouta : « Que penses-tu de notre Parlement? » Sans mot dire, je le suivis derechef, qui m'ouvrait un passage dans la foule.

Après avoir longtemps marché, d'un pas alourdi par le sol spongieux, je dus encore gravir les degrés d'un interminable escalier, au pied duquel mon guide, lui, s'était arrêté, et j'accédai enfin à une tribune pareille à une chaire d'église, accrochée à une hauteur vertigineuse et qui pourtant n'était qu'égale à la taille moyenne des membres de l'assemblée. Mais ce ne fut pas à celle-ci que je prêtai d'abord attention.

En une vision embrassant les millénaires, je me contemplais moi-même errant, lors des origines, sur une Terre d'angoisse, où une inexplicable fantaisie m'avait jeté parmi les monstres, les forêts lugubres et les marécages pestilentiels; puis, avec le seul secours d'un mol et fragile cerveau, conquérant lentement l'empire de la planète...

Mais combien précaire était ma domination!

Aux prises avec le monde végétal, il suffisait que,

durant quelques mois, — instant infime dans le cours des âges, — je m'arrêtasse d'ahaner sur un morceau de terre, pour que cet élément soi-disant amical redevînt d'abord indifférent à ma misère congénitale, puis, très vite, hostile, vénéneux!

Quant aux monstres de la Préhistoire, ils avaient bien disparu, mais ils avaient laissé sur le Globe comme une descendance invisible et innombrable : ces infiniment petits pour lesquels l'Homme n'avait jamais cessé d'être une proie comestible.

L'Homme, d'ailleurs, déchaînant périodiquement les grands massacres, paraissait se plaire à encourager l'audace des Dévorants qu'attirent et multiplient les charniers et qui eux-mêmes, reconnaissants, centuplent l'horreur des hécatombes.

Je revins à la présente réalité. Là, sous mes yeux, dans cet antre énorme, ils étaient tous là, les éternels ennemis. Et je ne parle même pas de cette flore et de cette faune : plantes à fièvre, fongosités assassines, reptiles haineux, mouches mortelles, etc..., que je voyais, littéralement, distiller leurs poisons, mais de ce peuple grouillant, hideux, qui, pour me recevoir, s'était un moment dépouillé de son arme la plus épouvantable, qui est l'extrême petitesse. C'est bien pourquoi, au demeurant, il ne m'effrayait pas. Si mon guide s'était flatté de m'intimider en me disant : « Nous reprenons ici une taille à la mesure de notre puissance », il avait commis la plus grossière erreur.

Je l'avais devant moi et à ma gauche : lui, Néoformans, la cellule cancéreuse grossie plusieurs millions de fois, sorte de corps flasque qui poussait en tous sens — l'habitude! — et jusque dans la paroi où s'adossait ma tribune, de fouisseuses tentacules.

A ma droite se tenaient les deux autres Princes de la douleur, de la mort et de la pourriture : le bacille tuberculeux, bâtonnet mué en tronc d'arbre, et le tréponème pâle, spiraloïde que je ne saurais mieux comparer qu'à un toboggan pour Brobdingnag.

Des chuchotements admiratifs les désignaient, dans

un argot qui avait comme un relent d'hôpital mal tenu et de faubourg encombré de poubelles :

— Hêhâ! vise Tubercule, s'il est bien nourri, disait le vibrion du choléra, virgule pour l'alphabet de Gargantua.

La réponse ne se fit pas attendre. D'un amas compact de bacilles de Hansen — espèce de haute futaie serrée en fagot — sortit une voix de rogomme, rongée, inégale, à trous et à boursouflures comme sont certaines lèvres de lépreux :

— Hêhâ! et le copain Sigma, notre bon vieux semeur-de-syphilis! Il a forci, depuis la grande guerre. Il me plaît, ce gars-là, avec son air de toujours se tirebouchonner. N'y a qu'un défaut chez lui : à cause qu'il opère dans les cerveaux, il pose à l'intellectuel.

Et cœtera, et cœtera... Je ne m'attardai pas à écouter ces bavardages. Le moment des discours approchait. Je voulais caser dans ma mémoire, avant de prendre la parole, une vision d'ensemble de l'effarant spectacle.

Les plus importants seigneurs du Mal occupaient naturellement les meilleures places, les plus proches de ma tribune. Et je reconnaissais aisément les hématozoaires du paludisme qui dégustent lentement, en gourmets, le sang de races entières; le bacille tétanique, « bâtonnet » aux proportions de peuplier, qui jouait, en maniaque, à se contracter d'avant en arrière et se détendre alternativement, avec une affectation d'effort aussi pénible à voir qu'une torture d'inquisition; les Trypanosomes, masses de protoplasme ignoblement granuleux, le long desquelles flottaient des filaments longs comme des oriflammes; les spirochètes de la fièvre jaune, autres « toboggans », mais plus fins que les premiers; les gonocoques, haricots jumellés qui affichaient un air grivois, plein de sous-entendus, de la plus basse vulgarité...

Mais je n'en finirais pas si je voulais dénombrer et nommer les éléments de cette multitude qui, dans la vie de chaque jour, rôde sans répit, sans merci, autour de nous et en nous, à la recherche d'un terrain favorable aux franches lippées.

C'est bien simple. Tout ce que la Nature a inventé d'atroce pour essayer d'atteindre, à travers l'Homme exécré, la fleur surprenante de sa fragile matière, la divine étincelle d'esprit qui seule le défend et le fait roi, tout était là, en régiments épais, remuants, hérissés, puants, dont les derniers rangs se perdaient dans une vapeur rouge-sang.

Mais devant moi, Néoformans, embrassant de ses tentacules, comme amoureusement, Tubercule et Sigma, haussait encore sa taille. Il rugit un ordre qui apaisa le tumulte.

Puis il déclara ouverte l'Assemblée générale et me présenta en termes élogieux, quasi affectueux, avec une éloquence où se mêlaient l'humour et l'autorité.

Je pris ensuite la parole. Autant j'aurais été intimidé devant des Humains, que je fuyais depuis de longues années, ne trouvant l'oubli de mon malheur que dans mon laboratoire de bactériologue, autant je me sentais à mon aise, sûr de moi, dans ce Pandémonium.

De mon discours, encore qu'il fût souvent haché de bravos, je ne reproduirai que la dernière partie : celle qui répondit à cette interruption de quelques mauvais coucheurs, que j'avais d'ailleurs prévue : « Nous n'avons pas besoin de vous! »

« Vous vous trompez lourdement, répliquai-je, vous avez besoin des hommes. Autant vous devez redouter notre science lorsque nous l'opposons à vos entreprises, autant vous pouvez espérer en elle, si nous vous prêtons son concours.

« Or, je suis l'homme qu'il vous fallait. Au physique, la guerre a fait de moi, comme on dit, une « gueule cassée », que l'on plaint, et que l'on évite. Mais ma face, fracassée par un éclat d'obus, peinte en rouge et polie au lance-flamme, n'est que grâce avenante à côté de mon âme corrodée par les iniquités de l'après-guerre. »

A cet endroit de mon discours, il me sembla que l'attention de l'assemblée, qui me satisfaisait déjà, montait pour ainsi dire d'un degré. Plus rien ne bougeait. Toutes les bêtes ou plantes à venin, une immobilité de pierre

les tenait figées, dans un absolu silence. Ce monde-là, pourtant, vivait. Il vivait par des yeux blanchâtres, blêmes, lunaires, fixes, mais qui, de toute évidence, faisaient converger sur moi leurs efforts de compréhension.

Je ne me trompais pas. Néoformans, interprétant l'attitude quasi religieuse de mon auditoire, l'en félicita.

— Camarades, dit-il, je suis heureux de vous voir aussi attentifs qu'il sied, en cette heure solennelle. Notre allié dit vrai : il est l'homme qu'il nous fallait. Il est tel que je l'aurais fait si j'avais eu le pouvoir de modeler les cerveaux comme j'ai celui de sculpter les corps à ma fantaisie.

— Moi, j'ai ce pouvoir, interrompit Sigma.

— Silence, demi-vaincu, fit Néoformans, silence... et patience! De longues revanches te sont promises. Notre allié, disais-je, est tel que nous pouvions tous le souhaiter. Son visage est un chef-d'œuvre — et je m'y connais. J'éprouve même, à ce propos, un peu de jalousie. Je mets des années à refaire des joues, un nez, un front conformes à mon esthétique. Les hommes m'appellent alors Cancer de la face. Il faut avouer que certains d'entre eux savent jouer d'un art plus savant. Un jet de lance-flamme, suivant de près un éclat d'obus, a surpassé en quelques instants mes travaux les plus ardus et les mieux réussis.

« Mais les hommes sont d'étranges animaux. Sous les enveloppes corporelles les plus diverses, ils cachent souvent une âme complètement inepte, une âme qui, malgré quatre ou cinq cent mille ans de cannibalisme plus ou moins déguisé, croit encore à un avenir de douceur... Hi, hi,... de bonté... Ha, ha... et, tenez-vous bien, de fraternité... »

Ici s'éleva, des profondeurs de l'assistance, une tempête de rires, dont le souffle passa sur moi, brûlant et nauséabond comme une haleine démoniaque. Mais, d'une voix tonnante, Néoformans arrêta net l'ouragan.

— Ecoutez, camarades! Voici l'homme nécessaire, l'homme au visage parfait comme si l'avaient fait nos

efforts conjugués, géniaux, démiurgiques, voici l'homme inespéré, qui, intérieurement, ressemble à son visage.

Ainsi encouragé, assez sûr désormais de mon auditoire pour pouvoir — enfin! — me vider publiquement de tant de rage accumulée en moi au cours des dernières années, je repris le fil de mon discours, cette fois avec véhémence. Véritablement, je me sentais m'élever au-dessus de mes hôtes. J'eus même un moment l'illusion que deux ailes sombres, immenses, — celles mêmes de l'Esprit de Révolte, — battant l'air avec une amplitude, une puissance souveraines, m'avaient soulevé jusqu'au sommet du cirque.

Je m'exclamai :

— Merci à toi, Néoformans, salut à tous, Libérateurs. Oui, je suis votre allié pour le meilleur, pour ce que j'aurais autrefois appelé le pire. Qu'il est donc loin, cet autrefois! Quelle chute vertigineusement accélérée! Mais que me fait dire une vieille erreur lamentable!... Il ne s'agit pas de chute, mais d'ascension sublime, depuis les bas-fonds où se décomposent les fleurs grotesques de l'idéalisme jusqu'aux cimes où resplendissent les escarboucles de la haine et du meurtre! Autrefois, nous de France, nous avions de bon cœur et de bonne foi posé nos armes triomphantes. Jamais on ne vit vainqueurs moins arrogants. C'est que, malgré nos ironies, malgré même nos blasphèmes, nous étions tout pétris de miséricorde, de pardon, d'Evangile.

« Mais, arrière, les leçons d'un dieu efféminé! Au bûcher, les apôtres! Au fumier, Parsifal! Nous sommes maintenant illuminés de vérité.

« Ah! camarades vous l'avez échappé belle. Un moment, l'on put croire que l'Histoire des Hommes, la véritable, l'avouable, commençait; qu'ils allaient, d'un esprit unanime, et grâce à lui, bâtir une grande maison fraternelle, nettoyer la Terre de ses infamies et de son malheur, l'abreuver de lait, de miel et de vin, la couvrir de blés et de vergers, la façonner à leur fantaisie, pour leur commodité, leur débordante richesse et l'enchantement de leurs yeux; et que bientôt peut-être, qui sait,

ils iraient, d'un vol enivré, demander conseil aux étoiles.

« Oui, vous l'avez échappé belle. Leur premier soin eût été de vous détruire. Ils en avaient le pouvoir, à la condition d'appliquer à votre anéantissement tout le génie qu'ils emploient à préparer leur propre destruction.

« Mais l'unanimité ne se fit pas. Et l'on vit ce prodige : l'envie, la vanité et la haine, la sale ruse et la violence — ces naines, à côté de la stature orgueilleuse de l'Homme possible — éteindre un à un les rayons d'une divine espérance. A votre exemple, camarades, l'infiniment petit creuse le tombeau de la grandeur.

« Or, bientôt, les temps vont être accomplis.

— C'est vrai, interrompit une voix, les nouvelles sont, à cet égard, excellentes.

— Oui, répondis-je, excellentes pour vous, mes camarades. Et c'est pourquoi je suis ici. On ne sait encore où apparaîtra la tragique lézarde annonciatrice de l'effondrement du monde, mais il est certain que, par la plus infâme iniquité, elle sillonnera les murs, entre autres, de mon pays. On ne sait encore qui portera le premier coup dans l'édifice, ni si la nuit de l'agression est toute proche ou relativement lointaine, mais, à coup sûr, elle se prépare. Je vous dis donc : tenez-vous prêts pour cette nuit qui ne se comptera point par heures, tenez-vous prêts pour cette nuit d'apocalypse. Par l'impitoyable Justice, par les ailes du Mal, je promets de vous donner, à travers champs et villes, des multitudes en pâture. O Princes de la mort, fainéants ou rapides, bêtes et plantes fatales, éléments de la corruption d'où renaissent les forêts illimitées, vous allez longuement régner sur un univers de corps étendus et de décombres. Car, moi et les miens, nous ne nous laisserons pas assassiner sans vengeance. Pour nous être déchirés entre consanguins, pour avoir douté de la sainteté de notre cause, pour avoir, surtout, laissé pourrir les fruits du Sacrifice, nous avons aussi, d'ailleurs, mérité de mourir. Un monde sans justice est une intolérable geôle. Je vous salue et je vous aime, ô Libérateurs !



La modestie m'oblige à passer sous silence l'acclamation gigantesque qui salua ma péroraison. A la vérité, ma voix, ordinairement timide, avait, par je ne sais quel phénomène, retenti comme un tocsin — et l'on sait qu'il suffit d'un certain volume et d'un certain timbre de voix pour faire perdre toute raison aux mâles, remuer les femelles jusqu'aux ovaires, et ainsi soulever les foules.

Par pudeur, en outre, je ne décrirai pas la bacchanale qui suivit. Tandis que je me frayais un chemin parmi les accouplements monstrueux, les danses macabres et les gestes obscènes, assourdi de clameurs, de sifflements, de râles, de chants claironnants mêlés de *Dies irae* et de raclements de gueules qui imitaient des roulements de caissons et des ronflements d'hélices, je me sentais, muscles, nerfs, artères durcis comme autant de tringles d'acier, pareil à un automate. Seul cette fois, je traversai la noire muraille qui céda devant moi comme une eau et je me retrouvai sur le sol et dans l'air des Hommes, par une aube d'exécution capitale, avec, sur les épaules, la sensation d'un écrasant fardeau.



C'était l'aube, en effet. Mais elle me surprenait chez moi.

Dans cette modeste maison qui est tout ce que je possède, j'avais d'abord, au lendemain de la guerre, vécu comme un saint, j'ose le dire. Ni privations, ni veilles ne me coûtaient pour tenter d'arracher à la Nature ses contre-poisons. Puis, ma volonté de servir, si radieuse et si forte que je la croyais invincible, destinée au triomphe, avait brusquement fait place à un furieux besoin de détruire, le jour où m'avait frappé l'aveuglante certitude que rien ne pouvait guérir la démence de mes frères, altérés de haines intestines aussitôt qu'ils avaient maîtrisé une haine étrangère.

Ce jour-là, j'avais conçu mon plan d'Union des Invisibles, prêts de toute éternité à multiplier les unes par

les autres leurs virulences, pourvu qu'un cerveau les y aidât.

Aujourd'hui, la création de ma fureur était là, derrière un rideau, dans un coin de ma chambre. C'était une cuve de verre teinté de noir, de deux fois ma hauteur, cylindrique et hermétiquement close. Une poudre jaunâtre l'emplissait, si impalpable, si légère, qu'on la voyait se mouvoir en sinistres volutes, dès que, ayant imprimé la moindre secousse à la cuve, on traversait celle-ci d'un rayon électrique. Cette poussière, ensemencée de milliards et de milliards de germes de mort, pouvait anéantir tout un continent.

Au cours de la nuit qui venait de s'écouler, avais-je dormi, rêvé? Non! Les yeux ouverts dans l'obscurité, je m'étais en pensée introduit dans cette cuve, et je n'avais rien entendu, rien proféré qui ne fût la probabilité, la quasi-certitude de Demain. Gravissant des degrés infernaux, j'étais parvenu au sommet de l'exécration.

La vue d'une petite silhouette familière, le son d'une voix flûtée allaient suffire à me ramener dans des régions normales.

J'entendis gratter à ma porte. J'ouvris. C'était une fillette de six à sept ans, qui, comme tous les matins, m'apportait mon petit déjeuner. Humble figure aux traits irréguliers, elle était de ces enfants plus émouvants, par leur air de demander pardon d'être laids, que ceux qui ont reçu la beauté en partage. Elle s'était très vite habituée à ma hideur. Je l'aimais. Comme d'habitude, elle posa sur une table, en me donnant le bonjour, un pot à lait et un croissant. Pour la première fois, montrant le rideau, la pauvrette fut indiscrète et me questionna :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Va, mon petit, lui dis-je, ce n'est pas pour les enfants.

Docile, elle s'en fut, avec un « Au revoir, M'sieur », et un gentil regard de ses yeux clairs comme un ruisseau d'avril.

Et il n'en fallut pas plus. Des larmes jaillirent de mes paupières couleur de plaie. Je songeai que, seule, une

inconnaissable Justice pouvait, selon l'antique prédiction, *passer au crible* l'Humanité. Tout ce que pouvait faire un pauvre homme, c'était de dire et de répéter, comme une prière : « Non, ce n'est pas pour les enfants. »

Prenant dans mon arsenal de chimiste, pour détruire la funeste poudre, une drogue péremptoire, un feu liquide purificateur, je le versai dans la cuve, avec d'infinies précautions.

RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.

JOIE

—

A Paul Claudel.

Par le ruissellement du Verbe
et la musique surabondante, faites une écluse de joie
de ce grand flot de désespérance qui me remonte à la bouche,
de ce grondement comme des torrents à la fonte des neiges
de cet épuisement qui réclame le lit des fleuves irrésistibles,
pour qu'enfin libéré, charriant sous le sourire indéfini du ciel les grandes eaux souterraines accumulées goutte par goutte,
pour qu'enfin dégainé, lame jaillissant d'un cœur déchiré par l'hôtesse inexorable,
ah! pour qu'enfin, par une écluse de joie, ruisselle, et surabonde et remplisse la terre, le grand flot qui me remplit jusqu'à la bouche.

O Verbe, exorcisme des eaux souterraines,
— parce que j'ai trop connu de jours lents comme une filtration
— parce que j'ai trop donné totalement de moi au lac intérieur
— parce que j'ai tout donné de mes rives à l'avance irréfrénée de l'eau,
voici qu'un grand flot de désespérance me remonte et m'étouffe et va me faire mourir.

O Verbe, compensateur de l'érosion la plus cachée,
né de cette usure
et de cette démesure

de l'équilibre rompu entre la flûte étroite et le souffle tempétueux.
entre le nid et l'aigle à l'aile inattendue,
entre l'illimité de tentation et la parcelle d'espoir,
Verbe! sois mon écluse de joie, prenant le flot mortel au fond de moi pour le rendre à l'univers transmuté en étincellement.

Quelque chose en moi réclame tout l'espace,
le champ illimité devant
et tout le volume du ciel;
quelque chose en moi que je n'ai pas voulu va briser mes parois,
quelque chose vit, et croît, et s'amplifie en moi, qui est venu d'ailleurs :
un arbre immesuré dont la graine, par une obscure volonté, est tombée dans cette poterie de tous les jours —
— cette poterie qui ne peut pas ne pas éclater sous la poussée de telles racines, —
quelque chose bruit, hurle, tonne en moi comme la tempête qui monte,
quelque chose triomphe! et le cri comme la marée haute, à perte de vue s'étend.

J'étais comme vous tous une faible paille dans le champ,
le petit morceau de chaume qui reste après la moisson
et dont on ne sait même pas s'il fera de l'engrais pour la moisson suivante,
qui se sentait oublié des mains capricieuses,
et dédaigné des mains âpres au gain,
destiné à ne pas connaître la fleuraison et non plus l'engrangement;
et quelque chose en moi a pris naissance que nul ne pouvait attendre,
quelque chose de moi sort comme une pousse, un surgeon absolument gratuit,
un rejet qui témoigne et donne figure au chant d'une sève retrouvée.

Car le grand flot de désespérance qui me remontait à la bouche
au seuil de mon corps a pris corps
au seuil de ma bouche est devenu parole articulée;
car le grand flot de désespérance, l'aveugle bouillonnement sans visage monté des entrailles
et qui drainait tout ce que la chair peut filtrer de peines et la cervelle en forger;
l'informe lentement levé comme une graine invulnérable,
l'obscur sourdement surgi comme un raz de marée
voici qu'ils ont pris forme, et qu'ils possèdent une voix et qu'ils connaissent la parole,
et que chante, que chante à travers toute la terre, par-dessus toute la terre, ce grand flot de désespérance qui de moi débordait sauvagement.

Ma joie est libre! Et je maudissais la douleur!
Ma joie est libre! Je ne savais pas que c'était la joie;
mais révélée par le Verbe, à présent elle s'enfle,
elle s'éploie comme un étendard écarlate,
elle monte comme une première phrase qui s'épanouit en symphonie,
elle monte sous le magnétisme du soleil,
et la barque sur la pente de la vague est aussi ma joie
qui monte comme un essor et un appel d'oiseau,
tandis que les mille vagues gémissantes se dressent en faisceau,
un faisceau qui forme un seul intarissable cri de jubilation.

Ce n'est plus rien de la terre et c'est toutes les choses de la terre :
car il faut à l'océan des rives et un fond et un support,
un fond quadrillé de champs et vêtu de forêts,
des rives qui portent des demeures et sur ces demeures des feuilles
et le sol comme une puissante paume pour y contenir les grandes eaux;
je ne renierai rien de la terre, parce que tout s'ordonne dans mon sillage

le sillage de la barque de joie avec la passagère aux mille douleurs.

Ce n'est plus rien de la terre et c'est toutes les choses de la terre :
en cette nappe s'est muée la peine qui me remplissait entièrement,
afin que ma joie étreigne la terre et que la terre reçoive ma joie :
car toutes les peines s'ordonnent selon la Joie
parce que la vie est belle, et que la terre est belle, et que la souffrance est plus belle encore que la santé,
et que le dédain est plus beau encore que l'accueil,
et la veille plus encore que le sommeil,
et la musique plus encore que la parole.

Voyez : la terre extérieure s'est mise à vivre sous ce contact :
voici que les rases campagnes maintenant portent toison
voici que les sèches campagnes à présent ont revêtu le printemps
et que dans les alpages se sont ouvertes, merveilleuses, les gentianes qui ressemblent à un crépuscule...
Voici que la terre tout entière s'est mise avec moi à chanter.
J'ai déchaîné la symphonie, moi, infime fétu dans cet océan,
et je ne connais pas les voix qui la forment, et je ne peux pas distinguer les instruments de l'orchestre;
je ne connais rien de cette terre et voici que toute la terre se transfigure,
et que ma pauvre peine limitée, seulement insupportable à ce petit composé d'argile et d'âme,
à ce petit tas d'argile seulement imprégné par le Verbe —
ma peine, à l'extrême de son jaillissement, est retombée en gerbes de paroles,
en gerbes de paroles à la gloire du monde créé,
et les paroles en nappes de joie sur la terre,
— sur la Terre créée...

Eté 1935.

MARTHE PRINGUET.

ÉVOLUTION ET AVENIR DE
LA CHIRURGIE

—

La chirurgie est-elle parvenue au sommet de sa courbe créatrice, et doit-elle toujours suivre les sentiers grégaires tracés par les constructeurs qui vécurent les heures ardentes de l'épopée pastorienne?

Sommes-nous comme le pense notre maître Jean-Louis Faure, parvenus à un degré de perfection technique tel que les progrès réalisés seront désormais insignifiants? Nous ne le croyons pas.

L'étude de l'histoire n'est pas un luxe aimable de la connaissance. Un aperçu rapide de ce que fut la chirurgie d'hier peut, sans doute, nous donner quelque clarté sur ce que sera la chirurgie de demain.

Heures tragiques de la Révolution, où le seul Desault assisté de son glorieux disciple Bichat, dans les salles du vieil Hôtel-Dieu, non seulement continuait la tradition de l'enseignement de Louis, de Sabatier, de Ferrand et des maîtres de la vieille Académie Royale, qu'avaient illustrée Mareschal et la Peyronnie, mais dans un Paris atteint de folie démagogique et sanglante, instaurait au lit du malade un enseignement clinique dont le principe ne fut guère modifié pendant de longues années.

Heures de gloire et de misère de l'épopée. La victoire enchaînée à la hampe des aigles. Percy et Larrey, soldats sans peur, médecins sans reproches, dont les figures égalent et dépassent celles des maréchaux de l'Empire.

Heures calmes de la Restauration. Louis XVIII, Charles X, premières années du règne du Roi-citoyen.

Un étudiant limousin qui avait été un des derniers élèves de Desault et s'appelait Guillaume Dupuytren, va donner à la clinique française une renommée qui s'étendra au delà des limites étroites de notre pays. A ses côtés, un chirurgien égaré dans la médecine, Récamier, opérateur audacieux, esprit réalisateur d'une profonde originalité. A la même époque, les travaux de Laennec vont constituer une claire préface à l'étude de la médecine expérimentale et avoir une influence indirecte, mais précise, sur l'évolution chirurgicale.

Dans les années qui suivent la mort de Dupuytren, qui avait écrasé du poids de sa renommée ses contemporains et ses disciples, à l'aube du tourment romantique, il semble qu'il y ait eu vraiment en France un arrêt dans l'évolution de la chirurgie. L'enseignement brumeux de Broussais, le jacobin têtu, père de la médecine dite physiologique et qui régnait au Val-de-Grâce, a une influence bien fâcheuse sur les chirurgiens d'alors, presque tous ralliés à sa doctrine.

Dix ans plus tard, en 1846, découverte de l'anesthésie générale, qui va singulièrement élargir le cadre de la médecine opératoire, et permettre la réalisation technique des interventions les plus audacieuses.

La période qui s'étend depuis le moment où l'anesthésie se généralise, jusqu'à la guerre de 1870, comprend des hommes de haute valeur, comme Malgaigne, Maisonneuve, Chassaignac, mais dont les échecs opératoires étaient effroyables, tandis que l'infection purulente sévissait dans les hôpitaux de Paris.

A ces jour lugubres succèdent les matins clairs illuminés par les découvertes géniales de Pasteur. A la suite de Lister, Lucas Championnière et ses disciples, bientôt suivis de la cohorte des pèlerins passionnés d'Edimbourg, suivent la technique que le maître décrit avec une extrême précision de détails et ouvrent la voie à la chirurgie contemporaine.

Entre 1880 et 1895, époque de réalisation la plus féconde en résultats immédiatement tangibles, les chirurgiens, sous la double égide de l'anesthésie et de l'anti-

sepsie, ont banni la douleur et guérissent leurs malades. Ils connaissent la cause de l'infection et ils la suppriment en pratique, tandis que les interventions sur le tube digestif, les organes génito-urinaires, deviennent chose banale.

Les rites du culte listérien que le seul Lucas Championnière applique de façon heureuse, mais sans grande modification, sont malgré tout compliqués, et la pratique antiseptique subit, dans les dernières années du siècle dernier un assaut victorieux. L'étuve sèche, l'autoclave, la généralisation de l'emploi du gant de caoutchouc, vont permettre la réalisation d'une technique purement aseptique qui n'a guère été modifiée depuis quarante ans, et est restée telle que l'avaient établie Terrier et ses élèves.

A la veille de la guerre, unification des procédés. Règle de conduite qui est la même chez tous ceux qui, de par le vaste monde, opèrent en employant le même matériel, les mêmes gants, la même étuve. Les uns seront plus heureux, les autres plus audacieux; dans l'ensemble, les résultats ne seront guère différents. Il paraît cependant équitable d'admettre que la chirurgie française, façonnée à la rude et stricte école de Farabeuf, marque une supériorité réelle, de par la simplicité même de ses procédés opératoires, sur la chirurgie étrangère qui, trop souvent, reste sous l'influence de la culture germanique, et ses disciplines étroites, plus apparentes que réelles.

Née de la volonté du bordelais Demons, l'Association française de Chirurgie réunit dans ses congrès annuels la plupart des provinciaux éloignés des centres universitaires; les solitaires, dont Témoin, en quelques pages admirables, a retracé le rôle bienfaisant, y viennent chaque année retrouver une énergie nouvelle.

En 1885, au premier congrès furent traitées la question de l'hémostase dans l'hystérectomie et celle de la technique opératoire dans les interventions sur le tube digestif.

Dans les années qui suivirent, discussions sur l'ablation de l'utérus fibromateux, qui donnent lieu à des joutes

oratoires violentes entre Péan, le Beauceron aux larges épaules dont la maîtrise incomparable devait être reconnue par ses ennemis eux-mêmes, et Doyen, le rude lutteur aux yeux clairs, dont la renommée avait grandi en marge des chemins classiques.

Aux réunions qui se succèdent chaque année, sont envisagés, tour à tour, le traitement des annexites, la technique des interventions sur les voies biliaires, les indications de la splenectomie, le traitement de l'ulcère duodénal. Les chirurgiens qui voient leurs espoirs les plus audacieux réalisés sous le couvert de l'antisepsie, que leur a révélée Lucas Championnière, puis, plus tard, des méthodes aseptiques dont Terrillon et Terrier précisent les règles, enlèvent les tumeurs abdominales les plus volumineuses sans trop se soucier de leurs connexions.

Chirurgie réglée, mais quelque peu brutale, réminiscence involontaire des heures où la rapidité opératoire constituait un des facteurs de la guérison. C'est l'époque des gros moignons qui déterminent des adhérences, provoquent des douleurs et parfois même des occlusions intestinales à évolution aiguë ou chronique. A ce moment, sous l'influence des chirurgiens, disciples de Farabeuf et de leurs élèves, l'étude de l'anatomie viscérale permet de conclure qu'il n'est pas plus logique de faire l'hémostase d'un gros pédicule en une ligature stricte, qu'il n'est indiqué de lier en masse la veine, l'artère et le nerf satellite au cours d'une amputation.

A l'heure même où l'asepsie simplifie les rites compliqués de l'acte opératoire, on abandonne les dilacérations brutales du tissu cellulaire, on péritonise les surfaces cruentées, et la technique de la chirurgie pelvienne se simplifie, se précise en des règles qui n'ont subi depuis lors que des modifications de détail.

Le professeur Hartmann, présidant une des sessions du Congrès avec l'enthousiasme d'un homme qui a vécu une période si belle et si féconde en résultats tangibles, conclut qu'il ressort de l'étude des progrès récents de la chirurgie que l'anatomie seule est à la base de tout acte opératoire et qu'en diminuant la durée des études anato-

miques au profit des recherches physiologiques, on ferait peut-être de grands savants, mais qu'on préparerait certainement une génération d'opérateurs détestables.

Cette affirmation comporte une réelle part de vérité, mais apparaît vraiment comme très absolue. L'étude de l'anatomie est un moyen, et non une fin.

« Disséquer, faire des expériences et ouvrir des cadavres en médecine, c'est là une triple voie hors de laquelle il ne peut y avoir d'anatomiste, de physiologiste ou de médecin », écrivait Bichat quelques mois avant sa mort, dans le premier volume de son *Anatomie descriptive*, parue au début du siècle dernier.

Les chirurgiens anatomistes ont été les constructeurs laborieux d'une œuvre admirable; mais n'est-ce pas justement parce que dans cette voie le maximum de rendement a été obtenu, qu'il semble logique de s'orienter vers des destinées nouvelles?

Il faut être prudent quand, sur ce que l'on croit être la vérité, on apporte des conclusions d'apparence définitive, et Hartmann, lui-même, ne rappelait-il pas que Boyer, dans son *Traité des maladies chirurgicales* en 1822, déclarait que « notre art semblait avoir atteint le plus haut degré dont il paraissait susceptible; que les procédés étaient fixés et décrits avec une précision telle, qu'ils laissaient à peine quelque chose à désirer »? Le vieux maître de la Charité, que Napoléon avait fait baron de l'Empire, et qui achevait une vie tranquille à quatre-vingts ans, après avoir terminé son livre dans sa soixante-dixième année, s'était lourdement trompé, et c'est une erreur qu'il ne faut pas commettre à nouveau.

Il n'est pas juste de dire que la chirurgie soit arrivée au point culminant de son développement, comme l'écrivait, il y a quelques années, un des maîtres les plus puissants de la médecine contemporaine, en s'appuyant sur des arguments autres que ceux du baron Boyer ou même que ceux de Marjolin, qui, oubliant son jardin de la rue Neuve-Saint-Honoré et la culture des dahlias qui ont perpétué son nom, affirmait avec énergie en 1836, dans *l'Encyclopédie des Sciences médicales*, « que la

science était parvenue au point de n'avoir plus rien à acquérir ».

Conclusions optimistes, audacieuses et moins sages que celle de Quesnay, père du libre échange et médecin fidèle de la Pompadour, qui, un siècle auparavant dans la préface du premier volume des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie,* déclarait que « la science devait s'enrichir par l'observation et l'expérience, et qu'il n'y avait que pour les esprits superficiels que les bornes de notre connaissance fussent les bornes de l'art. »

La chirurgie, dans un essor magnifique, a donné des résultats tangibles qui ont dépassé toutes les espérances. Elle ne doit pas se stabiliser, mais évoluer et se transformer.

« Que ceux à qui seront remises un jour les destinées médicales s'interrogent et sortent quelque peu du maniement du bistouri pour approfondir les questions de méthode, que dominent de si haut le bistouri et le scalpel », écrivait Malgaigne en 1858.

La période de réalisation, celle des vingt dernières années qui ont précédé la guerre, a permis aux hommes rompus aux disciplines scolastiques de réaliser sous le couvert de l'antisepsie, puis de l'asepsie, les grandes entreprises de la chirurgie viscérale, mais il n'est pas illogique d'admettre que l'on peut faire plus et mieux.

Dans l'ordre de la technique opératoire, et dans les conditions matérielles dans lesquelles nous intervenons, n'est-il pas possible d'envisager quelque amélioration et quelques progrès réels?

Quand on réfléchit, écrit Lambret, à l'extrême perfection de la mécanique industrielle, quand nous voyons dans les usines les masses les plus lourdes se mobiliser avec douceur et précision, des machines-outils, comme mues par une intelligence supérieure, accomplir les travaux les plus délicats, ne sommes-nous pas un peu en retard, et vraiment la chirurgie suit-elle la cadence, le mouvement de son époque? Salle d'opération dans laquelle la table construite pourra s'adapter à toutes les positions. Le technicien commandera à l'aide d'un levier

les mouvements à exécuter. Les compresses se présenteront automatiquement, l'aspirateur, le bistouri à haute fréquence, l'écran radioscopique seront à notre disposition sans intermédiaire inutile. Anticipation qui sera peut-être la vérité de demain et qui n'est nullement en contradiction avec la chirurgie simple.

Les idées simplistes sont celles qui se présentent à nous les premières, les idées simples celles où mène l'expérience. Un esprit judicieux brûle les étapes, le bon sens intervient pour hâter l'apprentissage. Chirurgie simple ne veut pas dire chirurgie simpliste. Ne pouvons-nous pas opérer en suivant un clair concept latin, sans rejeter l'appui d'un appareil instrumental adapté aux besoins du moment?

Est-il téméraire de dire que la transplantation d'organes, qui a échoué jusqu'ici entre les mains des techniciens les plus habiles, ne sera pas réalisable de façon pratique, quelque jour?

La suture bout à bout des vaisseaux périphériques est théoriquement réalisable et ne présente pas de difficultés spéciales; mais elle détermine la formation d'une thrombose locale arrêtant la circulation. Alexis Carrel, en partant du principe que l'intégrité absolue de la tunique interne constitue une condition essentielle pour empêcher la formation d'un caillot, substitue au fil de lin, généralement employé, un fil de soie d'une extrême finesse, monté sur une aiguille de tout petit calibre; les sutures ménagent l'endothélium vasculaire, le succès expérimental est absolu; la suture artérielle est maintenant possible et permet de concevoir la possibilité de transposition organique avec une circulation normale.

Il n'est pas juste d'admettre que la technique opératoire soit arrivée au maximum de son rendement.

Ne voyons-nous pas, chaque jour, conseiller des méthodes nouvelles, apparaître des progrès incontestables dans le domaine de la chirurgie, des centres nerveux, de la chirurgie thoracique, et dans celle du système neuro-végétatif?

N'est-ce pas à Strasbourg hier qu'a été démontré qu'un

traumatisme cranien, produit à la périphérie corticale, peut retentir jusqu'au niveau du ventricule et déterminer une hémorragie productrice d'un caillot? Celui-ci vient obturer l'aqueduc de Sylvius, causant une distension rétrograde des ventricules moyens et latéraux que la ponction peut éviter.

La résection de l'arc postérieur de l'atlas d'autre part, et le drainage rachidien haut, réalisés avant que ne soit dépassée l'heure opératoire, ne permettent-ils pas d'atténuer les accidents redoutables dus au blocage cérébelleux?

Précédés par Cushing, les chirurgiens français, en suivant l'exemple de Martel, puis de Vincent, ont rapidement appris que la neuro-chirurgie devait s'orienter vers des voies nouvelles, dont les principes essentiels s'éloignaient quelque peu des méthodes rapides et réglées de la médecine opératoire classique. Le traitement de la tuberculose pulmonaire n'est plus justifiable de la seule abstention, une thérapeutique chirurgicale active permet d'entrevoir la perspective des résultats heureux obtenus par de larges interventions. La hantise du pneumothorax opératoire n'est plus qu'un lointain souvenir, tandis que d'autre part, le pronostic des localisations articulaires ou vertébrales de la tuberculose est amélioré à son tour par l'utilisation des greffes ostéo-périostiques.

Le squelette ne doit plus être considéré comme l'armature immuable de l'organisme, mais comme un vaste réservoir calcique dont la capacité est infiniment variable sous l'influence d'altérations vaso-motrices. La physiologie ne vient-elle pas de nous apprendre que les glandes para-thyroïdes sont les régulatrices de la calcémie et que leur rôle est aussi important que celui du pancréas dans l'élaboration glycémique? Les maladies caractérisées par la déficience du calcium, l'ostéomalacie, certaines polyarthrites, sont dues à un trouble de la fonction des parathyroïdes qui entraîne des déductions chirurgicales, immédiatement tangibles.

Nos caractères sexuels viennent sans aucun doute de nos glandes endocrines. Lointain prédécesseur de Sigis-

mund Freud, saint Jérôme, en s'attristant sur les passions humaines, reconnaissait que *Diaboli virtus in lumbis est,* et il est probable que la seule pudeur du saint homme l'empêchait d'employer un terme plus concret. La chirurgie semblait pouvoir remédier à la carence des caractères sexuels amoindris par l'outrage des ans. Les tentatives d'homo et d'hetero-greffe, ovaire et testicule ne paraissent pas jusqu'ici avoir donné la constance de résultats heureux qu'en attendaient leurs auteurs.

Il faut, certes, se garder des enthousiasmes ardents dans cette chirurgie audacieuse, se rappeler, suivant l'idéal pastorien, qu'il faut d'abord imaginer l'hypothèse, avoir le doute de son exactitude et chercher la démonstration jusqu'à l'évidence.

Se souvenir, avec Mauriac, que rien n'est simple en biologie et que la simplicité même dont se parent certaines théories doit nous les rendre suspectes. Le pancréas, qui donne l'insuline, sécrète aussi la trypsine antagoniste. Le sang, doué d'un pouvoir glycolitique important, ne neutralise-t-il pas, dans certaines conditions, l'action de l'insuline?

Chirurgie d'avant-garde sans doute, mais combien riche en promesses fécondes, que celle du système neurovégétatif!

Il n'est pas illogique d'admettre que l'angine de poitrine tire son origine d'un trouble de la vascularisation du myocarde. Réflexe viscero-sensitif et vaso-moteur. Le sympathique intervient en provoquant un paroxysme douloureux par les modifications vaso-motrices qu'il détermine au niveau de la musculature cardiaque en servant de voie de conduction au réflexe initial. Il est donc possible d'agir sur la douleur de façon utile soit en extirpant le ganglion étoilé ou en sectionnant quelques filets du sympathique cervical.

Interventions audacieuses, mais logiques en leur principe et basées sur les données de l'expérimentation.

René Leriche paraît sévère, en déclarant que la chirurgie ne nous place pas sous le domaine de l'esprit parce

qu'elle doit rester un art manuel et, comme tel, ne nous prépare pas aux évolutions intellectuelles; mais il est un fait évident, c'est que la pensée et l'éducation du chirurgien semblent devoir être modifiées.

L'étude de l'anatomie normale et pathologique, celle de la technique opératoire, conservent une importance de premier plan, mais elles doivent s'étayer sur la physiologie, la connaissance des réactions de l'être vivant.

Il s'est accompli dans ces dernières années une transformation profonde des conceptions et des tendances médicales.

Si mon maître et ami Pierre Duval a tort, je pense, en méprisant les dons de l'habileté manuelle, qu'il possède cependant lui-même à un degré très élevé, en les jugeant néfastes pour l'exécution d'une technique parfaite, il me paraît en revanche avoir raison quand il déclare, d'autre part, qu'à tout acte chirurgical il faut une base physiologique solide reposant sur l'expérimentation.

Un stage suffisant dans un laboratoire de physiologie doit être le complément des études anatomiques et de l'entraînement manuel indispensable que donne la médecine opératoire. C'est là une vérité première sur laquelle, sans être suivi, avait autrefois insisté Tuffier.

Le chirurgien de demain ne saurait être l'automate que redoute Georges Duhamel, mais il saura, pour le plus grand bien de ses opérés, profiter des bienfaits du machinisme que sous un ciel latin ne peut exclure de façon absolue, ni l'humanisme, ni la bonté.

Les conditions de l'exercice de notre profession sont certes bien différentes de ce qu'elles étaient à l'heureuse époque où vivaient Dupuytren et le baron Boyer, mais aussi toutes autres de ce qu'elles étaient il y a seulement vingt ans.

Dans les âpres débats de la vie moderne, dans le rude combat de chaque jour, le chirurgien devra être puissamment armé, s'il ne veut demeurer un manœuvre, le serviteur de la main.

Le dogme égalitaire et démocratique constitue une lourde erreur dans le domaine de la science, et c'est

avec une foi agissante que nous devons cultiver notre jardin, pour le préserver de l'envahissement des herbes folles.

L'exercice de la chirurgie doit être réservé à une élite qui n'accédera à la maîtrise qu'après un labeur acharné et fécond.

Le jour où le malade et surtout son entourage sauront qu'ils remettent leur destin entre les mains de celui-là seul dont la valeur technique aura été reconnue par ses maîtres et ses pairs, et non plus sanctionnée par ce vague diplôme de la faculté permettant de tout oser à l'abri d'un parchemin polyvalent, peut-être ne verrons-nous plus se produire ces revendications, si souvent injustes, qui rendent douloureuse et dangereuse pour les jeunes la pratique honnête et normale de notre profession.

Il n'y a rien de plus effroyable, a dit Gœthe, que l'ignorance agissante, et ceci est aussi vrai pour le médecin que pour ceux qui se sont confiés à lui.

Le public nous juge bien à tort parfois, et la réputation vient souvent plus vite à ceux qui ont eu quelque succès et le font savoir qu'aux hommes modestes et qui possèdent un mérite véritable, que ne proclament pas les échos complaisants de la renommée.

Il faut bien convenir cependant que dans cette idée de la foule que satisfait trop souvent une explication parfois puérile, il y a un élément juste ou tout au moins un élément qui s'explique.

La chirurgie est devenue pour le public une réalité tangible, qui fait partie de la vie de chaque jour. Le chirurgien n'est plus un être mystérieux, le démiurge qui avait banni la douleur et dont la figure redoutable s'estompait autrefois pour les malades dans le sanctuaire de silence et de lumière de la salle d'opérations. Démos, qui aime briser ses idoles, le sent proche de lui. Il en a besoin, certes, sa reconnaissance est parfois bruyante, et dépasse la commune mesure; mais il le considère comme directement responsable du résultat obtenu.

Cette notion de la responsabilité matérielle de nos actes aurait beaucoup étonné nos prédécesseurs, qui

croyaient n'avoir à relever que de leur seule conscience.

La chirurgie ne s'arrêtera pas sur la route du progrès, mais elle doit évoluer; elle peut et doit s'assimiler les méthodes issues du laboratoire.

Il semble bien que l'ère de l'opérateur solitaire soit révolue. Symbiose féconde en résultats proches avec le médecin bactériologiste, le radiologue. Travail suivant l'esprit de la ruche, dont les éléments constituants devront cependant ne pas penser trop vite que leur propre miel est supérieur à celui du rucher voisin.

Le chirurgien restera un ouvrier habile, épris de la beauté suprême de son geste, mais il devra se persuader que ses résultats seront fonction non seulement de sa propre technique, mais des connaissances biologiques et des renseignements qu'il aura appris dans le laboratoire de physiologie et au lit du malade.

Il ne saurait ainsi demeurer le manœuvre de son art magnifique, mais il pourra préciser à l'heure utile une indication juste; il saura, s'il le faut, à bon escient, retourner sept fois son bistouri dans sa main. A cette condition seulement, il ne saurait demeurer le bras séculier de la médecine, le condottière qui attriste Leriche.

Certes, celui-là pourra être, longtemps encore, par un geste de beauté bienfaisante qui exécutera avec une méthode réglée une de ces grandes entreprises de la chirurgie abdominale, pour l'avoir longtemps méditée, étudiée, répétée, comme l'exérèse d'un cancer de l'utérus ou de l'intestin, mais il ne le fera que jusqu'au matin éclatant de lumière où la guérison du cancer sortira d'un laboratoire méthodiquement organisé, ou du concept génial d'un médecin inconnu.

Ce jour n'a pas encore lui! Poursuivons la chimère. Les joies de la recherche pure ne sont pas incompatibles avec la maîtrise certaine que donne l'étude de la technique opératoire.

J. DE FOURMESTRAUX.

UN AUMONIER ISRAÉLITE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

—

Je voudrais esquisser les grandes lignes d'une existence bizarre, cahotée, pleine d'incohérences, qui connut tous les extrêmes de l'ordre social, qui brilla d'un vif éclat (éphémère, il est vrai), vers la fin du Second Empire, pour s'éteindre dans l'obscurité, d'une biographie qui n'a nul besoin d'être romancée, puisqu'elle est un roman vrai, — celle d'un personnage divers et troublant, — mais non pas trouble comme on l'a dit, — où il entra du don Quichotte, du Lacordaire et du Brummel.

I

Rien ne prédestinait en apparence Marie-Bernard Bauer à tant d'aventures. Il était né en 1829, d'une famille de moyenne bourgeoisie juive, qui, originaire d'Allemagne, était venue s'établir à Pest, une des villes les plus juives du monde : aujourd'hui encore, sur à peu près un million d'habitants, on compte plus de 200.000 Israélites. Son enfance, sa première jeunesse n'offrent rien de saillant. Il se fait inscrire à l'Université, devient étudiant, sans doute de valeur, car il a une intelligence remarquable, et, ce qui est très caractéristique de sa race, une étonnante faculté d'assimilation. Au moment où il atteint l'âge de 19 ans, en 1848, un brusque événement politique change l'orientation de sa carrière: le soulèvement de Kossuth, qui revendique pour sa patrie opprimée par l'Autriche la liberté politique. Toute la

jeunesse universitaire frémit de joie, obéit à l'appel des armes. Marie-Bernard Bauer se sent Hongrois comme ses camarades, s'enrôle à titre de volontaire sous les drapeaux des insurgés, fait vaillamment le coup de feu, expose sa vie pour la cause de l'indépendance. Mais une terrible intervention russe brise les efforts des patriotes en 1849, et je présume qu'il faut voir dans cette déception cruelle la cause de la haine tenace que Marie-Bernard Bauer garda toujours contre la Russie. Les Hongrois retombent, jusqu'à Sadowa, dans la servitude, et le jeune paladin, devenu un proscrit, doit s'enfuir, quitter les siens, renoncer à l'avenir possible d'une des professions auxquelles donnait accès l'Université de Pest, et gagner au dehors son pain comme il le peut.

Dans les dix-sept années qui s'écoulent entre sa fuite et son installation à Paris, il exerce différents métiers et ne s'arrête à aucun, peut-être parce qu'il n'y réussit pas, plus probablement à cause de cette mobilité impulsive et violente qui a toujours été le fond de son humeur. Il essaie de l'art et du commerce, est successivement peintre et commis-voyageur, même photographe, pendant qu'une partie de sa famille, émigrant à son tour, s'établit en Espagne et fonde à Madrid une puissante maison de Banque en rapports étroits avec la Banque Rothschild (elle n'existe plus aujourd'hui), acquiert une immense fortune, et s'allie à la haute aristocratie madrilène : un de ses descendants est duc de Baëna, marquis de Villamandrique. Marie-Bernard, au cours de ses nombreux changements d'occupations, dut traverser l'Espagne. Il se trouvait dans le Midi de la France, en pleines Pyrénées, aux Eaux-Bonnes, lorsqu'il vit par hasard une jeune étrangère qui le fascina de sa radieuse beauté. Elle était sportive, parcourait sans cesse les routes des montagnes en tenue d'amazone; mais aussi elle était charitable et bonne pour les pauvres gens, qui l'adoraient. Elle affichait des opinions plutôt légitimistes; son patriotisme était intransigeant, et elle marqua une fois son dépit, dans une épreuve de vitesse, de voir le coureur français devancer le coureur espagnol. Cela se passait en

1851, et cette jeune patriote aux beaux cheveux blonds s'appelait Eugénie de Montijo.

Trois ans après cette rencontre qu'il croyait sans lendemain, nouvelle volte-face. Il a changé de religion : ce juif est devenu brusquement catholique. Mieux encore : il entre dans un Ordre religieux. En 1854, on le trouve novice dans le couvent du Broussay, près de Bordeaux, qui était alors pour les Carmes déchaussés la maison de leur noviciat et où il fallait rester un an avant de prononcer ses vœux. Qui l'instruisit dans la foi catholique? Qui le détermina à entrer dans cette Congrégation d'une règle si austère? D'après les renseignement puisés à la meilleure source, son initiateur fut le R. P. Hermann, jadis musicien célèbre et lui-même converti. Le cas de Bauer et celui du R. P. Hermann sont loin d'être isolés! Il y eut presque au même moment, dans le monde israélite, d'autres abjurations retentissantes, notamment celle des deux frères Ratisbonne, dont l'aîné fondait même la Congrégation de N.-D. de Sion exprès pour favoriser des conversions parmi ses anciens coreligionnaires. Bauer fut comme eux un ardent catéchumène. Il lui semblait qu'en devenant catholique il changeait à peine de croyance et que le culte de Jésus n'était qu'un rajeunissement de la loi mosaïque : dans une série de conférences (*Le judaïsme comme preuve du christianisme*) il développa cette thèse. En 1855, il est « profès » : dans les retraites qu'il prêche, pieds nus, en manteau blanc, il se signale par une éloquence un peu théâtrale, mais entraînante : un jour, en Bretagne, un jeune homme qui l'écoutait avec extase sentit au cours de cette prédication suggestive sa vocation s'éveiller; c'était en 1860, et le jeune illuminé, qui s'en souvient toujours, est aujourd'hui nonagénaire, doyen de l'Ordre des Carmes.

Mais déjà Bauer rêve à un autre destin; en l'année 1861, il se rend à Rome en compagnie du R. P. Hermann qui le présente à Franz Liszt, à Louis Veuillot, au Saint-Père lui-même, et il obtient de la bienveillance pontificale un indult qui, le relevant de ses vœux, transforme le moine rigide en abbé mondain. Il y avait au

moins ce côté commun entre son état d'hier et celui de maintenant, que son goût de la prédication et son succès auprès de son auditoire restaient les mêmes. Il prêche dans toute l'Europe, mais surtout en France et particulièrement à Paris. Il traite des sujets religieux; mais il aborde volontiers, à l'occasion, des sujets profanes.

En rentrant dans le siècle, son cœur de paladin s'enflamme pour les nobles causes. L'ancien insurgé hongrois de 1848 s'émeut en faveur de la Pologne torturée, qui s'insurge à son tour pour relier entre eux ses membres épars, pour redevenir une nation; sous la robe sacerdotale comme jadis sous l'uniforme de soldat, il élève la voix contre ces mêmes Russes qui avaient fait reculer en 1849 les vaillantes troupes de Kossuth, et leur reproche avec énergie leurs procédés de bourreaux. Du haut de la chaire, d'abord dans l'église de la Madeleine, puis à Saint-Thomas d'Aquin, il lance lui aussi et presque au même moment son : « Vive la Pologne, Monsieur ! » Dans son premier sermon (1), il tonne contre ces Asiatiques, ces barbares, qui avaient voulu noyer dans le sang le soulèvement de 1863 et ordonné — chiffre officiel — 140.000 déportations. Dans le second (2) il s'indigne avec encore plus de force contre les supplices des « martyrs de l'Europe », contre les exils d'évêques, les meurtres de prêtres, les expropriations qui, à la fin de cette année 1867 allaient réduire à la misère tant d'illustres familles... De ces deux sermons, qui avaient produit grand effet, l'abbé ne voulut tirer aucun profit personnel, et, quand ils furent publiés en 1868, il les fit vendre au bénéfice de l' « Œuvre des dames polonaises ».

II

L'année 1866 est la première où il fasse déjà figure de Parisien, non pas sédentaire, car il aime beaucoup circuler, et, cette année comme l'année suivante, il prêche plusieurs fois hors de France. Mais enfin Paris commence

(1) *La Pologne devant l'histoire et devant Dieu*, mars 1867.
(2) *Les martyrs de l'Europe au XIXe siècle*, décembre 1867.

à le connaître. Ses titres ecclésiastiques s'élèvent. Il a été en rapports sympathiques avec le Vatican; il a plu au Pape Pie IX, et même il est à l'occasion son interprète, puisque, dans son deuxième discours sur la Pologne, il déclare que, devant le silence gardé par les princes de l'Europe qui laissent faire les Russes sans protester, il parle « pour obéir à la volonté du chef auguste de la sainte Eglise catholique ». Et il faut reconnaître que le Saint-Père avait du mérite à prendre cette initiative chevaleresque au moment où, comme Marie-Bernard Bauer le souligne, il était lui-même « cerné et assiégé » par les troupes italiennes dans ses propres Etats. L'amitié de Pie IX fait du docteur en théologie un vicaire général honoraire, puis un protonotaire apostolique. L'abbé Bauer devient Mgr Bauer.

Prélat romain, il se prodigue dans tous les milieux : milieux artistiques; en cette année 1866, il prononce à Saint-Eustache, à la messe annuelle de sainte Cécile, un discours pour l'Association des artistes musiciens; milieux aristocratiques : en 1866 encore, il bénit le mariage, dans l'Eglise des Missions Etrangères, du prince Marcel Czartoryski, et il avait également à Rambouillet consacré la bannière offerte par l'Empereur à la Société de Secours Mutuels. Le voilà donc en contact avec la cour. Il s'agit maintenant d'y pénétrer. La bienveillance de Pie IX y pourvoira. Chaudement recommandé à l'archevêque de Paris, déjà connu par de nombreux sermons qui ont eu du retentissement, il est présenté aux Tuileries, et d'emblée ce néophyte plaît à la très pieuse Eugénie. Par un jeu incroyable de circonstances, il retrouve sur le trône la jeune Espagnole des Eaux-Bonnes qu'il avait tant admirée. La faveur impériale est immédiate; sans avoir de fonctions officielles, il est officieusement attaché à la grande Aumônerie du Palais, et, en 1867, prêchera dans la Chapelle des Tuileries le Carême, en une suite de huit sermons sur « le but de la vie », écrits dans une forme impeccable, admirablement composés; on est stupéfait de l'aisance avec laquelle ce Français de si fraîche date manie notre langue.

Les trois ou quatre ans qui suivent son introduction aux Tuileries marquent le déclin du régime napoléonien. Mais avant de disparaître, l'astre impérial brillait du plus resplendissant éclat. Mgr Bauer en fut ébloui, aveuglé. Le prêtre austère, qui avait jusque-là conçu la vie sacerdotale sous son aspect ascétique, s'en fit une idée plus aimable, et où l'élément profane tenait une place excessive. Il était encore jeune — 37 ans à peine — et paraissait moins. Qu'on se représente les fastes de cette année unique — 1867 — l'Exposition Universelle, le « passage des Princes », l'Impératrice éblouissante au milieu de ses dames d'honneur que le pinceau de Winterhalter a immortalisées, et on comprendra la griserie dont le prédicateur de cour ne put se défendre. Lui-même, petit, mince, frêle, n'était pas beau; mais il avait une physionomie originale, des yeux brûlants, de longs cheveux noirs, une voix forte, cuivrée, qui martelait les mots, les enfonçait dans les oreilles, et à laquelle on pardonnait un léger accent germanique. L'éternel féminin l'avait toujours attiré. Dans son deuxième discours sur les Polonais se glisse une petite phrase qui en dit long : ...« ce qu'il y a de plus sacré ici-bas après Dieu, la femme... ». Favori de l'Impératrice, il ne pouvait manquer de l'être de ses amies... Il leur plut infiniment, et elles ne lui déplurent pas. On rendit de fréquentes visites à son rez-de-chaussée de la rue Saint-Florentin, proche l'ancien hôtel de Talleyrand, aujourd'hui hôtel Edouard de Rothschild. Il devint directeur de conscience, — directeur indulgent de consciences fragiles. Paris s'amusait de ces visites mondaines, et nommait l'appartement du prélat la « petite Eglise ».

Sa tenue se ressent de ces fréquentations nouvelles. Il porte des soutanes élégantes, que l'on prétend venir de chez le bon faiseur; il se parfume. On le comparait à Lacordaire dont il avait la flamme; on le compare maintenant aux abbés à talons rouges du dix-huitième siècle. Mieux encore, il caracole au Bois; croisant un jour le Colonel de Galliffet, auquel il adressa le salut militaire, le colonel lui répond par un geste d'onction sacerdotale.

Quand il se rend au château de Saint-Cloud, c'est dans un poney-chaise, attelé de deux petits chevaux aux grelots tintinnabulants, qu'il conduit en personne, et autour de lui bondissent d'énormes lévriers. Ces fantaisies, étant donné sa robe, étaient étranges. Eugénie, qui avait du goût et de la mesure, commença à en être choquée.

Il avait, comme c'était naturel, beaucoup d'adversaires, et ils s'appliquèrent à l'indisposer contre l'excentrique prélat; par exemple Mme Carette, qui, dans ses *Souvenirs*, lui décoche les plus dures épigrammes. Mais, en dehors des dames, il avait de très bons amis qui le soutinrent longtemps et imaginèrent d'utiliser ce qui lui restait d'influence sur l'Impératrice : l'Amiral Jurien de la Gravière, inquiet de la tournure que prenait l'expédition du Mexique, le fit intervenir aux Tuileries pour déterminer le rappel des troupes. Au premier mot qu'il risqua, elle l'interrompit sèchement. « De quoi vous mêlez-vous?... » Ferdinand de Lesseps, qui goûtait sa compagnie, achevait le percement de l'Isthme de Suez et proposa à Mgr Bauer d'aller bénir le nouveau Canal : en remerciement il lui offrit une part de fondateur, simple chiffon de papier à l'heure d'alors, dans l'avenir peut-être une fortune... Le prêtre déclina le cadeau, accepta l'invitation, et fut de la croisière féerique qui cingla vers l'Egypte à la fin de 1869.

Ce voyage de Suez, la dernière joie de l'Impératrice et, pour Mgr Bauer, le dernier regain de sa faveur, fut un enchantement. Pour faire plaisir à Eugénie, l'inauguration devait avoir lieu le jour de sa fête ; 15 novembre. Elle ne put avoir lieu que le lendemain, devant une assistance royale et impériale. Mgr Bauer était à bord du yacht l' « Aigle », qui transportait la souveraine et sa suite. A huit heures du matin commence la cérémonie; de l'estrade destinée à Eugénie et François-Joseph, on découvre la rade où se pressent des centaines de navires de toute nationalité, et plus loin les tentes bigarrées de 100.000 curieux, venus de l'Asie et de l'Afrique pour contempler l'œuvre fantastique du « roumi ». Le Khédive Ismaïl a fait élever, à l'entrée du Canal, deux kios-

ques pittoresques, l'un vert et blanc réservé au grand mufti du Caire et aux ulémas, l'autre blanc et bleu réservé au patriarche d'Alexandrie et à Mgr Bauer. Celui-ci, au milieu des palmes et des fleurs, prononce une longue allocution dont l'effet est considérable. Il félicitait surtout le Khédive et l'Impératrice de la part prépondérante qu'ils avaient prise à cette grande œuvre, et que l'histoire ne devrait pas oublier : n'était-ce pas Eugénie qui, au moment où, informé de la vive opposition de l'Angleterre contre le projet de Lesseps, Napoléon III hésitait, avait par une tenace insistance triomphé de ses appréhensions? Le passage essentiel du discours était celui où, en poète plus encore qu'en prêtre, Mgr Bauer célébrait « cette grande force qui enserre le monde dans une chaîne providentielle de travail et de prospérité et qui s'appelle le commerce. Le commerce est plus qu'une force, il est une gloire; il est plus et mieux qu'une gloire, il est un bienfait. Car le commerce ne se borne pas à créer la richesse : il contribue aussi — et puissamment — à créer cette grande merveille, objectif passionné où tendent les hommes : la civilisation!... »

Ce discours de plein air fut admirablement entendu, tant portait loin la parole puissante de Mgr Bauer, et suivi de frénétiques applaudissements. Le reporter du *Temps* est lui-même électrisé. D'enthousiasme il écrit à son journal : « Tout le monde va répétant : Ah! la belle voix qu'a Mgr Bauer! (1). »

III

A son retour d'Egypte, Mgr Bauer est décidément moins bien en cour. Sa protectrice lui témoigne de la froideur, le tient à distance, le reçoit plus difficilement. Il serait excessif de parler de disgrâce; mais la grande faveur n'est plus qu'un souvenir, et on peut admettre avec vraisemblance que les fidèles de la « petite Eglise » deviennent moins assidus. D'ailleurs, Napoléon III con-

(3) *Le Temps*, 3 décembre 1869.

tinuait à éprouver pour le prélat de la sympathie. Ils avaient en commun l'amour des humbles, car Mgr Bauer, qui aimait tant les riches, savait aussi visiter les taudis, et recourait sans cesse, par l'intermédiaire de son ami Conneau, à la caisse impériale pour ses pauvres. Dans le Carême de 1867, il rappela un souvenir personnel qui dut flatter Napoléon III. Comme le prédicateur faisait en Bretagne une tournée de conférences, il remarque dans une chaumière où agonisait un vieux laboureur le portrait du Prince Impérial : « Dites à ce petit, murmure le mourant, si vous le voyez, que je l'aime bien. — Et pourquoi l'aimez-vous? — Parce que ce petit a un père et une mère qui aiment bien les pauvres gens. »

Napoléon III avait même conçu, paraît-il, le plan de l'organisation d'une Assistance Publique dont Mgr Bauer aurait été le Directeur. La guerre de 1870 l'empêcha sans doute de donner suite à ce projet. Le prélat devint, au cours des hostilités, aumônier en chef des ambulances militaires et le resta jusqu'à la fin.

Après la guerre, c'est la Commune, Paris en flammes... L'Empire n'est plus. Sous les ruines des Tuileries s'écroulent les croyances religieuses de Marie-Bernard Bauer. Ses idées se laïcisent comme son costume. Cet homme singulier était tout d'une pièce, tout l'un ou tout l'autre. Il devient un libre penseur aussi déterminé qu'il avait été un prêtre convaincu. Cette volte-face est très sévèrement jugée par ceux qu'il abandonne : elle scandalise et indigne l'Eglise dont il avait été l'enfant chéri. On juge ce renégat cynique et méprisable. Mais quoi! Puisqu'il avait perdu la foi, n'aurait-il pas été infiniment plus méprisable, s'il avait conservé l'habit sacerdotal et feint de servir un Dieu à qui il avait cessé de croire?

Une troisième existence commence pour lui, et un troisième avatar. Bauer est maintenant un Parisien, un boulevardier. Il voyage en touriste, pour son plaisir. S'il faut en croire M. F. Loliée, historien du second Empire, qui a recueilli certaines confidences, il aurait été, à une époque assez rapprochée de la nôtre, en présence, une fois de plus, de son ancienne protectrice, l'impératrice

Eugénie, maintenant une vieille femme mélancolique, promenant sur la Côte d'Azur son deuil éternel de mère inconsolée; il ne se fit pas reconnaître et s'éloigna discrètement. En un autre voyage, il aurait rencontré la romantique Elisabeth d'Autriche, la souveraine errante aux bords du lac Léman, peu de jours avant son assassinat, et tous deux auraient communié dans l'admiration enthousiaste de Henri Heine. Ces entrevues un peu surprenantes, c'est lui qui les a contées. Dans quelle mesure son imagination y est-elle intervenue?

En revanche, on doit tenir pour assuré, car sur ce point les témoignages concordent, que les trente années qui lui restaient à vivre se passèrent à Paris, agréablement. Ce fantasque, revenu de tant de choses, n'aimait plus que les plaisirs légers. Le paladin chevaleresque qui s'était battu avec héroïsme, l'orateur sacré dont la fougueuse éloquence produisait tant d'effet s'étaient évanouis. Homme du monde, boulevardier de la Troisième République, il fréquentait volontiers l'Opéra et le Foyer de la danse, et, dans son âge mûr comme dans sa vieillesse, continuait à pratiquer les élégances vestimentaires de Brummel. Jusqu'à son dernier jour il fut sensible à la grâce féminine. Suivant l'exemple de son ami de Lesseps, qui, sexagénaire, le jour où il inaugurait le canal de Suez, présentait à ses invités sa fiancée de vingt ans, Bauer âgé de soixante-dix ans, contracta un mariage romanesque avec une toute jeune Israélite, belle, intelligente, qui vit encore. Il s'éteignit quatre ans plus tard, en 1903.

Juif, chrétien, libre penseur, on ne sait trop en définitive que penser de lui. Il déconcerte le logicien et déroute le psychologue. Comme il était naturel, après avoir été pour l'Eglise un vase d'élection, son apostasie en fit à ses yeux un objet de scandale, l'abomination de la désolation. Même pour des observateurs impartiaux, tous ces inexplicables changements de conduite, toutes ces excentricités, toutes ces bizarreries sont bien suspectes : elles induisent à le taxer de mauvaise foi, à le considérer dans ses stupéfiantes métamorphoses comme un «sauteur» et un charlatan. Je crois néanmoins injuste ce jugement

trop simpliste. En dépit des apparences qui semblent le condamner, il faut noter à son actif des traits sympathiques et qui plaident en sa faveur. Incontestablement il était doué d'une intelligence de premier ordre, qui comprenait tout. Incontestablement il a eu dans le monde aristocratique et dans des cercles d'un vif raffinement de très flatteuses amitiés, incompatibles avec la réputation de coureur d'aventures qu'on lui a faite plus tard : cet homme de petite taille, de physionomie irrégulière et tourmentée exerçait un irrésistible pouvoir de séduction. Il était plein de cœur; il ressentit de la compassion instinctive pour les pauvres gens; il s'enflammait avec désintéressement pour les causes généreuses. Tout cela doit lui valoir l'indulgence : sans excuser ses faiblesses et ses apostasies, on peut lui tenir compte du bien qu'il a fait et admettre que, s'il a souvent changé d'opinion, ses revirements, pour la plupart, étaient sans doute la conséquence moins d'un calcul (qui aurait été dans certains cas maladroit) que de cette inquiétude d'esprit si caractéristique chez les plus distingués de ses coreligionnaires.

JULES WOGUE.

MARSEILLE, FLORENCE

—

MARSEILLE

La gare Saint-Charles, un peu plus poussiéreuse qu'une autre, charbonneuse et banale. Dehors, à trois cents mètres tout autour, s'étend une zone cimentée et plantée de lampadaires qui n'est pas encore Marseille, endroit indifférent où le voyageur du Nord remarque seulement, au milieu des porteurs placides que la compagnie P. L. M. habille en vestes de forçats, l'infiltration d'une race étrangère, hardie et canaille, coiffée de casquettes à inscriptions dorées, crasseuses et illisibles, chaussée d'espadrilles qui s'effilochent, la main faufileuse, le teint basané, la joue maigre et le regard si luisant et provocant qu'ils paraissent tout en œil. Mais au delà de ces trois cents mètres de terrain administratif convenablement balayé et arrosé, au delà de ce disque parfaitement correct qu'on aurait pu découper autour de n'importe quelle gare de France, que ça change!

Le voyageur du Nord regarde, hésite : il n'y a pas une minute à perdre; s'il n'est pas conquis d'un coup, il n'a qu'à aller loger au buffet de la gare, prendre une chambre qui donne sur les voies de la petite vitesse et retourner dans ses villes monumentales où rien ne traîne des besoins de l'homme.

Evidemment on se moque de lui : on ne passe pas une nuit en chemin de fer, on n'a pas dix heures dans les oreilles le fracas d'un train pour être lâché au petit jour sur une place de la gare fichée en haut d'un rocher abrupt comme ceux des Buttes-Chaumont, sur un rocher couleur carton qui a bien l'air d'un départ de Scenic railway dans les foires.

Une foire. On voit bien, en se penchant, une avenue qui dévale dans le creux, à soixante ou quatre-vingts mètres en dessous, preuve qu'il y a des rues, mais tout autour ces collines, ces rochers, ces pitons où des maisons incolores et poussiéreuses s'accrochent, s'égrènent ou s'amoncellent? Une tour surmontée d'une statue là-bas, tout en haut : Notre-Dame de la Garde, bien sûr. Mais en dessous, cet appareil qui ressemble à deux courroies sur un arbre de transmission? un funiculaire? Bizarre.

Y a-t-il une ville plus grise que Marseille? Où est cette fameuse couleur des chromos méditerranéens trempés d'encre bleue et rouge et de jus d'orange? Toutes ces grandes vieilles bâtisses sont couleur cendre et, derrière les collines bâties où les maisons chevauchent comme elles peuvent, s'étendent des plateaux montagneux d'une craie blanchâtre où rien ne pousse.

C'est presque une déception. En un instant, il soupçonne que Marseille est, sur sa route vers le Sud, la première ville qui vive selon une autre raison.

Pendant qu'il hésite, la ville parle. Un bruit de foule et de mer, des grondements, des sifflets résonnent dans le vaste espace de tous ces rochers qui se relèvent depuis le rivage, s'écartent en un cirque irrégulier et forment de leurs découpures crayeuses la profonde coquille où gîte la ville aux trois quarts invisible. Le vent marin transporte et brasse ces milliers de bruits qui passent par bandes, bruits proches de métiers, de charrois, de fer martelé, bruits lointains venus de l'ouverture de la mer comme le son grave, assourdi par la distance, de la sirène d'un bateau qui salue la côte. Quand on a appliqué l'oreille et entendu les mouvements de vie de ce grand corps qui commence là et se termine sur toutes les mers d'Orient, on a hâte de sauter dans la ville.

Arrivé à 6 heures du matin, un jour du début d'août, par temps couvert, étourdi du voyage, je reçois des gouttes de pluie dans le vent frais; des nuages noirs bouchent tout l'horizon du côté de la terre et se décou-

pent vers la mer, comme un continent superposé, dans le ciel gris clair du petit jour.

Je tourne le dos à la descente monumentale et je vais vers l'Ouest aborder Marseille par ses faubourgs.

A deux pas de la gare, sur un terrain rasé où il ne reste d'une ville que les pavés des rues et les trottoirs, petit marché aux puces en plein vent, silencieux et furtif. Des Arabes, des Italiens tournent à petits pas autour d'objets posés sur le sol, qu'il faut regarder à deux fois pour en deviner l'usage : tasses ébréchées, pas de vis, timbres de bicyclette, toupies de lampes à pétrole, le tout dans un état d'usure et de déchéance qui devait les conduire plutôt dans les poubelles. A côté, un homme qui semble indifférent, accroupi au sol et endormi comme s'il avait passé la nuit là. Le plus digne est une sorte de cordonnier qui vend de vieilles chaussures ressemelées. Les autres proposent des chaussures éculées et percées et beaucoup aussi de minuscules souliers d'enfants. Tout autour s'élèvent des baraquements d'aspect militaire et des baraques où il y a plus de clous que de planches, chacune avec son jardinet, défendu jalousement, et emballé, comme dans une caisse à claire-voie, dans un assemblage de planches noires si inextricable qu'on suppose que le propriétaire y recloue chaque vieille planche qu'il trouve à la traîne.

Dans l'un d'eux, une vigne magnifique tient entre ses rameaux cette construction chétive et couvre tout sous la tonnelle de ses grandes feuilles fraîches.

Après cette zone commence la ville bâtie; je dévale sur le sol d'une ruelle, couloir où deux personnes ont de la peine à se croiser, serré entre le mur et de petites cases basses, sans étage, crépies de chaux blanche ou d'ocre. Au milieu de la ruelle, on brûle des ordures, une femme accroupie allume du charbon de bois dans un vieux bidon. Tout à coup la ruelle débouche sur une grande place de terre battue plantée d'arbres par-ci par-là; à l'entrée, une pancarte : Boulodrome, avec le nom du propriétaire, mais le boulodrome est entouré de murs et la ruelle le contourne.

Je continue, dans la direction approximative du port par de grandes rues où le livreur dépose, comme ailleurs le lait ou le pain, des morceaux de glace qu'il laisse sur le trottoir, devant chaque porte.

Partout, le long des ruisseaux, des tas d'ordures plantureuses, tombées de quelque corne d'abondance à côté des vieilles chaussures qu'on voit partout; il y a des melons à peine entamés, des fruits blets, du poisson, toute espèce de légumes.

Sur les quais où circule une grande diversité de véhicules, les hommes attendent l'embauche devant les hangars; un Arabe, marchand de beignets, fait sa tournée; les pissotières sont couvertes à l'intérieur d'inscriptions politiques pour ou contre Sabiani (ailleurs, dans les rues, on voit encore sur les murs des : « Votez pour... » peints vivement au pochoir, comme des adresses sur les caisses).

Vers le bassin de la Pinède, on retrouve l'aspect chaotique de Marseille; de loin c'est une énorme dent calcaire qui fume par plusieurs cheminées; de près on trouve une grande usine sortie toute neuve selon les plans des architectes, entre des démolitions, contre le rocher dont elle a abattu un pan et qui est de plus perforé par le tunnel d'une voie de chemin de fer.

Je reviens en ville par un petit tramway peu engageant après avoir été demander une place dans un grand car très reluisant dont le chauffeur me demande : « Etes-vous coopérateur? » Ces autobus coopératifs circulent partout.

Comme j'arrivais sur le vieux port, j'aperçois une ruelle pleine de marchands de poisson. Je saute du tramway et je trouve au bout de la ruelle une petite halle aux poissons, entre quatre rues aussi fangeuses qu'on peut l'imaginer. Une charrette pleine d'ordures circule au milieu de la foule à la fois active, bavarde et nonchalante. Cet endroit vétuste, à peine ensoleillé, entouré qu'il est des hautes maisons marseillaises, offre malgré ses aspects dégoûtants un spectacle dont je ne me lassais pas à cause du caractère aimable des gens. Les hommes, les femmes et les enfants, si éveillés, occupés à leurs

travaux, mais en même temps, libres de regarder à droite et à gauche, prenant le temps d'un coup d'œil, d'un sourire ou d'une parole et montrant une joie véritable d'être ensemble et de se coudoyer, un goût de la foule et de la familiarité qui les fait s'exclamer gaiement pour un visage qui leur plaît et adresser la parole à tous et à chacun. On ne voit pas, même dans les métiers les plus humbles, ces figures misérables et honteuses, rongées par on ne sait quel dégoût d'elles-mêmes et de la vie. Les boueux qui maniaient à la fourche ces immondices qui sentaient étaient de robustes gaillards qui riaient et causaient avec les gens sans interrompre leur travail.

Et quelle beauté! On peut aller de rue en rue, occupé à chaque pas par la rencontre d'un visage ou d'un corps charmant. Les jambes, les bras et le cou bien dégagés des vêtements, le reste du corps habillé des plus simples vêtements de toile ou de cotonnade qui finissent par prendre cet air aisé et ces couleurs qui n'appartiennent qu'aux étoffes qui se lavent.

Les femmes qui ont lâché la beauté se rattrapent par une majesté gaillarde, robuste et toujours gaie. Ces énormes femmes de cinquante ans, devenues tout à coup, sans qu'on voie la transition dans l'espèce, une masse charnue, abondante des bras et de la poitrine, soutenue par un ventre et des cuisses plus formidables encore, paraissent d'autant plus joviales qu'elles se savent plus grosses et restent agiles et hardies.

CAMPAGNE ENTRE MONTELUPO ET SIGNA

Riche et splendide, mais non plantureuse. En suivant l'Arno de Pise à Florence, tout près de ces grandes vignes dont les branches aérées s'élèvent en hautes couronnes, après ces campagnes verdoyantes d'une douce sève, les collines de Toscane dressent leurs terres sèches et ravinées, leurs flancs glabres de pots entaillés par l'orage et cuits par le soleil. A leur terre nue comme on pourrait croire qu'un corps humain seul peut l'être, s'attache avec la sûreté d'une griffe la patte sèche des

pins, le tronc de l'olivier et du cyprès. Mais à part le feuillage du cyprès, amassé et cristallisé comme une roche sombre, les autres feuillages flottent avec liberté dans l'air qui fait leur tour. Rien qui ressemble à la pesanteur animale des forêts; du haut en bas la végétation ne cache aucun aspect du sol mouvementé de la petite montagne dont la masse heureuse tient avec exactitude sa place au soleil, tout assurée dans les fermes contours de son repos. Les feuillages clairsemés dont l'ombre se volatilise, étendent en l'air des obstacles si ténus qu'ils ne donnent à l'esprit que le sentiment de l'espace qui les entoure et le plaisir d'une circulation aisée.

A leurs pieds, par ce mois de juillet, l'Arno était à sec. Quelques mares d'où émergeaient des pierres, des touffes de roseau, marquaient le fond de son lit. Ses berges vides et ensoleillées gardaient la forme de son cours, une empreinte, des restes de litière.

PALAZZO VECCHIO

S'il vous est arrivé pendant que vous flâniez dans une rue tranquille, allumant une cigarette, jetant, sur les boutiques et les passants, un coup d'œil de vacances, de vous trouver tout à coup devant un danger quelconque : le camion qui monte sur le trottoir, l'échafaudage qui s'effondre ou le coup de revolver du drame passionnel; que vous en sortiez indemne avec le sentiment que votre sécurité de tout à l'heure était quand même bien menacée : voilà qui peut faire comprendre l'impression que le Palazzo Vecchio produit sur le promeneur non préparé à cette rencontre, une chance que tous les promeneurs n'ont pas.

A peine débarqué, j'allais prendre l'air de la ville; je suivais une rue étroite, profonde, éclairée de très haut par un ciel qu'on savait pur sans y regarder. Ces rues un peu sinueuses donnent un plaisir d'exploration particulier parce qu'on n'en voit qu'une petite partie à la fois, qu'on ne sait où elles mènent et qu'elles font at-

tendre. Bientôt je découvris au bout de la rue une place; c'est sans doute un plaisir de sauvage que de supputer alors l'espace et l'aise, de prendre d'avance possession de ce terrain libre et de s'y ébattre; mais c'est un plaisir que j'éprouve.

C'est à ce moment que s'annonça le danger.

A peine commençai-je à m'élancer sur cette place avec la rapidité de la vue, car mes jambes suivaient loin derrière, que je fus arrêté net par ce monument-obstacle, par cette muraille abrupte de moellons de toutes tailles. Et comme je levais un peu les yeux pour en chercher la fin, je vis se détacher en l'air, d'un vol surplombant, une longue rangée de mâchicoulis qui portait sur son bord extrême une haute tour en équilibre; et là où mon regard atteignait enfin, les assises d'une dernière plateforme avançaient une extrême menace d'éboulement. Je vis l'espace d'une seconde tous ces fardiers superposés foncer sur moi comme une escadrille d'avions de bombardement.

LA COUPOLE DE BRUNELLESCHI

Mantegna, en posant ses personnages au-dessus du sol sur le bord du cadre et en faisant fuir leurs têtes en arrière, a imité dans ses fresques l'effet imposant qu'ont les statues en haut de leur piédestal. C'est un effet bien connu au cinéma, où l'on abuse des prises de vue à ras de terre pour nous donner l'idée de la stature. Que la stature soit avant tout une qualité architecturale, on le voit bien lorsque le cinéma nous restitue, par exemple, la vue que nous avons d'une tour lorsque nous la regardons de la base. Le fait même que cette perspective se trouve à une certaine distance de nous, sur l'écran suspendu en l'air dont le plan est perpendiculaire à nos regards, donne à cette hauteur quelque chose d'heureux que le monument lui-même n'offre pas, parce que le mouvement qu'il faudrait faire, en réalité, pour le voir ainsi est gênant (la tête jetée en arrière) et donne une sensation désagréable de vertige et d'écrasement.

Or la coupole de Brunelleschi est une machine monumentale puissamment membrée, qui nous fait éprouver le plaisir de la fuite verticale à l'infini, beaucoup mieux qu'une tour trois fois plus élevée; et la facilité de cette perception, que n'entrave aucune gêne et que n'accompagne aucune impression pénible, donne un vif plaisir d'esprit.

Si l'on contourne le Dôme, on se trouve face à un des pans parquetés de marbres blancs et vert sombre, sur lequel repose une des huit larges toitures qui forment la coupole. Ce vaste plan bien délimité à droite et à gauche par de massives arêtes de pierre, cueille le regard, l'élance comme un tremplin sur sa partie bombée la plus proche et le jette sur la fuite rapide de son sommet où les deux arêtes se rejoignent à toute vitesse pour porter la lanterne verticale qui assure tout l'équilibre.

La joie que donne cette élévation sans effort est extrême : le bref moment où nous perdons le contrôle de la distance et de la hauteur (chute en l'air) est juste suffisant pour nous donner l'idée d'infini, non supportable longtemps.

Mais ce chef-d'œuvre, qui est à la fois une épure géométrique et une masse d'un poids superbe, attire encore par une affinité mystérieuse avec le mouvement humain. Le bombement de la coupole donne une telle force de recul à la perspective fuyante qui le termine, que toute cette masse semble se renverser en arrière et s'y maintenir avec une musculeuse sécurité. Une taille que l'on serre se rejette en arrière du même mouvement pour éloigner la tête; et le cou lui-même, quand la tête se renverse, gonfle son fuseau, s'arque et s'enfle d'une pleine gorgée.

MASACCIO

D'où sortent ces personnages? De la nuit du temps. Le fond de la fresque n'est pas un rideau noir mais l'obscurité d'un monde où la lumière n'a pas encore lui, parce que l'intelligence des formes n'était pas réveillée. Dans cette nuit qui cache toutes les générations dispa-

rues, on sent la présence d'une nature muette : les montagnes peuvent y être touchées par des mains d'aveugles et l'on bute aux tiges des jeunes arbres, mais nul œil ne les avait débrouillés du chaos. Dans ce monde invisible qui palpite, les hommes et les choses se cherchent à tâtons et nous serions encore dans cet Enfer des ombres si le peintre n'était venu.

Comme un chasseur à l'affût, la nuit, qui allume brusquement, surprend l'œil et l'allure d'un animal qu'il ne verra jamais d'aussi près, le peintre a allumé une flamme, par un de ces coups de grâce qu'on attend des années et, dans l'histoire humaine, des siècles, une lumière menacée et qui va peut-être s'éteindre. On devine son cri, son ivresse et le profond tourment de savoir qu'un pareil moment est fugitif, qu'il représente l'instant suprême d'une victoire peut-être sans lendemain.

Il a tout saisi entre la vie et la mort, le temps d'un éclair. On ne reverra plus jamais, comme l'intelligence et le plus grand amour les ont saisies pour la première fois, quand ils sortaient du néant, ces têtes viriles et altières, délibérantes et agissantes, si convaincues de leur mission, si indifférentes à leur sort mortel.

Mais pendant qu'ils délibèrent avec une telle majesté que notre sort à tous en est mis en question, le peintre sait qu'ils sont de pauvres êtres périssables et lutte dramatiquement autour de leurs visages, de leurs corps, de leurs vêtements, pour écarter cette ombre que le premier il a vaincue.

Maintenant il les a sauvés : ceux-ci faisant front à la lumière, tout pétris de la même terre dont nous sortons, debout et pesants sur le sol, prêts à partager notre vie si nous tendons les mains vers eux; et ceux-là surpris par cette aube humaine dans leur nudité, frissonnants dans leur chair et montrant ces corps anonymes, bons pour le travail et les coups, pour la guerre, pour l'amour, pâte puissante encore mal façonnée mais prête à recevoir et à transmettre l'étincelle de l'esprit.

EMMANUEL ROBIN.

COMANGÈS, DU MAS PIRETS

—

L'homme, la langue sur les incisives, siffla. Lo Pardal et Mascarat plantèrent d'un même élan leurs sabots fourchus dans la poussière. Le joug miaula et l'épaisse tignasse fauve du char frissonna avant de s'immobiliser.

— Bien, Comangès!

Fransesc recula d'un pas pour prendre, de l'œil, toute la charge. Elle tenait la largeur entière du chemin et sa gerbe faîtière regardait de haut les dernières pousses des saules.

Fransesc, du revers de sa main cuite, lissa sa moustache blanche. Puis il cracha.

— Je n'en connais pas un comme toi pour dresser un char de seigle!

— Va bien!... As-tu vu le coup de jarret de cette paire?... Des bœufs pareils, c'est le tonnerre en mains, et l'éclair, et tout, quoi, la pluie, le vent, le soleil.

— Juste!

Le crépuscule était aux aguets dans la combe, mais le ciel restait libre et bleu. Le soleil jouait encore avec la neige grise des cimes. En une semaine, la Cerdagne avait été déshabillée et les « segadors », le croissant de lumière à l'épaule, montaient vers les moissons du Nord.

— Cette pièce des Lladres, quand même!... De la terre charnue comme une croupe d'Andalouse, liante et franche, pour ça, dit Fransesc.

— D'autres, il n'y a pas, affirma Comangès.

Ils étaient étendus, le ventre à l'herbe, dans le frais de la haie. A travers l'aubépine, ils regardaient la campagne. Les champs s'élançaient à l'assaut de l'horizon,

mais, sous le nez des forêts ils s'arrêtaient. Très loin, juste à l'endroit où le soleil faisait son lit rouge, c'était l'Espagne.

Parfois Comangès tournait à demi la tête pour crier :

— Ho, Mascarat, un peu de patience!...

Des ioulements montaient des terres. Proche, un gars piquait les gerbes, les relevait, les lançait et le char, pas à pas, se gonflait d'or. Les femmes regagnaient le village, la cruche vide en équilibre sur le bonnet plat, et les lèvres goûtant le rire comme une crême.

Quand ils eurent les yeux, les oreilles et les narines bien pleins, ils se dressèrent. Les bœufs soufflaient à longues poussées pour chasser les mouches.

— Voilà, dit Comangès.

— Voilà, dit Fransesç.

Ils se comprenaient.

Fransesc tira de sa poche une pincée de tabac qu'il tria avec soin, avant d'en faire une chique.

— Voilà, je dis, on se fait vieux.

Comangès empoigna l'aiguillon.

— Parle pour toi, homme!... Cinquante ans, c'est la jeunesse. Je ne crains pas un mignon ni au travail ni à l'amour!... Aouou Pardal! Aouou Mascarat, tirez!...

— L'Albine, dit Fransesc.

De son bras tendu, Comangès arrêta les bœufs.

— Il te tourne un moulin dans la tête, compère!... l'Albine a vingt ans; elle, la fille de Maître. Toi, tu n'es pas domestique. Bon. Tu viens me donner aide parce que le patron est ton ami. Bon encore. Moi...

— Tu es le plus vigoureux des laboureurs de Cerdagne.

Comangès redressa son dos voûté et il apparut dans toute sa hauteur, si grand qu'il dépassait l'aiguillon. Vigoureux, oui. Les muscles, sous la chemise de toile bise amollie par la sueur, se boulaient en masses dures et, par l'échancrure du col, un rude triangle de poils bruns se hérissait. Ses gros bras, velus et dorés, jaillissaient des manches retroussées. A chaque mouvement, ils s'enflaient de force.

— C'est l'heure de rentrer, dit-il.

Ils marchaient en silence. Derrière eux, dans l'étroit chemin, le char gémissait.

Bientôt, ils aperçurent au giron d'une combe la houle figée des toits bleus. Un maigre village dédaigné de la route et du rail.

— Prends le raccourci, Fransesc. L'Albine m'aidera à décharger, s'il le faut... Il y aura de la lune.

L'autre ne répondit pas, mais Comangès devina qu'il pétrissait une même pensée, comme une pâte à fougasse. Avant de s'engager dans le sentier, Fransesc se retourna :

— Ça me fait peine de te le dire... Ils vont louer un nouveau domestique... Un jeune... Mais, sais-le, tu auras toujours ta place au feu de ma maison...

Saisi, Comangès s'arrêta net. Les mots ne purent se frayer un passage dans sa gorge contractée. Le sang quitta le hâle de ses joues. Les prunelles brunes s'enflammèrent.

Fransesc s'éloignait. Son dos balançait sur l'étendue des éteules. Comangès demeurait immobile. Contre ses reins, Lo Pardal frottait son mufle humide.

— Un jeune!... Un jeune!...

Il branlait la tête comme un mouton fou.

— Un jeune!... Et moi, alors?

Il se mit à blasphémer dans la solitude.

Il rentra à la nuit. Le ciel avait sa bonne charge d'étoiles. Au-dessous, c'était lourd et noir. Comangès mena le char près du gerbier. Il sentait peser sur lui, soudain hostile, la masse sombre du mas. Il poussa les bœufs dans l'étable aménagée sous la « salle ». Une voix tomba de la fenêtre.

— Monte, la soupe est déjà froide!

— Bon, je dételle, répondit-il entre ses dents.

Il sortit de l'étable. Aussitôt il y pénétra de nouveau. A tâtons, il s'assura que les bœufs avaient leur ration de foin bien mesurée. Sa main flatta les croupes épaisses.

— Doux Pardal!... Doux Mascarat!...

Des larmes embuèrent ses yeux. Il renifla puissam-

ment, caressa encore le poil englué de sueur et il se dirigea vers l'escalier qui menait à la « salle ». Il racla ses sabots avant d'entrer. Une habitude; mais il appréhendait de trouver « l'autre ». On ne parlait pas dans la pièce. Seule l'horloge marquait le pas. Enfin il poussa la porte.

— Tu as fait long, dit l'Albine.

— Oui, Demoiselle.

Il gagna sa place au bout de la table, dans l'ombre que le feu de bois n'éventrait jamais de son poignard rougeâtre. L'assiette y ouvrait un œil de lumière.

Les autres avaient terminé leur repas. Les autres!... Maîtresse, une vieille tordue et sèche, de la bonté pourtant. Maître, le Pirets, gonflé de chair malade, pâle de visage et de poil, avec un cœur qui tirait de plus en plus sur la ficelle de la vie. Depuis des ans, il ne travaillait plus. Le moindre geste l'essoufflait. Et l'Albine.

L'Albine!

Comangès la voyait tout entière dans la clarté du feu. Courbée, elle retournait les grillades. Ses seins fermes tendaient le pilou du corsage. Elle avait les bras nus, sans grain, qu'elle parfumait à la lavande. Pendant qu'elle le servait, Comangès n'osa pas lever les yeux sur son visage; il le connaissait si bien!... Des yeux de nuit, larges, qui semblaient las d'être seuls. Des lèvres loyales, rouges et luisantes.

— Je t'ai rempli le « porrón », tu sais.

Sa voix enveloppait les hommes.

— Merci, Demoiselle.

Comangès, les coudes à la table, la bouche au ras de l'assiette, avalait chaque bouchée avec un « off ». Chaque soir, l'Albine parlait ou chantait. Aujourd'hui, bouche close. Maîtresse regardait les flammes se tordre en tresses rousses. Maître n'était pas couché; pourtant il avait coutume d'aller au lit dès que le jour tournait au violet. Bien au chaud dans le nid des couvertures, il perdait la hantise de l'étouffement qu'apportait la fraîcheur du crépuscule. Maître n'était pas couché.

Comangès repoussa le fromage de chèvre, tira de sa

poche sa courte pipe en merisier. Il vint à l'âtre cueillir une braise, qu'il fit sauter dans sa paume avant de la poser sur le fourneau. Maîtresse toussa.

— Autrement, dit Maître, demain viendra un nouveau domestique. Tu pourras partir quand tu voudras... Ton compte est là. Quand tu voudras... Tu te fais vieux, valet!

Pour redresser sa taille, Comangès dut se reculer hors du manteau de la cheminée. L'Albine le regardait et il lut dans ses yeux une prière. Toutes les bonnes raisons qu'il avait préparées, elles restèrent au fond de sa gorge. Il dit seulement :

— Il fait trente ans que j'ai entré au mas...

Et il voulait tout dire : la barbe verte des collines, la terre qui hurle pour enfanter, le gerbier bourré comme un goinfre, le sang blafard des peupliers, sa force à lui, son cœur...

Maître respirait avec peine. Sa main fit un geste, comme pour affirmer que la décision était irrévocable. Comangès baissa le front et son regard rencontra les chevilles d'Albine, enrubannées d'aurore.

— Maître est le patron, pensa-t-il.

Il s'en alla en traînant les pieds. Il espérait peut-être qu'on le rappellerait; mais, déjà, Albine aidait Maître à se dresser et Maîtresse coiffait les braises d'un chapeau de cendres.

Il dormait dans le gerbier adossé au pignon du hangar, face à l'enclos où paissaient quelques muletons. A demi-nu, il abandonnait son corps embrasé au frais du soir.

Cette nuit-là, le sommeil n'eut pas raison de sa fatigue et l'aube le trouva debout, grelottant de fièvre. Il alla plonger sa tête en feu dans l'eau d'un ruisseau.

Il avait ses hardes dans un coin de l'étable où il couchait, l'hiver. Il les noua dans un large mouchoir. Lo Pardal et Mascarat s'étaient levés. Il leur donna une double mesure d'avoine. Ses doigts rêches et tremblants s'attardèrent sur les croupes.

L'Albine se levait avant le jour. Il entendait ses pas

sur le parquet de la « salle ». Elle ouvrait la fenêtre et, pas trop fort, l'appelait :

— Monte, Comangès, le café t'espère!...

Il resta sur le seuil de l'étable, indécis. Il écoutait l'Albine qui parlait. A qui?... Maître ne se levait guère avant que le soleil n'eût réchauffé la cour. Maîtresse aimait le chaud du lit... Comangès sortit, pointa son regard sur la fenêtre. Fermée, elle avait sa mine des jours méchants.

— Je vais m'en aller... Le plus tôt sera le mieux, se répétait-il.

Il ne bougeait pas.

Quelqu'un dévala l'escalier, traversa l'étable, jaillit dans la cour. A l'orée de l'adolescence. Il était mince de taille, mou de l'épaule, avec une face sans ride et un flamboiement blond sur le crâne. Il vint à Comangès, la main tendue :

— C'est moi le nouveau valet. Je suis le cousin de Mlle Albine.

Comangès regarda cette main, rose et tendre comme un pigeon plumé.

— Tu n'as pas une g... à toucher le bétail, dit-il en catalan.

L'autre eut un sourire tout blanc et, par manière, il cracha dans ses paumes pour lustrer sa chevelure.

— Je ne comprends pas... Je suis de l'Ariège.

Le sang battit aux tempes de Comangès. Un étranger!... On le remplaçait par un étranger... Saints de tous les cieux, était-ce possible? Il serra les poings, prêt à les dresser, mais soudain il se détendit. Pauvre mas Pirets!... Pitié!... Maître avait son idée, sûr...

— Voici Pardal et Mascarat... Il ne faudra pas les taquiner. Ils ont la bonté de l'huile sainte, mais ils n'aiment pas l'aiguillon... Il y a le fenil à côté. Le gerbier est dehors. Tu trouveras les instruments sous le hangar qui est en prolongement du mas... C'est le moment de t'atteler au dépiquage... La grande pièce des Lladres est à labourer... Enfin l'Albine te dira. Elle sait... Moi, je pars.

Il saisit son paquet, sortit de l'étable. Le nouveau valet prit dans un étui une cigarette toute faite, fit jouer un briquet automatique. Comangès revint sur ses pas, empoigna le jeune homme à l'épaule.

— On fume chez toi dans l'étable?... Ici, pas. Et marche droit, Coquelet, marche droit, sinon...

Il termina sa pensée en serrant sa poigne et il frémit en sentant sous l'étoffe les lames des os.

Il traversa la cour, s'arrêta un instant, la main sur la lourde clenche du portail. Le soleil galvaudait sur le toit. Le ciel était peint à neuf, tout bleu. Du lointain parvenait le sourd travail de la terre. Comangès tira l'épais battant de frêne. Par habitude, il tendit la main pour l'empêcher de se rabattre trop violemment : Maître dormait... Il put voir, à la fenêtre de la « salle », une main écarter le rideau à peine, à peine...

Comangès alla chez Fransesc. Le fermier était parti, au gras de la nuit, pour Puigcerda où il y avait une foire. Restait la femme.

— Maintenant qu'ils t'ont chassé, que vas-tu faire?

Il eut dans son regard un étonnement brun.

— Ils ne m'ont pas chassé, murmura-t-il.

— Le Fransesc te l'a dit : Il y aura toujours une place pour toi, ici.

Il fit oui de la tête et un grand merci débordait de son cœur. Au delà de la Cerdagne, il n'imaginait pas qu'il y eût de la terre à étreindre.

— Je monterai à la Poulouge, dit-il.

— A la Poulouge?... A quoi penses-tu, homme!...

— J'ai mon idée.

Il serra dans une besace du pain et du fromage, emplit sa gourde.

— Je te laisse mon baluchon, femme.

— Tu pourrais rester.

— Non. Salut!...

Il évita le village, passa par les prés en longeant les haies denses, frissonnantes d'oiseaux. De la campagne

bondissaient les cris des toucheurs de bœufs. Ils blessaient Comangès.

Une heure il marcha. Toute sa force, sa belle force faite de muscles drus semblait le quitter peu à peu. Il abandonnait son courage aux épines des ajoncs.

La Poulouge était une cabane en pierre sèche qui, l'hiver, servait de refuge aux pâtres. A mi-flanc d'un mamelon desséché, violet de bruyère naine, elle dominait le village. Comangès, devant l'ouverture, jeta sa besace. Puis il se retourna pour tenir sous son regard l'éclatement bleu des toits. Il distinguait le mas Pirets un peu à l'écart. Un plumet de fumée raide, piqué dans la cheminée, se confondait très haut avec la robe du ciel. Le gros ventre poilu du gerbier était jaune. Un fameux travail il réservait, ce gerbier! Balayer l'aire, y planter le piquet, jeter sous les sabots des bœufs les gerbes qu'on saisissait à pleine taille comme les femmes, tout cela, pensait Comangès, dépassait les capacités du nouveau valet.

— Ils viendront me chercher... Oui, ils viendront.

Pour chasser les insectes il alluma à l'intérieur de la cabane une brassée de bruyère. De trois pierres disposées en triangle il fit un âtre.

— J'irai emplir un sac de batture.

Ce serait sa couche.

L'après-midi, il vit monter vers lui un paysan.

— Je viens t'offrir de l'embauche.

— Non.

— Comment vas-tu vivre, homme?

Comangès, de son bras en corbeille, enveloppa la plaine, la montagne, le village, les rius et les chemins jusqu'au tréfonds du ciel. Il serra fort son bras contre sa poitrine à l'endroit du cœur.

— Voilà.

— Je comprends, dit le paysan.

Et il descendit à travers la bruyère, balancé par son pas.

Fransesc monta aussi, mais Comangès demeura intraitable.

— Je ne dis pas non... Je ne dis pas non... Je ne suis pas fou. Seulement il faut que je voie... C'est le dépiquage qui me tourmente... Comment qu'il fera, le Coquelet, avec l'Albine seule pour aide?... As-tu vu ses bras, Fransesc?... C'est blanc et tendre... On y enfonce le doigt comme dans une pâte sans levain.

— Il est cousin de l'Albine, à ce qu'on dit.

— Je le verrai à l'œuvre. Une si bonne terre!... S'il ne marche pas, Fransesc...

Il s'était dressé, bouillonnant de colère.

— Un vieux, ils ont dit... Un vieux!...

Un sanglot coupa sa voix.

Le troisième jour, comme la nuit restait encore au creux des vallons, Comangès se dirigea vers le village. En vue des premières maisons il s'arrêta. Le cœur lui manquait d'aller plus avant. Il rebroussa chemin, franchit les prés encore endormis, sauta le muret d'enclos du mas Pirets. Mascarat et Pardal n'étaient pas là couchés dans la profusion verte. Comangès se sentit désemparé.

— Qu'est-ce qu'il pense, le Coquelet!... Mettre les bœufs au sec dans le milieu de l'été!... Vierge, est-ce possible!...

Cela le dépassait.

Il avança de ses pas hardis, les muscles durs de hargne.

Il avait des mots à dire. Il allait...

Face au gerbier, il fit halte. La paille gardait encore l'empreinte de son corps. Les poules goulues avaient éparpillé de rares barbes fauves. Comangès ne résista pas à l'envie de se coucher à nouveau à la place fraîche où, dans les mois de feu, sa chair endolorie retrouvait sa vigueur.

Un clairon sonna. Comangès reconnut Frédéric, le coq rouge du mas. Un fier coup de langue... Il se dressa, roula une cigarette, s'éloigna pour battre le silex : la paille chaude était sensible aux étincelles... Un bruit de chaînes remuées lui parvint et l'éclat d'une voix masculine accourut de la cour.

— Il va atteler, se dit Comangès.

Soudain la peur qu'on le découvrît si près du mas le saisit. Il gagna l'extrémité de l'enclos, enjamba le muret. Dissimulé derrière le tronc d'un saule, il se mit à épier le mas, mais le gerbier cachait à ses yeux tout le corps de logis. La barrière à claire-voie qui, de la cour, donnait accès à l'enclos, était ouverte. Après un long moment d'attente, Comangès vit le jeune valet pénétrer dans le hangar, tirer à lui la charrue double.

— Bon.

Comangès s'en alla par la plaine, coupa à travers champs pour joindre les Lladres. Le premier fouet de soleil cingla la grisaille. Les paysans, par groupes, suivaient les sentiers. Comangès les évita. Il n'aimait pas leurs questions.

Dans l'enfoncement d'une haie, face à la pièce des Lladres, il s'accroupit. La lumière, sur les éteules, frissonnait. Comangès écoutait la terre lui parler...

De très loin, il reconnut le pas des bœufs et le pépiement de la charrue mal huilée. Il se tourna pour avoir, dans les yeux, l'envolée pointue du chemin.

Ils avançaient corne contre corne et le valet les poussait à coups d'aiguillon. Un brouillard dense sortait de leurs naseaux.

— Malheur! murmura Comangès.

Ses poings enflaient les poches de sa veste.

L'attelage entra dans le champ et Comangès tressaillit en voyant aux doigts du valet le panier à provisions qu'il avait lui-même tant de fois porté. Comme l'Albine savait envelopper dans un linge humide le pain et le fromage!... Comme elle veillait à la fraîcheur du vin!... Il la revoyait si douce, si prévenante. Il goûtait encore le sucre de sa voix :

— Monte, Comangès, le café t'espère!

Et :

— N'oublie pas de mettre la gourde à l'ombre, près du ruisseau!

Il pensa tout à coup qu'il n'était pas rasé et qu'il avait laissé son baluchon chez Fransesc.

Le nouveau valet enfonça dans le sol l'étrave du soc. Les pluies avaient marqué l'acier d'étoiles rousses.

— Arri!...

En force, Lo Pardal et Mascarat s'ébranlèrent. La lame aiguë scalpa l'éteule. Le valet s'arcbouta sur les mancherons.

— Au premier roc, il sera giflé, se dit Comangès.

Ainsi. Le valet n'avait pas tracé le sillon de vingt mètres qu'il fut jeté à terre par une brusque secousse de la charrue. Le coutre gémit en raclant l'os de granit.

— Bœufs de Cerdagne! cria le valet.

C'était son injure, à lui.

Il se redressa, brandit l'aiguillon, rageur. Perdus, Lo Pardal et Mascarat tiraient de biais.

— Malebêtes!... Démons! criait la voix d'épine.

— Hôôôôô!...

Les bœufs s'immobilisèrent, tendirent sous le joug leurs oreilles poilues. Mascarat mugit et le valet se retourna.

— Tu vas mal, dit Comangès.

Il était sans colère, mais il nouait ses poings. Son pas allongé et pesant broyait les membres grêles des éteules. Il s'arrêta devant le valet et sa poitrine ronfla comme un tarare.

— Coquelet!...

Le mot s'était échappé de la barbe et maintenant il gambadait dans la plaine. Le valet voulut regarder l'ancien, mais l'eau de son regard se troubla. Comangès lui arracha l'aiguillon.

— Ouvre l'œil, pauvret!... Vois ce travail!... Tu n'as pas honte?

Le sillon courait, tordu comme un serpent furieux.

— Peut-être il te faudrait un cordeau pour tracer droit!... Je vais t'enseigner... Je ne devrais pas, non, je ne devrais pas... Mais ce n'est pas pour toi que je le fais, c'est pour elle...

— Pour elle? dit le valet.

Il n'avait plus peur.

Comangès fixa sur lui son regard d'orage. L'autre fit le dos rond.

— La terre, je dis!

Comangès alla se placer devant les bœufs.

Lo Pardal et Mascarat tournèrent vers lui leurs gros yeux. Il était comblé de bonheur.

— C'est moi... Oui, c'est moi...

Il parlait dur pour ne pas se laisser attendrir. Il glissa ses doigts sous le joug, à la naissance des cornes.

— Coquelet du diable, tu ne sais même pas enjouguer!... Avant la nuit, les bœufs blesseront.

Il arracha une poignée d'herbe sèche, bourra l'espace vide, resserra les courroies. Il vint saisir les mancherons, retourna la charrue sans effort.

— Aouou Mascarat... Aouou Pardal... Gire!

De la pointe acérée, il toucha à peine les croupes. Les bœufs firent demi-tour. Comangès les dirigea à l'extrémité du champ, à l'endroit où le sillon débutait. Il plaça la paire au ras de la limite, pointa le dard du soc sous le nez de la borne.

— Regarde, Coquelet, tu avais perdu deux pans de terre... Faut que tu sois jeune!... Je vais t' « enruyer »...

Il assura les mancherons dans ses paumes, fit claquer sa langue.

— Attention, vous deux!... Marchez droit!

Un sifflement noir dans le V de la lèvre inférieure.

— Tirez!...

La charrue grinça. L'éclair du soc plongea dans le sol et il y eut un grand cri. Puis, le silence... La charrue avait cessé de grincer. Les bœufs tiraient sans à-coups. Entre les mancherons, l'œil à la limite, Comangès marchait. Derrière lui, dans le vif de la terre, suivit le valet.

Quand il arrêta les bœufs contre la borne, à l'autre extrémité du champ, Comangès prit son temps avant de se retourner. C'était un moment de jouissance qu'il aimait prolonger. Pas un laboureur de Cerdagne ne traçait aussi droit... Enfin, il s'adossa à la fourche des mancherons pour regarder son travail et un sourire creusa une fente lumineuse dans sa barbe. Le sillon s'en

allait d'un seul tirant, gonflé et lisse. Cent pas, cent vingt, peut-être. Aucune bavure ne l'écaillait.

— Tu vois, petit, dit Comangès soudain attendri.

Le valet hocha la tête, le souffle court.

— Je vois.

La lumière du sourire s'était évanouie et la barbe se referma. Comangès s'écarta du sillon, secoua ses semelles grasses de terre.

— Maintenant, Coquelet, après le labour tu dépiqueras... Et va bien, autrement...

Il ajouta, prenant le jeune homme sous le menton :

— Autrement, tu me trouverais.

Il partit sans se retourner, et la puissance brune de son dos cahota dans le soleil.

Comangès, depuis ce jour, ne dormit plus à la Poulouge. La nuit, il descendait au village, gagnait la coque de paille dans le gerbier du mas Pirets. Là, le sommeil l'écrasait. Au pâle de l'aube, Comangès se levait. Il écoutait les bruits de la cour, imaginait l'Albine en train de secouer le chapeau de cendre du brasier.

— Monte, Comangès, le café t'espère!

Non, il n'était plus de la maison, et maintenant l'Albine appelait l'autre.

Il empruntait les sentiers des prés pour passer inaperçu.

— S'il tarde à dépiquer, l'orage viendra et bonsoir!...

Mais où coucherait-il quand le gerbier serait à bas?

Il y avait treize jours que Comangès avait quitté le mas Pirets. Depuis le matin, le soleil menaçait. Des nuages noirs débouchaient sans hâte de l'horizon. L'orage se taisait. Vers le soir, il combla tout le bleu du ciel et il commença de sonner avec son gros bourdon. Il ne plut pas, mais un souffle chaud coula dans les moindres replis de la terre.

Comangès descendait de la cabane où il était allé déposer quelques victuailles. Il regarda très loin de droite et de gauche, mouilla son index qu'il tendit à la brise.

— Ce vomissement de chaleur vient de l'Est. Avant

minuit, il pleuvra. Misère!... Et le Coquelet n'a pas encore damé l'aire.

Les hommes, au village, restaient sous l'ardoise de leur portail. Ils fixaient le ciel avec inquiétude. Aucun éclair ne fouettait le sombre. A onze heures, comme ils allaient rentrer rassurés, ils virent une flamme subite monter du mas Pirets.

— Le feu!

En une minute, un éventail pourpre se déplissa sur le fond de nuit. Le gerbier flambait.

— Chez Pirets!... Chez Pirets!...

Les hommes ne purent pas pénétrer dans la cour. L'ardeur du feu dressait une barrière infranchissable. Maîtresse, l'Albine et le valet avaient réussi à s'enfuir. Maître était demeuré, incapable d'un geste... L'épouvante harcelait son pauvre cœur.

Le vent poussait les flammes à l'opposé du hangar. Une chance. S'il venait à tourner, le feu attaquerait le toit. Ce serait l'incendie du mas entier.

Silencieux, les hommes ne quittaient pas des yeux le brasier. Leurs mains robustes, anxieuses d'être inutiles, se balançaient. Des femmes étaient venues qui soutenaient Maîtresse, l'étourdissaient de leurs criailleries. L'Albine, adossée à un saule, pleurait et près d'elle le valet était secoué de larges frissons. Le feu avait presque mangé le gerbier quand le vent passa à l'Ouest. Les flammes, d'un seul élan, encerclèrent le hangar. Maîtresse invoqua la Vierge et s'évanouit. Dans l'encadrement de la porte, parut Maître. Il s'accota au chambranle, les yeux fous. La chaleur de la fournaise le fit reculer; jamais il ne traverserait la cour!... Il se retira à l'intérieur de l'étable et on devina qu'il s'écroulait. L'Albine bondit en avant; des doigts la retinrent à temps. Elle se mit à hurler des mots sans suite pendant que le valet restait à trembler sous le saule.

Il n'y avait qu'un moyen de sauver le mas : couper la maîtresse poutre qui s'enchâssait dans le pignon du corps de logis. Le toit du hangar s'abattrait, étoufferait un instant les flammes. Les hommes auraient le temps de

noyer le brasier. Qui se risquerait à chevaucher la poutre faîtière pour l'attaquer à la hache sous la morsure des flammes?... Tous avaient la même pensée, mais tous se disaient :

— Si je meurs, que deviendront mes enfants?

Soudain ils le virent surgir au milieu des contorsions rouges, et un même cri fit gronder leur poitrine :

— Comangès!...

Il était en bras de chemise, les doigts noués sur le manche d'une cognée. Un sac ruisselant d'eau lui couvrait le torse et le dos. Comangès courut sur les ardoises brûlantes, atteignit le faîte au ras du pignon. La cognée, brandie à bout de bras, s'abattit. Ils entendirent, les assistants, le « han » de l'homme et le « zass » de l'acier.

Parfois une vague de flamme et de fumée déferlait sur Comangès. Pas longtemps. Il réapparaissait au centre d'un halo de vapeur, et sa cognée continuait d'arracher à l'incendie des écailles de feu. Une épaisse goutte d'eau s'étoila soudain sur la terre, aux pieds des hommes. Ils avaient oublié la pluie d'orage. Elle poussait son avant-garde; le gros de la troupe était encore au loin. On l'entendait fouler le ciel dans le grondement de ses pieds pesants. Le vent s'était calmé.

— Arrête, Comangès!...

Il accéléra son rythme. Les copeaux volaient autour de lui et les gouttes miaulaient sur les ardoises.

— Arrête, homme!...

Un dernier coup de cognée. La poutre gémit. Puis, d'un bloc, sous le poids du toit, elle s'effondra. Comangès eut le temps de s'agripper au pignon. Les hommes se précipitèrent, en dépit des étincelles, pour éparpiller le brasier avec de longues branches qu'ils maniaient à pleins bras. La pluie tombait sans lésiner.

Quand ils relevèrent la tête pour le chercher, Comangès avait disparu.

L'aube, le lendemain. Le ciel était dégagé. Comangès, assis sur un granit plat devant la Poulouge, regardait le jour allumer la neige des cimes. Dans ses muscles bondissait un sang de fièvre. Un hérisson de feu se rou-

lait sur sa face et ses bras, mais Comangès n'écoutait pas la douleur. Le mas était sauvé. Cela seul importait. Du gerbier, il ne restait que des cendres noires, avec lesquelles un prochain vent viendrait jouer.

— Un si beau gerbier!... Des épis tout gras de vie rousse... Ils m'avaient donné tant de peine!...

Comangès était près de pleurer. Une saison entière anéantie par les flammes...

— Et Maître?... Et Maîtresse?... Et l'Albine?...

D'eux il ne savait rien. L'incendie bridé, il s'était enfui, comme honteux.

Il s'efforçait de penser au travail de la terre, à Lo Pardal et Mascarat qu'il faudrait purger après cette peur; mais il ne parvenait pas à se donner le change.

— Qui a mis le feu?... Qui a mis le feu?...

Il ne connaissait pas d'ennemi à Maître. La foudre? Impossible. Il n'avait pas vu un seul éclair ébrécher l'obscurité. L'orage s'était tenu dans les hauteurs à faire rouler ses boules.

La journée, Comangès la passa devant la cabane. Le toit écroulé du hangar avait un aspect comique. Noir, accroupi contre la maison, il tirait sur son brûle-gueule, par courtes aspirations, comme un vieux. Comangès ne pouvait en détacher son regard.

— Le Coquelet devra s'acharner pour regagner ça... Peut-être qu'ils viendront me chercher, moi, le vieux!...

Le crépuscule déversa sa charge d'ombre.

Comangès entra dans la cabane, vêtit sa veste de panne, prit son bâton. Il descendit. Il marchait depuis quelques minutes quand il vit accourir vers lui, bondissante dans la bruyère, une forme humaine. Il la distinguait mal, mais il reconnut une femme. Son allure souple et rapide dénonçait la jeunesse. Comangès s'arrêta et son cœur se mit à sonner l'émoi. Il la devinait, mais il n'osait pas y croire.

Dès qu'elle le vit, elle ralentit sa course.

— Est-ce toi, Comangès?

La fraîcheur de sa voix apaisa la fièvre de l'homme.

— C'est vous, Demoiselle?... C'est vous?...

Elle était près de lui, maintenant, à le toucher. Sa poitrine se dilatait bien large pour calmer l'essoufflement.

— C'est moi!

Il la regardait et il eut l'impression qu'elle n'était plus l'Albine. Elle portait sur sa mine la marque d'une transformation. Les traits avaient gardé leur finesse, mais le souci était venu imprimer son gros pouce à l'aigu des lèvres, et le sérieux enfonçait un coin dans les beaux yeux.

Elle avait repris souffle. Ses seins s'ébranlaient à peine sous la poussée de la respiration. Elle sentait l'œillet et de la poudre couvrait ses pommettes.

— ... Comme une fille de peu, se dit Comangès.

Il en était bouleversé.

— Le papa est mort, dit l'Albine.

Il allait parler. Il demeura la bouche ouverte, brisé de peine. Maître était si plaisant!...

— On l'a trouvé tout tordu dans l'enfoncement de la porte. La peur l'aura saisi.

Elle ferma les paupières. En dépit de l'ombre qui se caillait, il vit qu'elle pleurait.

— Il faut s'y faire, Demoiselle!

Il l'entendit qui murmurait :

— Il faut s'y faire!

Elle ouvrit les yeux et il n'y eut plus que son regard mouillé avec, toujours, le sérieux au rond des prunelles.

— Si vous avez besoin d'aide, Demoiselle...

Elle fit non, de la tête, mais aussitôt elle se reprit :

— Je ne dis pas... Ce n'est pas pour ça que je suis venue...

Il ne se résignait pas à comprendre.

— Maîtresse, et vous, Demoiselle, qu'allez-vous devenir?... Il vous fait besoin d'un homme pour la terre... Et les dégâts du feu...

— Le feu, c'est ce que je veux dire, Comangès.

— Quoi, Demoiselle?

Il ne la suivait pas.

Ils étaient seuls dans le silence violet des bruyères; elle baissa pourtant le ton de sa voix :

— Sais-tu qui a mis le feu?

— Je le sais.

Elle recula, comme prête à s'enfuir. Dans le creux du soir, la face roussie de l'homme s'illumina.

L'Albine revint près de lui.

— Les langues ont marché, dit-elle. Les gendarmes sont venus. Ils ont trouvé le briquet de Jean dans la paille.

— C'est Jean qu'on l'appelle?

Elle ne remarqua pas la hargne des paroles.

— Oui. Ils l'ont interrogé... Il a nié... Il n'est pas coupable. Mais demain ils reviendront et ils l'emmèneront, je le sens.. .Pourquoi ne me crois-tu pas?

Il ne répondit pas. Il prit les mains lisses entre ses paumes hachées et rêches.

— Sauve-le, Comangès!... Sauve-le!... Tu pourrais leur dire, aux gendarmes : « C'est moi l'incendiaire... » Ils te croiraient... Tu dirais encore : « Je me suis vengé... » Tu es vieux... que t'importe!

Il lâcha les mains, qui s'envolèrent toutes blanches.

— Demoiselle!

— Si!... Quand ils m'ont demandé des choses je leur ai dit qu'on t'avait renvoyé, que malgré ça tu passais tes nuits dans le gerbier.

— Vous le savez?

— Je le sais. Parfois quand le chaud me pesait trop, je me levais, j'allais goûter le frais dans l'enclos et je te regardais dormir.

Il balbutia :

— Vous avez fait cela, Demoiselle?

Elle le crocha aux revers de sa veste.

— Sauve-le, par pitié!... Tu dirais aussi : « J'ai voulu allumer une cigarette, le briquet m'a échappé. »

— Il n'est pas mien.

— C'est vrai. Trouve autre chose.

Il ferma les yeux et ses lèvres tremblèrent.

— Vous l'aimez donc, Demoiselle?

Avant qu'elle eût pu répondre, il ajouta :

— C'est un étranger... Ah! je ne dis pas qu'il soit mauvais, non; mais il est bien maigre pour le travail, bien orgueilleux pour la femme.

— Tais-toi, Comangès!... Tu n'aurais pas dit cela devant papa.

— Si, je le jure!

Buté, il baissait le front. Elle dit :

— Tu le sauveras... Oui, tu le sauveras... Tu le feras pour moi... Je ne suis donc plus l'Albine?

Il était ravagé de souffrance.

— Je ne peux pas, murmura-t-il. Un étranger!... Un jeunot!

Les larmes qu'elle avala lui déchirèrent la gorge. Ses poings blancs et durs martelèrent la vaste poitrine. Un sanglot la secoua. Elle cacha son visage dans ses paumes, s'abandonna aux pleurs. Il fixait, du regard, la pointe de ses sabots.

— La chaleur me tenait éveillé... Maintenant je me rappelle. Oui, je me rappelle avec certitude. J'ai entendu qu'il déclenchait le briquet... Si je l'avais tenu...

Il écarta les bras, les ramena pour les serrer, en force, sur ses pectoraux.

— Je suis vieux!... Ah! Ah... Il craquerait comme un chaume sous le rouleau. Je vais vous dire, moi. Il a mis le feu parce que le courage de dépiquer lui manquait, au feignant! Voilà, j'ai compris.

Atterrée, elle fit un pas en arrière, tendant la main pour repousser Comangès. Il y avait tant de nuits qu'Albine ne distinguait pas les poings velus!

— Non... Non, cria-t-elle, c'est impossible. Il n'est pas coupable... Je le sauverai malgré toi, malgré tous... Je leur dirai qu'à l'heure du feu il était dans ma chambre... dans mon lit...

— Demoiselle!

Elle courait sur le sentier. Il l'écouta qui glissait dans la nuit. Un long moment il demeura immobile, sans parvenir à éteindre la tristesse qui lui brûlait le cœur.

Tout à coup il cria :

— Albine!...

Il fut, à l'instant même, effrayé de son audace :

— Demoiselle, reprit-il à voix basse, Demoiselle!...

On enterra Maître le lendemain. Les hommes avaient pansé leurs sabots et passé un sarrau propre sur leurs vêtements de travail.

Ce fut vite fait. La terre attendait. Comangès aida à porter le cercueil. Il s'était rasé, chez Fransesc. Ainsi il avait une figure de soleil, comme un été. Pour être plus à l'aise, il avait chaussé des espadrilles.

Selon la coutume, les femmes n'assistèrent pas à la cérémonie. Comangès refusa de se présenter au mas avec les porteurs pour manger le pain du mort, et boire. Il s'assit sur un banc de pierre devant une façade. Fransesc vint le rejoindre.

— Où est le Coquelet? lui demanda Comangès.

— Au mas. La mort du pauvre Pirets l'a tout étourdi. Toi, homme, que deviens-tu? Tu t'épaissis le sang... Tu devrais prendre de l'embauche dans une ferme.

— Non.

Des paysans s'approchaient, le réconfort aux lèvres. Il savait bien, le Comangès, qu'ils tenaient avec lui... Et qui avait mis le feu?... Qui?...

— L'étranger du diable... A moins que...

Qui savait?

— Tu as eu du courage, Comangès. L'autre, le maudit, tremblait sous le saule... L'Albine lui a crié des choses, mais elle était comme folle. Ayez confiance!

Comangès se leva, brandit les poings.

— Ne parlez pas de l'Albine!... Je vous le défends.

Les paysans s'éloignèrent en mâchant des injures.

— Ta tête s'échauffe, dit Fransec. Une charge d'ennui bien d'aplomb sur les épaules, on la porte un bout de temps. Puis elle pèse de plus en plus et, un jour, elle écrase l'homme. Ça, c'est connu. Mais il y a l'inconnu que je sais, moi... Tu verses ta charge dans le premier précipice venu et tu restes là à la regarder dégringoler

l'à-pic avec son rire de sorcière. Après tu peux partir. Guéri... Viens avec moi, Comangès.

— Non.

— Pourquoi?

— J'attends.

Il n'attendit pas longtemps. Deux gendarmes débouchèrent du chemin jaune. Ils étaient à bicyclette, peinaient sur les pédales. Comangès les héla au passage.

— Ne cherchez pas plus avant. C'est moi qui ai mis le feu au gerbier.

Les gendarmes descendirent de machine. L'un d'eux enleva son képi, s'épongea le front. Il connaissait Comangès.

— Tu as fait cela, toi?

— Je l'ai fait.

— Pourquoi?

— Pourquoi?

Comangès haussa les épaules, serra les lèvres.

— Tu mens, dit le gendarme, ou tu es saoul. Tu n'es pas capable d'un mauvais coup.

— Comme vous voudrez; c'est ainsi.

Le gendarme tira de sa poche un objet brillant.

— Il est à toi, ce briquet?

— Non.

— Alors, qu'est-ce qui te pousse à t'accuser?... Ne crois pas me tromper! Je connais le coupable et je vais l'arrêter.

Une rougeur subite sauta aux joues de Comangès.

— C'est moi qui ai mis le feu, je vous le dis. Par vengeance.

— Ah! le patron t'avait congédié, à ce que m'a dit la fille. Pourquoi, dans ce cas, aurais-tu mis le feu pour, ensuite, participer à l'extinction?

— Une idée.

— Tu maintiens tes déclarations?

— Oui.

Le gendarme consulta, du regard, son collègue.

— Il s'expliquera avec le brigadier. Nous, on s'en...

Comangès tendit ses poignets au gendarme, qui le bourra à l'épaule.

— Allons, marche, tu n'es pas un méchant gars. Mais pourquoi as-tu fait cela?... Pourquoi?

Comangès ne répondit pas.

Par le chemin, il fallait deux heures de pas ferme pour atteindre le bourg où était la gendarmerie.

Après qu'ils eurent dépassé le feuillage qui tenait le village enfermé dans son cercle, le soleil pilonna leurs nuques. Midi approchait, vibrant et lourd. La terre gémissait, bâillait à larges craquelures si profondes qu'elles laissaient voir la chair douloureuse, meurtrie de sécheresse.

Ils marchaient sans parler. Comangès attardait son regard sur la plaine assommée. Sous le chapeau à ailes, les paysans courbés en virgules claires trimaient. Il découvrit les champs familiers : la luzerne de Ventejol, les choux de la Collada, la grande pièce des Lladres. Tiens, elle n'était pas encore roulée!... L'envolée mate de ses sillons s'épanouissait en éventail. Comangès jura entre ses dents. A quoi pensait-il, ce Coquelet!... Encore si Maître avait eu l'esprit de garder sa place au coin de l'âtre! Il ne fallait pas lui en conter!... De son fauteuil il voyait le travail.

— Du moins, de mon temps, c'était ainsi, se disait Comangès.

Aujourd'hui le Coquelet agissait à sa guise. Et demain?... Que serait demain?... Comangès appréhendait se l'imaginer... La terre abandonnée, le mas à la dérive, la ruine... Maîtresse était trop bonne. L'Albine...

L'Albine.

Elle jaillissait du soleil, devant lui, avec ses joues fardées, ses lèvres arrondies en cerise par le rouge, ses yeux tirés en pointe d'un trait de crayon bleu. Une si belle fille!... Le corsage et le jupon tendus par une chair ferme et roucoulante. L'œuvre du Coquelet, ça?... Comangès soupira, passa la main sur ses paupières.

— Chaud! dit un gendarme.

Comangès eut un sourire maigre juste à l'angle des

lèvres. Le soleil et lui : camarades! D'autres pensées le besognaient.

Ils avaient perdu de vue le village. De chaque côté du chemin, des champs. Çà et là, dans la boue des fossés d'irrigation, des touffes d'aubépine.

Bientôt, ils longèrent un coin de pommes de terre, propriété du mas Pirets. A peine y eut-il jeté un regard que Comangès dut refréner un sursaut de révolte. Les plants agonisaient, tordus par la sécheresse. Gredin, ce Coquelet!... Il avait négligé de les arroser.

Comangès ralentit sa marche.

— J'ai un besoin.

Il pointait le menton vers la boule blanche d'une aubépine.

— Va, dit le gendarme.

Comangès s'écarta du chemin en faisant du bruit avec la boucle de sa ceinture. Dix pas sans se retourner.

— Fais vite, cria le gendarme. On crève de chaleur!

Comangès atteignit le buisson. Il fila un regard pardessus son épaule. Les uniformes allumaient, chacun, une cigarette.

D'un élan il bondit en avant, à travers la plaine, droit à la combe du village.

Il courut jusqu'au bout de son souffle. Les haies des closes, avec leur chanson verte, venaient à sa rencontre. Il n'avait entendu que le juron des gendarmes et le cri de la terre foulée :

— Cours!... Cours!... J'ai envie de tes bras.

Il pensa aller chez Fransesc, mais, après une brève hésitation, il décida de monter à la Poulouge. Midi avait passé. Le soleil s'endormait vers l'Est dans un nuage pourpre. Comangès se frotta les mains.

— Demain, ce sera blet avec une rosée juteuse... Du bon temps pour le roulage.

Un quignon de pain et du vin restaient encore. Il se restaura à pleines joues. Puis il s'en fut dormir à plat ventre dans le tendre de la jeune bruyère.

L'humidité le réveilla. Comangès se dressa. La lune avait sa fine taille, à l'étroit dans son corset de nuit. Il

gagna la cabane. Ni pain ni fromage; la gourde flasque.

— Je demanderai à Fransesc quelques provisions. Après... Après, je m'en irai tout au loin par delà les monts... Je me louerai là-bas.

Là-bas, c'était l'Espagne.

De son long pas, il descendit vers le village. La nuit achevait de se fermer. Arrivé près des premières maisons, Comangès s'arrêta. Un chien aboya dans les closes.

— Il ne me reconnaît plus... Déjà, j'ai perdu l'odeur des bêtes.

Il sentait la bruyère et le vagabond.

Il décida d'attendre l'aube avant d'aller chez Fransesc. Ce ne serait pas de gêne, de déranger les gens pendant leur sommeil... Et on risquerait un coup de fusil!

Il reprit sa marche par les champs, au hasard. Le tour qu'il avait joué aux gendarmes lui revint à la mémoire.

— Pourquoi je me suis sauvé?... Pourquoi?...

Il se disait encore :

— Avant de partir, je me présenterai au mas. Il faut que je parle au Coquelet... Il faut!

Il récapitulait : les pommes de terre, le roulage, la luzerne... C'était bien le plus pressé.

— Pour finir, en guise d'adieu, mon poing sur...

Et l'Albine?

— Tais-toi, mauvais!

A l'orée du petit matin, Comangès se trouva sur le chemin de terre devant le labour des Lladres. L'ombre lui cachait la majeure partie du champ, mais il reconnaissait, au goût de l'air, que la rosée avait imprégné les mottes. Avant une heure viendrait le moment de rouler.

Il s'assit au pied d'un buisson, reculant sa décision d'aller chercher ses provisions de route. Il ne pouvait pas manquer, une dernière fois, d'assister au réveil de la terre cerdane... Il ferma les yeux, écouta le « saut du lit », disait-il, juste comme le soleil paressait encore derrière les monts. C'était un bruit, un seul, une sorte de bâillement prolongé, mais Comangès le savait multiple, ce bruit. Il le dissociait et il découvrait en lui cent sonorités différentes.

— Ecoute l'appel du chaume à la charrue, le bourdon de l'aubépine, le titûû-iitt de la caille, le bavardage du foin ivre!...

Des pas pressés sur le chemin le tirèrent de sa rêverie. Il leva la tête, happa, étonné, un lambeau de grisaille.

— Grasies a Deu!... C'est vous, Demoiselle!

Elle ne l'avait pas vu. Elle eut un cri chétif en portant la main à son cœur. Comangès sortit de l'aubépine, vint se planter au milieu du chemin.

— Où allez-vous, Demoiselle?

D'un coup, la lumière l'éblouit. A voir l'Albine vêtue de sa belle robe à fleurs, la chevelure serrée dans une mantille, à voir les rubans de ses espadrilles noués trop vite sur la soie du mollet, à voir le paquet et le sac qu'elle portait, il comprit.

— Vous partez, Demoiselle, vous partez!...

Il avait la voix dure, hérissée de reproche.

Elle demeurait silencieuse, le regard bas.

Il resta un moment sans parler et le long cri de la terre entra en lui par poussées douloureuses. Soudain, il se mit à dire des mots qui lui semblèrent inconnus, des mots qu'un mécanisme étrange dévidait dans sa gorge.

— Vous partez, Demoiselle!... Vous partez parce que l'autre vous appelle à lui avec ses manières sucrées et sa chanson d'amour... Le train vous mènera à la ville et là vous ferez quelle besogne pour plaire au Coquelet?... La besogne, c'est ce que je vous demande, Demoiselle!... N'entendez-vous pas le chagrin de nos champs? Peut-être, maintenant que vous pleurez, la honte poigne votre cœur. Et Maîtresse, que deviendra-t-elle?... Je vois sa bourse entre vos seins... Maître, lui, écoute le bruit de votre fuite sous ses trois pas de terre... Le mas?... Abandonné comme l'enfant d'une faute. C'est ça, Demoiselle, dites, c'est ça!...

Elle se blottit contre lui et il sentit la montée véhémente de sanglots.

— Ne pleurez plus, Demoiselle!

— Je ne suis pas une de peu... Mais il m'a dit : « Viens !... C'est si beau ! »

— Et ça, n'est-ce pas plus beau?

D'un bras, il entourait les épaules d'Albine, ému de la tenir si près. De l'autre, il encerclait l'étendue versicolore de la plaine.

— Il n'est pas encore parti, murmura-t-elle.

Il posa sur elle son regard et, à l'interrogation muette, elle répondit :

— Il doit me rejoindre à la gare... Je lui ai fait promettre de donner une double ration aux bœufs... Il serait venu par le chemin, à bicyclette.

Il dit, très doux :

— Vous allez retourner, Demoiselle.

Elle fit un « oui » bien faible. Comme s'il devinait sa pensée :

— Je lui parlerai, dit-il.

Elle leva les yeux, lut dans le regard de l'homme une tranquillité orageuse :

— Que lui diras-tu?

— Des choses.

Il s'était mis à marcher sur le fil ocre du chemin vers le village. Il avait pris le paquet et présenté en échange à l'Albine un rameau d'aubépine.

— Portez-le, c'est du bonheur !

Elle sourit.

— Il est fleuri comme un manteau de Vierge.

Soudain, elle murmura :

— Tu t'es donc sauvé des gendarmes?

— Oui.

Et aussitôt :

— Il serait meilleur que vous ne rentriez pas tout de suite. Le soleil pointe et les attelages vont sortir. On jaserait de vous voir si comme il faut. Restez ici, à l'abri de la haie. Attendez que les gars soient aux champs !

— Tu me laisses, Comangès?... Et la maman?

— Je lui parlerai aussi.

— Tu reviendras? Je voudrais savoir...

— Oui, Demoiselle.

Elle le regarda s'éloigner. Il se tenait droit comme un osier de l'année, mais épais de tige, sain de moelle.

— Il est jeune encore, dit l'Albine à mi-voix.

Il se retourna. Il ne pouvait pas avoir entendu.

— Des guêpes ont leur nid près de vous, dans le têtard pourri, cria-t-il. Ne les taquinez pas!

Elle fit signe que non avec le rameau d'aubépine.

Midi flambait neuf.

Comangès, couché sur le dos dans la cabane, faisait la sieste. Il avait frappé chez Fransesc. Porte close. L'homme et la femme étaient aux champs. Un paysan rencontré par hasard s'était offert à partager avec lui son déjeuner.

Comangès, les yeux ouverts, ne pensait à rien, qu'à son départ.

— Ça va. Je m'en irai avec le frais... Je devrais quitter le pays sans tourner l'œil par-dessus l'épaule. Quand on s'est promis quelque chose il faut tenir, et vite.

Il ne pouvait pas, tout de même, se mettre en branle sous ce soleil. Quelqu'un de sa masse, boucha l'ouverture de la cabane.

— Ho! es-tu là, Comangès?

— J'y suis... Je vois mal avec ce jour éclatant... C'est le Fransesc.

— Je t'apporte du dernier moulu.

— Entre!

— Non. Il vaudrait mieux que tu descendes. Je te raconterai en marchant. Ça presse.

Comangès mit son chapeau, tâta la poche de sa veste pour s'assurer de la présence des douros, passa la gourde en bandoulière.

— Voilà... Pas de regret. J'ai arrangé les affaires, au mas... Tu me donneras une livre de pain et une pinte de vin.

— Où vas-tu?

Ils étaient sortis de la cabane. Comangès étendit le bras dans la direction des monts d'Espagne.

— Là.

— Non.

— Que tu dis, homme!... La terre y est moins franche, je le sais, mais j'ai encore du courage, ici dedans.

Du poing, Comangès fit sonner sa poitrine.

Fransesc sourit.

— Puisque tu ne me demandes rien, je vais te dire.

Comangès eut un geste d'indifférence.

— Bon, dit Fransesc, le Coquelet est mort.

Comangès s'arrêta court. La nouvelle lui tombait en travers de la figure comme un coup de poing. Une ride pâle cerna ses lèvres.

— Pas tout à fait mort, reprit Fransesc, mais il s'en faut de la largeur d'un fétu pour qu'il passe de l'autre côté, de celui d'où on ne revient pas.

Comangès tira son chapeau, passa la main sur son front moite. Trop de pensées l'étourdissaient. Elles sonnaient dans son crâne comme des marteaux sur l'enclume. Il parvint à dire :

— Me voilà bon pour rester.

D'apprendre qu'il allait à nouveau la serrer dans ses bras, son amoureuse, l'emplissait de bonheur. Et quand, allongé à plat ventre, il goûtait sa douce caresse!... Ah! il l'aimait cette terre!... Il se mit à rire, d'un rire qui fit passer dans sa poitrine la trompette de la tramontane.

— Content? dit Fransesc.

— Non.

— Quoi, alors?

— Raconte!

Fransesc haussa les épaules. Rien à comprendre avec cet oiseau-là, libre comme un faucon.

— Mets ton chapeau!... Bon. Maintenant, voici l'histoire... Tu sais comment il menait les bœufs, le Coquelet? Je te fais marcher l'aiguillon, et zic et zac!... Le sang giclait de leurs flancs.

— Le maudit, gronda Comangès.

— Juste. Ils se sont vengés, et de première encore!

— Ils l'ont encorné?

— Laisse-moi dire! Le valet les avait attelés au gros rouleau de granit pour le passer sur le labour des Lla-

dres. On l'a trouvé sur le chemin de terre; les jambes broyées, évanoui, bien sûr... Le rouleau lui avait passé dessus... Les bœufs étaient dans la pièce, seuls. Ils attendaient.

Comangès se gratta le menton.

— Sur le chemin de terre, tu dis?

— Oui, près du têtard aux guêpes... Elles étaient en révolution. Peut-être le valet a-t-il cru malin de les agacer... Les bœufs l'auront renversé... Je dis ça, c'est une supposition. Il y avait une branche d'aubépine, cueillie de frais, plantée dans le nid.

— Ah!

Fransesc saisit Comangès à l'épaule.

— Ça ne va pas?

— Si.

— Non. Il t'est venu tout à coup une pâleur.

— C'est le soleil... Je me fais vieux.

— Ne dis pas de bêtises!... On l'a emmené dans la carriole du boulanger. Comme on le posait sur la paille, il a repris ses sens. Oh! à peine... et il a dit : « C'est moi qui ai mis le feu au gerbier. »

Comangès hocha la tête. Fransesc parlait toujours; il l'écoutait mal. La voix de son compagnon lui arrivait lointaine... lointaine.

— Tu es un drôle d'homme, Comangès!...

Par delà d'elle, il entendait, impérieux, l'ordre de la terre cerdane :

— Au travail, presse-toi!

Il hâta le pas. Fransesc peinait à le suivre.

— Où cours-tu avec tant de presse?

Comangès ne répondit pas. Il voyait flotter devant lui l'image souriante d'Albine, fleurie d'aubépine.

★

Lo Pardal et Mascarat, dès qu'ils virent l'aube pousser sa face barbouillée de mauve par la porte large ouverte, se dressèrent en secouant leurs chaînes. Comangès, réveillé en sursaut, jura. Il se tira du tas de foin amassé dans un coin de l'étable où il avait passé la nuit. Les

paupières encore figées de sommeil, il bourra le ratelier et sortit.

Frédéric, le coq rouge, attaquait le fumier.

— Demoiselle aura oublié de fermer le poulailler...

Comangès leva les yeux vers la fenêtre de la « salle ». Les volets étaient encore clos. Il rentra dans l'étable au moment où le jour commençait de terrasser l'ombre. Personne ne marchait encore sur le parquet de la pièce. Lo Pardal et Mascarat se tournèrent pour le regarder. Il vint à eux, passa la main sur les croupes puissantes. Ils mugirent, tendirent leurs mufles humides.

— C'est moi... Oui, c'est moi, Comangès le vieux.

L'émotion l'agitait. Il avait envie de frapper, d'extérioriser sa force, sa belle force qui, d'un jet, lui était revenue. Il saisit l'aiguillon, écrasa la pointe sur les dalles.

— Ainsi, dit-il.

De nouveau il sortit. Le travail en retard, il l'apprécia d'un coup d'œil. Tout coulait vers la négligence. La trappe du poulailler aurait dû être rabattue à cette heure matinale... Les restes calcinés du gerbier attendaient qu'on les éparpillât dans l'enclos. La rouille piquetait les socs de la charrue... Les ardoises que le feu avait épargnées gisaient au milieu des cendres...

Comangès enleva sa veste, retroussa les manches de sa chemise.

Un volet gifla le mur. Un autre... Une figure jeune apparut, encadrée d'un fichu noir, noué sous le menton. Elle sourit à Comangès et il vit au coin des lèvres l'épanouissement d'une fleur d'aubépine.

L'Albine se pencha pour accrocher les volets. Le premier rayon de soleil, s'échappant des cimes, l'enveloppa d'un châle d'or. Comangès, les bras croisés sur sa poitrine, enivré de jeunesse, la contemplait. Une joie tumultueuse déroutait son cœur. L'Albine comprit qu'il allait dire des mots terribles et doux. Elle mit un doigt sur ses lèvres, murmura :

— Plus tard!...

Puis, à voix très haute :

— Monte, Comangès, le café t'espère!

ANDRÉ LEGRU.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Encyclopédie française. — *Tome XVII: Arts et Littératures dans la Société contemporaine* (II). Comité de l'Encyclopédie française, 13, rue du Four, Paris.

L'ambition qui présida à la naisance de *l'Encyclopédie française* fut grande. L'ensemble forme un instrument de travail qui ne va pas sans quelques défectuosités. Il y a des pages et des chapitres qu'on lit avec plaisir et profit; parfois aussi on tombe sur des considérations un peu molles et un peu vagues, voire sur des fragments qui côtoient l'article de grand quotidien. Qu'on songe à la difficulté de l'entreprise! Il fallait faire tenir en une vingtaine de volumes tout l'effort du monde moderne dans tous les ordres de recherche et d'entreprise! Il s'agissait d'appeler à la vie une véritable somme de la culture d'aujourd'hui. Il s'agissait de mettre vivement en lumière les problèmes capitaux qui sollicitent nos esprits. Et aussi les techniques variées dont nous usons pour plier le monde à la volonté de l'homme. Il y avait donc un nombre considérable de chapitres à envisager. Ce n'était pas une mince besogne que de prévoir l'architecture d'ensemble de cette œuvre colossale et son complexe aménagement intérieur. Il suffit de réfléchir un peu sur ce vaste effort de synthèse pour s'apercevoir que le plan parfait ne peut pas exister. D'une manière ou d'une autre, l'essai pour découper l'activité totale d'une époque en tranches distinctes ne va pas sans quelque arbitraire. Il fallait du savoir, plus que du savoir : du courage pour accepter la part d'artifice liée à la confection des cadres pour une matière d'une immensité qui peut donner le vertige.

Un ouvrage de ce genre réclamait des chapitres à la fois très condensés et très fournis. Je ne sais pas si pour tous les chapitres, il y a eu, avant leur exécution, l'effort requis pour envisager les exigences et les difficultés d'une tâche toute particulière. Que demande à pareil ouvrage un lecteur cultivé? Pas de considérations vagues, oiseuses et d'un rapport plus ou moins lâche avec la question; une volonté rigoureuse d'éliminer les développements faciles et évidents sur des lieux communs trop connus! De chaque chapitre, le lecteur attend la vue panoramique d'une question où le principal est bien mis en relief, où la démarcation est rendue bien visible entre ce qui est de premier ordre et ce qui est de valeur secondaire. Dès qu'il s'agit d'établir pareilles perspectives à propos des artistes et des écrivains d'aujourd'hui, il ne faut pas que le lecteur ait le bizarre sentiment d'omission pour des choses et des êtres qui comptent alors qu'on appelle son attention sur des points ou des noms plutôt secondaires. Dans le détail, une extrême précision devrait s'imposer du fait même de l'espace restreint. Et toujours le souci d'une rigoureuse subordination du point particulier à l'ensemble! Il y a des cas où la fantaisie d'un écrivain, son vagabondage un peu arbitraire dans le champ d'une question est chose délectable; pour un travail de cette nature, la fantaisie de l'écrivain doit être rigoureusement bridée par l'écrivain lui-même. Quand je trouve un nom d'artiste ou d'écrivain, il faut qu'il ait une signification, qu'il représente une valeur; si je rencontre au passage des noms d'artistes et d'écrivains de second ordre alors que des noms valeureux sont omis, je suis un peu gêné. Prenons un nom bien connu comme celui de M. Georges Duhamel puisqu'il est celui qui se présente immédiatement sous la plume dès qu'il s'agit d'un rédacteur du *Mercure*. Moi, usager de *l'Encyclopédie française*, — n'y aurait-il que cinq lignes à accorder à M. Georges Duhamel, — je veux une réponse précise à ces deux questions : 1° Que signifie le nom de M. Georges Duhamel dans la littérature française d'aujourd'hui? 2° Quelle est à peu près l'importance à lui donner? Le chapitre du regretté Albert Thibaudet laisse l'usager en panne avec les deux questions qu'il pose spontanément.

L'étude de M. Benjamin Crémieux sur le théâtre moderne est richement informée; on peut ne pas être toujours d'accord avec son auteur; on rend hommage à la conscience de son effort. Ce qui donne son ampleur et sa portée à son étude, c'est que M. Benjamin Crémieux est informé des grands efforts de renouvellement qui se sont faits jour à l'étranger et n'ont pas manqué d'influer sur l'inspiration et la technique de notre théâtre. On sent vite que M. Crémieux est familier avec des mouvements comme l'expressionnisme allemand, les formules pirandelliennes et les recherches soviétiques. La compréhension de certains aspects les plus modernes de notre théâtre ne peut qu'y gagner. M. Crémieux sait voir les ensembles, il sait aussi caractériser avec brièveté et netteté. Sa faculté de condenser tout un mouvement et toute l'orientation d'une époque en formules nettes, sans flou, qui s'opposent crûment les unes aux autres, donne au lecteur la satisfaction de comprendre vite et bien; ce goût et cette aptitude ont aussi leurs risques. La saisissante opposition qu'établit M. Crémieux entre la formule qui règne sur tout le théâtre des temps classiques et la formule qui commande le 19e siècle, ne brutalise-t-elle quelque peu la réalité? Je ne suis pas très sûr que pendant près de trois siècles, les auteurs de pièces se soient appliqués avec ensemble et dans un accord parfait « à travailler sur des sujets ou des sentiments collectifs à quelque degré »... Je crois que fort souvent, Corneille et Racine, par exemple, n'ont pas songé à cela et qu'ils ont visé simplement à traduire dramatiquement une vision intérieure et originale de l'homme et de la vie. Je crois même qu'à la vue des passions infernales qui animent le théâtre de Racine, les spectateurs du XVIIe siècle connaissaient parfois une sensation insolite de dépaysement, de création individuelle plutôt aventurée, voire scandaleuse. Peut-être M. Benjamin Crémieux croit-il un peu d'autre part à la correspondance rigoureuse des mouvements collectifs et des réalisations artistiques de grande valeur. Peut-être a-t-il trop tendance à lier une œuvre d'art qui compte à une impérieuse exigence de la société du moment! Peut-être croit-il un peu trop que l'intérêt d'une œuvre se définit par l'intérêt des formules esthétiques qui la dominent. On quitte ce panorama très riche.

très informé, très intéressant et très suggestif, satisfait sur beaucoup de points. Sur un point cependant, j'aurais demandé un peu plus à l'auteur du chapitre. J'aurais voulu voir mieux distinguer les quelques tempéraments qui représentent au théâtre des natures créatrices qui comptent et dont les œuvres ont chance d'émerger sur leur époque. Au vrai, ce panorama du théâtre contemporain est une bonne base de travail.

La tâche n'était pas facile qu'avait assumée Albert Thibaudet en nous donnant la vue d'ensemble sur deux genres très vivants d'aujourd'hui : le Roman et l'Essai. Dire que son tableau est tout à fait réussi, dire même qu'il contente l'esprit, ce serait exagérer. Heureusement pour sa mémoire que ce grand esprit nous offre d'autres réussites plus satisfaisantes. J'ai rencontré ça et là des jugements qui m'ont laissé plutôt étonné. Je suis assez surpris de voir qu'un Remy de Gourmont est considéré au point de vue de son œuvre comme un simple esprit négatif! Oh, il y a autre chose chez Gourmont! Affirmer que ses romans sont des échecs, pour ça non! J'en appelle à tous les psychologues et à tous les voluptueux pour un roman comme *le Songe d'une Femme*. Il survivra, croyez-le, au *Lys Rouge* d'Anatole France. Quelle manière de présenter *le Voyage au bout de la Nuit* en disant tout simplement qu'il s'insère dans un ensemble de romans qui substituent le roman de psychanalyse au roman d'analyse! Je me suis frotté les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas! Le roman *Cavalerie* de M. Sivry est indiqué, mais les romans de M. André Billy dont quelques-uns sont si personnels, si pénétrants et si bien venus, sont laissés dans l'ombre! Le nom de M. Edmond Jaloux qui a trouvé une forme de roman bien à lui où l'apparente élégance masque une nature ardente, tourmentée, violente même, avide de recherches aiguës, est simplement cité. M. Jacques de Lacretelle est fort choyé. A lui toutes les attentions! Par contre quelques mots peu significatifs suffisent pour M. Marcel Arland et pour M. Jacques Chardonne. Et pourtant! L'immense et prodigieux effort de Jules Romains réclamait une autre présentation; peut-on dire qu'il est vraiment caractérisé? Quant à M. Georges Duhamel, quelques mots incolores constituent son lot. Je m'en voudrais d'insister : le souvenir de Thibaudet mérite le respect et la sym-

pathie, mais l'intérêt des Lettres est aussi une chose qui compte.

M. Roland de Réneville dont on connaît le livre sur Rimbaud a rédigé le chapitre sur « Les Problèmes actuels de la poétique ». Ces pages se lisent avec plaisir. Puis-je lui faire remarquer qu'il risque de nous égarer quelque peu sur la poésie baudelairienne (tout comme M. Valéry d'ailleurs) par une omission et qui compte? Sans doute, Baudelaire définit la poésie comme une construction savante et volontaire; sans doute, il exprime une vive défiance pour la valeur créatrice des puissances de sensibilité telles que la passion, les mouvements exaltés et désordonnés du cœur. Sans doute, il suspecte fort la qualité de l'inspiration telle que la concevaient les poètes romantiques. Mais à côté du travail d'organisation savante du poème, il n'a pas manqué de définir et à bien des reprises l'état lyrique qui apparaît dans ces moments d'ivresse priviligiée où l'esprit prend une extrême acuité et l'imagination de nouveaux pouvoirs comme révélatrice des correspondances. Dans pareil état, le monde idéal, le modèle supérieur et ineffable, apparaît au poète. Alors, la vision des choses se métamorphose : elle se fait intense et hallucinée. On a beau faire : Baudelaire par quelque côté reste toujours le poète Inconnu, même pour ses plus fervents disciples.

M. Bidou est un esprit fin, très souple, pourvu de multiples curiosités et je n'ai pas à avancer cette banalité qu'il est un grand serviteur des Lettres. Si je lui disais que j'ai lu sans plaisir son chapitre sur *la Critique,* je ne serais pas sincère; si je lui disais que je n'y trouve rien à redire, il en irait de même. Ils ne manquent pas dans le chapitre qu'il a rédigé les passages qui arrêtent l'attention, qui font réfléchir et portent l'empreinte d'une nature fine et pénétrante. Tel celui-ci sur les rapports d'un auteur et de son œuvre.

On pourrait considérer que l'œuvre est soumise, indépendamment de l'auteur, à certaines lois internes, à une certaine recherche de l'équilibre, à l'obéissance à certaines nécessités, à certaines puissances autonomes de développement et d'information, qui mettent au second plan celui qui l'a faite et qui permettent de l'étudier en elle-même comme un être vivant, comme un tout complet.

Et maintenant, voici ma chicane. Dans des chapitres de

ce genre-là, tous les noms cités et tous les noms omis, que l'auteur y ait songé ou non, prennent une grande signification. M. Maurras est un très grand critique, M. Léon Daudet dans cet ordre a donné également des études pleine d'éclairs de pensée qui vont souvent loin et les *Prétextes* de M. André Gide resteront sans doute comme l'un de ses efforts les plus durables. Je regrette que M. Bidou n'y ait pas songé.

Parmi les nouveaux critiques, le nom de M. Léon Pierre-Quint est prononcé, je m'en réjouis, mais des esprits comme M. Ramon Fernandez avec *Messages* et Charles du Bos avec *Approximations* ont bien tenté quelque chose d'assez original! Parmi les aînés, on voudrait rencontrer des noms tels que ceux de M. Vandérem, Bellessort et Victor Giraud. M. Henry Bidou me dira qu'il n'a pas voulu s'assujettir à un travail d'inventaire. Je le comprends fort bien et mes remarques n'enlèvent rien aux qualités de son étude. Mais le genre de critique que je fais cette fois m'est imposé par la nature toute particulière de l'ouvrage. J'agis un peu comme si j'étais délégué par les « usagers » pour exposer les choses à leur point de vue. Le chapitre de M. Bidou est alerte, agréable et de pensée fournie, il réclame quelques compléments. Je conviens de bon cœur que dans l'ensemble le tome XVII offre à la curiosité du lecteur une matière très riche et très variée.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

alain messiaen : *Les Rues s'Allongent Comme Des Plaintes*, « Les Cahiers des Jeunes ». — Roger Lannes : *Signe de reconnaissance*, « Cahiers des Douze ». — Edmond Fleg: *Ecoute, Israël*, Gallimard. — Jacques Reynaud : *Delphica*, « au Pigeonnier ». — Noël Santon : *Odeurs du Soir*, « Editions Corymbe ». — Marc Chesneau : *Menue musique*, « Taches d'encre ».

Un parti pris d'observation amère et sombre, une âme qui ressent les grossièretés et les déceptions de l'existence dans un sentiment de révolte contenue ou de dégoût, et qui âprement le manifeste. Je ne sais si Alain Messiaen — pardon! alain messiaen, puisqu'il a adopté cette mode désagréable d'abolir les capitales au commencement des noms propres — alimente toujours sa verve poétique aux mêmes sources maussades et troubles; mais quel livre de réalisme désespéré il

nous apporte dans son recueil **Les Rues S'allongent Comme Des Plaintes!**

Les rues s'allongent comme des plaintes
comme les désirs qu'allumait
la vision rapide de son corps qui marchait!

Mais les arbres ne sont plus les mêmes
le feu qui me dilatait est mort
Il ne reste plus que des visages silencieux
des gravités habillées
qui passent sans lever les yeux

Des tableaux de petites scènes quotidiennes, des heurts d'amour égoïste et promptement désenchanté, toute cette œuvre cède sans emphase à un courant désespéré. L'auteur en sait long, et le dit, sur la misère des relations humaines. La voix se hausse parfois à des violences voulues. La meilleure part, la plus posée et sûre, du recueil, ce sont les poèmes en prose où passe parfois en frisson un souvenir ému de Baudelaire :

Elle me disait « Je t'aime » comme on arracherait un mensonge à une étoile.....

...Que les pauvres se cachent! que les soleils se couchent! une robe pend sur une chaise et je sanglote...

A lire une plaquette comme celle que m'envoie le jeune poète Roger Lannes, **Signe de Reconnaissance,** j'éprouve, je l'avoue, un embarras cruel. Est-ce l'effet de l'âge, d'une vieille accoutumance, d'une éducation invétérée? Bien que fort sensible à l'invention imagée de tels passages de vérité plastique :

L'aube descend comme on respire.

avant qu'à la pierre
les genoux des enfants ne soient revenus,
avant qu'un lendemain
rassemblé par surprise
nous ait vus sans monture
peut-être sans visage,
singuliers de brûlures
et le corps déplié...

je ne saurais m'empêcher de ne pas comprendre pour quelle cause le désordre rythmique et l'agencement hasardeux, souvent immatériel et, pour tout dire, irréalisé de cette poésie me déconcerte plus vite qu'elle ne m'enchante ou plutôt qu'elle ne me retient. Il y a sans cesse, me semble-t-il, disproportion entre la difficulté de l'œuvre proposée et le sens en résumé simple de ce qui y est contenu. C'est un renversement d'éléments. La pensée neuve ou audacieuse peut paraître à beaucoup de lecteurs impénétrable parce qu'elle s'élance au delà des conceptions habituelles, l'expression la présente unie et lisse, le mystère n'est point aux mots ou en leur syntaxe compliquée ou défaillante, mais en l'ivresse mentale. Les poètes nouveaux spéculent sur une sorte de surenchère de surprise; lorsqu'elle est résolue, peu de chose demeure. Malgré un désir de sympathie sincère parce que je suis ému aux qualités parfois de trouvaille indéniable que j'y reconnais, je me fais difficilement à cet art, sinon exceptionnellement réussi. Il attribue plus d'importance à l'interprétation qu'à l'essence. Peut-être me trompé-je? L'initiation me fait défaut.

Certes il sera rendu ici témoignage à Edmond Fleg. Lorsque ce livre de poèmes bibliques selon la tradition et la compréhension hébraïques nous fut offert par le poète une première fois, voici plusieurs années écoulées, ce que l'auteur appelle lui-même des bizarreries prosodiques, des appellations et formules qui encombraient inutilement son texte primitif, ce surcroît d'apparences exotiques l'alourdissait à un tel point que la lecture en était pénible et redoutable. Edmond Fleg dans sa conscience d'artiste l'a compris, et il a eu ce courage qu'on ne saurait trop louer, il a refait, entièrement écrit à nouveau son livre en rejetant ce faix superflu, cette sorte de trop onéreuse matière qui obstruait l'atmosphère. Maintenant, on ne peut que témoigner de la grandeur calme de son labeur et de sa parfaite réussite. Nous assistons à une transcription française de l'Ancien Testament commenté, selon la tradition juive, par les maximes et les fables du Talmud. La musique verbale y est grave et simple, la couleur pathétique :

Alors la terre n'était pas.
Et les cieux n'étaient pas.
Ni les cieux des cieux, ni les eaux d'en bas,
Ni les eaux d'en haut.
Et le souffle magnanime
N'avait pas soufflé sur la face de l'abîme.
Et Dieu n'avait pas dit à la lumière : « Sois. »

Et le lieu n'était pas. Et le temps n'était pas.

Mais l'Eternel, en qui l'avenir se contemple,
Voyait déjà les cinq rouleaux de la Tora,
Et la splendeur du Trône, et la gloire du Temple.....

De la *Vision d'Elohim* au *Deuil d'Elohim* après le *Jour de la Colère* et les *Eaux de la Malédiction,* le savant poème se déroule, chantant Abraham, Isaac, Jacob, et Job, et Samson, et Samuel et David et Saül et la mort d'Isaïe, nous rapportant, nous renouvelant plutôt ce que nous croyons savoir des grands mythes bibliques : *l'humanisme juif, dans cette œuvre,* assure le communiqué de l'éditeur, *s'intègre à la poésie française.* Je ne puis m'empêcher d'y reconnaître surtout une œuvre de patience, d'érudition intelligente et forte, une « application » détournée du lyrisme plutôt qu'une création d'art ou de pensée originale. Elle n'en est pas moins méritoire, mais de caractère sensiblement autre qu'une œuvre spontanée de pure poésie.

Au Vent du Sud, avec *le Chemin de Saint-Jacques,* horoscope dont j'ai eu naguère occasion de parler, *Esquisses et Paysages, Préludes,. Méditerranée* forment les différents groupes de poèmes que le poète Jacques Reynaud a réunis sous le titre collectif de **Delphica.** Si, dit l'auteur à son ami le peintre Marcel Gimond,

Si je chante les dieux, c'est qu'ils sont en moi-même.
Une muse, Gimond, dispose le poème.
Peu m'importe son nom. Elle vaut mieux que moi.
Impérieuse et brève, elle dicte sa loi :
J'obéis. Par sa voix prophétisent les mages,
Et pour ce siècle vil j'invente des images
Où le monde apparaît comme il ne le voit pas...

Cette poétique de servage n'est point toujours, je le sou-

haite, conforme à l'art de Jacques Reynaud; je suis persuadé que sa volonté et son choix interviennent dans l'achèvement de ses poèmes pour une part plus grande qu'il ne le donne à entendre. Il s'en tient aux formes et volontiers aux formules de tradition; c'est ce qui l'engage, je suppose, à admettre qu'une muse lui dicte ses poèmes. Cependant il a le bon goût de ne pas affecter d'archaïsmes et de ne pas revendiquer, en ce sens, le titre de savant. Il se plie aux cadences admises et se soumet à l'exemple des poètes dont il reconnaît la grâce ou la splendeur. Il n'aime pas le « siècle vil » où, dit-il, nous vivons. La société des nymphes, le souvenir des ancêtres l'attirent, le retiennent, et il s'en montre satisfait. Les courtes pièces sont en général celles où le plus parfaitement il réussit. Dans les plus longues souvent on a l'impression qu'il se fatigue avant d'en atteindre la fin; son élan s'épuise, son discours devient sec. Les hautes qualités du poète le persuaderont d'exiger de lui-même davantage, j'en suis sûr, et de ne pas s'en remettre uniquement à la dictée, plus ou moins bien entendue, de sa muse.

Odeurs du Soir, par Noël Santon, illustrent parfois avec mélancolie les heures charmées et déçues d'un amour sans histoire. Le rythme est harmonieux, souvent libéré des contraintes qui le mesurent, et s'allonge même au vers de quatorze syllabes. Il y a dans ce recueil d'intimité aisé une grâce charmante et une jolie invention poétique.

Marc Chesneau délibérément, penché avec la mère sur le berceau de leur enfantelet, a pris la résolution d'écrire pour lui de brefs poèmes qu'il lui serait facile de comprendre et qui le rapprocheraient en jouant de l'intimité des belles choses de la nature et de la légende. La **Menue Musique** de ces *Enfantines* est toute faite de tendresse et de charmante naïveté :

Sur la colline
tourne un moulin,
et l'heure est fine,
le vent câlin.

Une bergère
et ses moutons.

Robe légère
comme un bouton
de primevère.....

Berceuses, paysages, chansons de jeunes marins, rondes, fabliaux, prière pour Noël, tout cela est bien venu, précieux, gentiment coloré. Ce petit livre devrait être répandu et offert aux enfants tout jeunes qui s'éveillent à la vie des chansons; ils les apprendraient avec délices et, s'il leur est présenté avec des dessins harmonieux en noir, ils s'exerceraient mutinement à les colorier selon leurs rêves.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis Ferdinand Céline : *Mort à crédit*, Denoël et Steele. — Camille Marbo : *Flammes juives*, Albin Michel. — Roland de Marès : *La maison du chanoine*, Mercure de France. — Thomas Baudoin : *Brioche et pain noir*, Baudinière. — René Blech : *Le collier de cuir*, Editions Sociales Internationales. — Pierre-René Wolf : *Martin Roumagnac*, Albin Michel. — Marcel Brumaire : *Püppchen*, Albin Michel. — Simone Berson : *La chair dispose*, Flammarion.

Après le *Voyage au bout de la nuit*, c'est le *voyage au delà de la nuit* que nous donne, aujourd'hui, M. Louis-Ferdinand Céline avec **Mort à crédit.** Il semble, en effet, que la vérité soit ici fort malmenée, et qu'il s'agisse non de surréalisme, mais de surnaturalisme dans ce roman, à coup sûr auto-biographique. « Tu pourrais, dit un des personnages de M. Céline à Ferdinand, le narrateur de son récit, tu pourrais raconter des choses agréables... de temps en temps... C'est pas toujours sale dans la vie. » Et Ferdinand d'observer : « Dans un sens, c'est assez exact. » *Dans un sens* ne manque pas de piquant. Seulement ce sens-là n'est pas celui où M. Céline projette sa lumière. Et si même le but qu'elle vise n'est pas atteint, c'est qu'il est dépassé. J'ai entendu dire que M. Céline « faisait » dans l'odieux de la même manière qu'Edmond Rostand dans le joli, et que son parti pris n'était pas moins arbitraire que celui du poète des *Musardises*. Mais c'était oublier ou ne pas voir qu'il y a une sorte de lyrisme épique à l'origine de sa fureur, comme sacrée. Une manière de délire, si l'on veut. Qu'on ne parle pas, dans *Mort à crédit*, de soumission à l'objet; de volonté d'exactitude, en effet. A preuve, dès la page 37, l'évocation d'une nuit en proie à la

sarabande des nymphes et des satyres, au Bois de Boulogne... M. Céline veut nous effarer, sans doute; mais il se laisse prendre à son jeu. C'est son excuse. En même temps que les Philistins, il s'ébahit lui-même, ou il est dupe de ses dégoûts, de ses rancunes, de ses haines... Ah! la misère est bien plus triste, dans sa réalité morne, que l'enfer plein de forcenés qu'il nous décrit, en s'abandonnant à la manie de fabulation qui le fait imaginer des histoires de chevalerie ou des légendes moyenageuses, entre deux commérages de mégères. Ses personnages ne sont pas tant des victimes que des possédés. *Mort à crédit* c'est la cour des miracles dans un asile d'aliénés. Un capharnaüm sous le verre grossissant et devant un miroir déformant. Et scatologique et pornographique. A cet égard, je lui en veux un peu, je l'avoue, de la comédie de censure qui nous a été donnée. Comédie tellement gratuite qu'on la soupçonne d'être intéressée... A quand, a-t-on envie de se demander, le tirage à part des passages supprimés dans le roman de M. Céline? Mais laissons cela qui est un signe des temps, et qui a un relent de publicité. C'est assez des mauvaises odeurs de *Mort à crédit*. On ne résume pas un livre comme celui-là, qui est une somme, écrasante, tant pour l'auteur que pour les lecteurs. M. Céline prouve, sans conteste, qu'il a « du tempérament », comme on disait au temps de son parrain Emile Zola, dans l'évocation de son passé le plus lointain, jusqu'au moment où nous le voyons à la veille de s'engager. C'est une sorte de Restif de la Bretonne, sans le goût de la nature, de celui-ci; mais avec le même désir de sincérité, hérité de Jean-Jacques. On sait ce qu'il y a de morbide et de mythomaniaque dans une telle sincérité. Le cynisme de M. Céline est une attitude, et son humilité une forme exaspérée de l'orgueil. Mais que penser de son style, car il a des prétentions à un style, quand ce ne serait que par certains partis pris subversifs? Je dirai que celui-ci n'existe pas, que la façon d'écrire de M. Céline est la négation même de l'art d'écrire, mais qu'il y a chez lui une fougue, une richesse d'images ou plutôt un éclat verbal qui emportent tout; qui font même oublier la monotonie très réelle de son obsession du laid, plus encore que du sale.

Sous ce titre, **Flammes juives,** *Ruth et Rachel,* Mme Camille Marbo a réuni deux grandes nouvelles ou plutôt deux petits romans où figure le même personnage : un jeune médecin israélite, d'origine nord-africaine, mais qui ont entre eux un lien plus fort ou plus subtil. C'est comme un diptyque, en effet, qu'a composé l'auteur de *La statue voilée,* et qui nous présente le caractère de la femme juive sous un double aspect. Sur le premier volet de ce diptyque nous voyons — dans un de ces milieux d'intellectuelles que Mme Marbo connaît bien — une jeune fille marocaine, Ruth Marrache, que son démon incite aux pires extravagances, malgré sa fidélité innée... Il y a divorce, chez elle, entre son esprit et son cœur. Ivre du désir de briller, elle a besoin de soumission, cependant. Esclave et reine, elle meurt, semble-t-il, de langueur pour avoir perdu, par ses fautes, celui auquel elle eût été heureuse de se dévouer... Au rebours, Rachel commence dans l'ordre. C'est l'ambition de devenir une « régulière » ayant sa place — et une place enviable — dans le monde, qui aiguillonne cette fille de misérables juifs roumains. Mais devenue « la belle Antonine », Rachel a, tout d'un coup, la nostalgie de l'aventure. Le mal racial la tourmente, à la veille du déclin, et lui révèle l'inanité de la vie fictive, de la vie de représentation qu'elle a menée... Ces deux portraits, qui se mettent l'un l'autre en valeur, révèlent beaucoup d'observation, et un sens psychologique très aigu. Ils sont, aussi, d'un grand pathétique. Mme Marbo sait accidenter de péripéties les histoires qu'elle conte et il n'y a pas moins d'art que d'intelligence dans celles-ci.

Une grande simplicité, une parfaite égalité de ton, voilà la marque de M. Roland de Marès dont le nouveau roman, **La maison du chanoine,** m'a beaucoup plu. C'est l'histoire d'un humble enfant, doué pour la musique, dont un vieil artiste guide avec dévouement les premiers pas, et qui devient un virtuose du violon. Il sacrifie tout, sans doute de façon arbitraire, à sa volonté de réussite, ou plus noblement à son ambition, mais après avoir connu l'amour sur le tard, revient finir ses jours, dans sa ville natale, auprès de la femme qui lui eût donné le bonheur. Vous vous rappelez le conseil de Candide? La morale (si morale il y a) du char-

mant récit de M. de Marès, c'est qu'il vaut mieux cultiver notre jardin que de courir après la gloire. Le destin ramène le héros de M. de Marès là où la sagesse lui eût conseillé de demeurer si elle lui avait parlé ou s'il l'avait écoutée d'assez bonne heure. Elle lui donne, peut-être, seulement une leçon de modération... En tout cas, M. de Marès est un philosophe, et de la sensibilité la plus délicate. Sa souriante bonhomie me rappelle un peu celle de Charles Nodier. Je dis Charles Nodier, mais je pourrais tout aussi bien dire Paul Arène. Il continue, il est vrai, la tradition de ces aimables écrivains dont la connaissance de la vie n'est point trempée d'amertume, et qui nous font part de leur expérience sans se flatter qu'elle nous profite...

Sous les dehors de la frivolité, c'est une satire assez vive de notre époque (l'époque des vaches maigres) que fait M. Thomas Baudouin dans **Brioche et pain noir.** Titre significatif. Fini de rire, à présent. Les beaux jours sont passés. A la facile gentillesse d'hier, la pire rosserie a fait place. La loi inflexible du « chacun pour soi », que commande l'instinct de conservation, sévit avec rigueur. Bernard, le héros de M. Baudouin, s'en aperçoit, que nous voyons en quête de se trouver une situation, et qui éprouve l'ingéniosité des petits et des grands camarades à se défiler quand on les sollicite... On dirait d'un conte du XVIII[e] siècle revisé par M. Jean Giraudoux. Cela a le ton de Lesage ou de Voltaire ou du Montesquieu des *Lettres,* mais avec les précieuses et légères floritures du peintre de *Juliette au pays des hommes.* Observateur de la bohême du « Montparno », M. Baudouin s'amuse à décrire ce qu'il voit. Mais il semble qu'il s'empresse d'en rire, de peur d'avoir à en pleurer. Je me méfie de ces ironistes sous lesquels je devine que se dissimulent des sentimentaux, et peut-être des moralistes... Je m'en méfie, mais je les aime, surtout — comme c'est le cas ici — quand ils ont du talent.

Rue de Vaugirard : une ouvrière et son gosse. La vie est dure pour la femme, meurtrière pour l'enfant qui se nourrit de plus d'air empoisonné que de saine lumière... Il y a la rue, l'usine — **Le Collier de cuir.** Rien de romantique ni de poussé au noir, à la manière naturaliste, dans cette évo-

cation. L'humble vérité. Mais une folle passe à travers le tumulte d'une grève où elle prend figure de symbole, et cette vision confère au roman de M. René Blech une sombre poésie. Cet écrivain révèle des dons solides. La probe tenue de sa langue convient à la sobriété de son pathétique, enveloppé d'humour. Et l'on peut dire qu'avec les moyens en apparence les plus simples, il réussit à nous émouvoir profondément.

Fidèle à la tradition qui voulait que Limousin fût, autrefois, synonyme de maçon, **Martin Roumagnac** débute goujat et, à force de vaillance rudânière, monte au rang d'entrepreneur. Alors lui tombe sur le dos celle dont la fonction sociale est de rééparpiller sa richesse et de dissoudre sa force. Elle vous le fait tourner en bourrique, si bien qu'il l'étrangle, à la fin; et après la prouesse de se faire, contre toute évidence, tenir innocent par la cour d'assises et l'opinion, il s'en va, musette au flanc, en hardes de compagnon, recommencer la brave vie de sa jeunesse. Les mœurs d'après-guerre, la plantureuse gabegie des régions libérées sont vivement vues par M. Pierre-René Wolf, et la bonne langue colorée, pleine de rondeur de son récit, leur convient à merveille. A la longue, cependant, fond et forme lassent un peu... Le bon d'un pareil livre, c'est qu'il vous inspire, comme à son héros, le besoin enragé de retourner aux temps abolis où il restait des îlots de désintéressement.

Püppchen, en allemand, veut dire poupée. L'héroïne de M. Marcel Brumaire n'était qu'une jolie adolescente de la bourgeoisie française, de fine structure, et à qui l'on n'avait mis dans la tête, comme le voulait Fénelon, que peu de substance, mais exquise, sans rapport avec les réalités présentes, un lot de chers préjugés. Byzance formait, ainsi, des pucelles, travaillées comme des bijoux, qu'on ne tirait des gynécées que pour les fiancer aux Barbares qu'on voulait amadouer. Et l'ancienne Chine, aussi, pour ses envahisseurs tartares. Celle-ci, à Saint-Quentin, lors de l'occupation étrangère de 1914-18, cassant tout de ce qui était sa norme, trouva dans le jeune officier et haut prince allemand logé chez elle, la révélation de ce qui existait en dehors et au delà de cette norme. Elle l'aima; il fut tué, et ce fut un porte-casque de moindre volée qui la posséda de force... A la paix, en plein désarroi,

elle « nagea » au mieux : théâtre, galanterie; s'aiguisa, s'adapta, rencontra l'homme avec lequel elle aurait pu s'entendre sur le plan supérieur, si la mort n'était intervenue. Les destins de ce genre, hors série, tournent court. A part la confusion grossière, mais bien dans l'optique du jour, entre patriciat et richesse, élite et jouissance de luxe, le livre est dru et a du jet. Par delà le thème rebattu des relations sexuelles franco-allemandes, il esquisse une méthodologie des types féminins perfectionnés.

Un cas féminin de frigidité conjugale que fait cesser l'intervention, l'initiation d'un tiers, au reste parfaitement répugnant, tel est **La chair dispose** par Mme Simone Berson. Si fort qu'on les épice ou si malignement qu'on les voile, nous nous blasons sur de telles aventures, et celle-ci risque de ne pas obtenir le succès qu'il est permis de croire qu'on en escomptait.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Noces d'Argent, quatre actes de M. Géraldy à la Comédie-Française.

J'éprouve un étrange sentiment, dans les circonstances actuelles, à entreprendre de parler théâtre. Il se recule tellement au dernier plan des préoccupations publiques et des miennes propres, que je me prends pour un radoteur ou pour une tout à fait vieille femme en venant écrire ici sur ce qui fait la matière habituelle de ces chroniques. Y aura-t-il quelqu'un pour s'y intéresser? Me lira-t-on cette fois-ci encore et ne passera-t-on point par-dessus les feuillets que j'occupe pour aller s'informer de quelque problème essentiel? Je puise dans cette idée une leçon nouvelle de modestie et me dis à moi-même, avec une sorte de confusion, qu'apparemment nul n'estime que je puisse être bon à parler d'autre chose que de théâtre, puisque aussi bien c'est la seule matière sur laquelle on veuille bien me consulter. Il est vrai que la bienveillance de mes lecteurs a toujours toléré — et je veux les en remercier ici — que je m'évade quelque peu et ils ont toujours souffert que je leur parle de tout à propos de rien.

Ma foi, si je dois encore suivre le même chemin, l'occasion

m'en est belle et l'on ne saurait parler de rien qui soit plus exactement rien que **les Noces d'Argent,** l'ouvrage de M. Géraldy que la Comédie-Française eut idée de reprendre au cours de la dramatique quinzaine qui vient de s'écouler. On était confondu au spectacle de ce néant, et l'on plaignait les comédiens qui s'y débattaient confusément. M. Jean Weber semblait tout honteux d'avoir à dire qu'il s'ennuyait dans le temps présent parce qu'il ne s'y passait rien; il ne parvenait pas à s'en montrer convaincu. M. Ledoux, cet artiste admirable, paraissait décontenancé par l'obligation de représenter un personnage aussi falot que le sien. Mme Marquet ne réussissait pas à atténuer sa puissante personnalité pour la faire cadrer à une créature qui n'en avait aucune. Il n'y avait que Mme Bretty qui eût rencontré une apparence de rôle. Elle lui prodiguait généreusement son intelligence et sa sensibilité et c'est grâce à elle plutôt qu'à l'auteur que la figure qu'elle modelait semblait douée de vie.

Une telle représentation devrait inspirer les plus vives inquiétudes sur l'avenir de la Comédie-Française, et maint critique des plus distingués ne manque pas d'en prévoir chaque jour la fin prochaine; mais, par une étrange contradiction, il se trouve que cet avenir me semble au contraire particulièrement assuré pour le moment. Je dirais même volontiers que, dans les bouleversements qui se dessinent, elle est une des quelques rares choses dont on puisse envisager le sort à venir avec sérénité. Elle est faite pour surnager dans toutes les tempêtes et je pense que d'ici peu les sociétaires qui, à la fin du dernier exercice, se montrèrent à bon droit insatisfaits de l'exiguïté de leur part se féliciteront d'appartenir à une maison qui ne peut pas ne pas durer. Assurément certaines modifications devront être apportées à son organisation et au mode de son exploitation. On lirait avec fruit à ce propos les pages clairvoyantes qu'Edouard Champion a placées en guise de préface devant le beau livre qu'il a pris l'heureuse habitude de publier chaque année pour dresser magistralement le tableau du travail accompli dans cette illustre maison.

Mais ce n'est pas tant des réformes qu'il préconise, si opportunes soient-elles, ni d'aucune autre que l'on pourrait envi-

sager que viendra sa renaissance mais de la force des choses. Le marasme auquel sont en proie tous les théâtres, et qui les forcera peu à peu à disparaître lorsqu'ils seront entièrement consumés, y contribuera. Sa nature d'institution, qui la retiendra de s'anéantir, déterminera son renouveau. Elle est fondée de telle sorte que son destin est lié à celui de l'Etat, et celui-ci peut se métamorphoser, mais non point cesser d'être. Elle avec lui. J'imagine que d'ici peu le théâtre ne sera plus représenté que par la Comédie-Française et par Louis Jouvet d'autre part, dont le singulier génie confère à tout ce qu'il fait une puissance qui semble lui assurer un sort où nul ne saurait prétendre. Un jour viendra nécessairement où ces deux forces se rencontreront, s'ajouteront l'une à l'autre; la Comédie-Française alors s'en ira vers de nouveaux destins, et tout le théâtre après elle. C'est du moins ce que je me complais à imaginer. Je ne tente pas de prévoir ce qui se passera quand cet animateur extraordinaire viendra agir comme un ferment sur cette pâte d'admirable qualité. Mais d'ici là, ce n'est pas en cherchant à s'engager dans les voies qu'il indique et où il chemine qu'elle redressera quant à elle sa situation, — et je songe à sa situation morale bien plutôt qu'à la matérielle.

Le succès obtenu par Jouvet dans une comédie de Molière n'a pas manqué d'impressionner vivement ceux qui se considèrent non sans raison comme les conservateurs du grand répertoire classique. Ils ont pensé que l'espèce de dictature, de commandement unique, que Jouvet exerce chez lui, était pour partie dans sa réussite et ils se prirent peut-être à rêver pour eux d'un état de choses qui ressemblât à celui-ci. Ils ne doivent pas oublier cependant que tout ce qui fait leur originalité est d'une autre essence et que leur force en provient. La singularité de sa constitution, la surabondance des talents qu'elle rassemble, la contrariété des efforts qu'on y voit et leur disparité même, tout cela lui donne une figure unique, et doit servir son rayonnement; car chacun de ces traits où l'on veut voir une faiblesse peut devenir une force. Mais il faut traiter ce conglomérat d'une si séduisante originalité comme on fait la nature même, que l'on ne peut modifier, chacun le sait bien, qu'en se conformant à ses lois —

qu'en lui obéissant — *nisi parendo.* Il n'y a pas jusqu'à la délicate question de ces rapports intimes et mystérieux qui s'établissent entre le monde politique et la Maison où je ne voie l'occasion d'un subtil avantage. Peut-être paraîtrai-je terriblement latitudinaire en faisant un pareil aveu. Je n'en ressens point de confusion.

Me voici parvenu à des considérations galantes où je ne pensais guère aboutir quand j'écrivais les premières lignes de cette chronique; tant est qu'il n'y a qu'à laisser courir sa plume pour se purger l'esprit des phantasmes et des coquecigrues qui l'assaillent. Il n'y a point de tourments, disait à peu près Montesquieu, qu'une demi-heure de lecture n'ait dissipés. Une demi-heure d'écriture agit tout de même. Surtout quand elle est consacrée au théâtre; car enfin, malgré son inactualité, en dépit de tout ce qui l'écarte des premiers plans de la préoccupation, c'est bien la chose la plus brillante, la plus folâtre que l'on puisse concevoir. Elle correspond à cet impérieux besoin de divertissement qui est dans l'homme et que ses plus grands philosophes analysèrent avec lucidité. Et il lui arrive à son insu de donner des leçons de sagesse à ceux-là même qui pensent être plus sérieux qu'elle. Car enfin il y a des saisons et des saisons que l'on parle de la grève des spectacles et que l'on nous en menace comme d'une catastrophe éventuelle. Or, à l'heure où j'écris, c'est une des seules industries qui n'ait point suspendu son activité et qui, malgré les difficultés du temps présent, poursuive sa tâche avec bonne humeur et discrétion.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Roland : *Vie et Mort des Insectes*, Mercure de France. — *Récentes recherches de Mme Combes sur les Fourmis.*

C'est avec un réel plaisir que je viens de lire **Vie et Mort des Insectes,** par Marcel Roland. Les récents articles de cet auteur dans le *Mercure*, — *le Scorpion, le Cloporte* — avaient été très remarqués; on les retrouvera, complétés et remaniés, dans le présent livre.

Mais, dira-t-on, le Scorpion est une Arachnide, le Cloporte un Crustacé; ce ne sont pas des Insectes. Marcel Roland, qui

n'est pas un zoologiste, mais un observateur passionné des bêtes, le sait fort bien. Aussi fait-il observer qu'avant Lamarck et Cuvier la dénomination d' « insectes » s'appliquait à « tous les animaux de petite taille dont le corps peut se diviser en segments », et estime qu'un écrivain n'est pas tenu, en matière de classification, à la même rigueur qu'un zoologiste professionnel.

Marcel Roland est un romancier dont les préférences vont à l'étude de la nature. « Pour celui qui aime la Nature, cueillir une plante, capturer un insecte, c'est fixer une minute de la vie. »

L'étude sur *la Mante religieuse,* « le Félin des Insectes », conduit l'auteur à des considérations sur divers problèmes biologiques : le mimétisme, le meurtre nuptial. D'après Paul Portier, — le nouvel élu de l'Académie des Sciences, — « la femelle tuerait son mâle tout simplement pour le manger, parce que la fabrication de ses œufs l'appauvrit beaucoup en matières premières, et qu'il lui faut récupérer pour mener à bien sa mission maternelle ».

Marcel Roland fait observer :

C'est surtout en captivité qu'on observe ces meurtres rituels. Pour moi, la réclusion, comme je l'ai déjà fait observer à propos du Scorpion, doit jouer un rôle en irritant les instincts, en les pervertissant même, et en favorisant un cannibalisme qui n'est d'ailleurs qu'accidentel. Ceci malgré une nourriture abondante. Car sommes-nous jamais certains de nourrir les bêtes suivant le régime que leur assure la liberté ?

Avis aux savants en chambre.

Nombreux déjà sont les ouvrages consacrés aux mœurs des Insectes. Aussi le principal intérêt du livre de Marcel Roland réside dans des observations sur les faits et gestes, moins connus, des Araignées.

A travers bien des légendes, on considère ces Arthropodes, soit avec horreur, soit avec sympathie. Visuellement, l'Araignée inspire une grande frayeur aux nerveux. Pourquoi ? On ne saurait le dire exactement. Par contre, on loue souvent son « amour maternel », son goût pour la musique. L'auteur n'a pas étudié spécialement cette question, mais il a fait de très curieuses expériences en projetant divers Insectes sur la toile

d'une Tégénaire; il nous fait assister au combat de l'Araignée avec une Sauterelle verte, avec une larve de Carabe; la Sauterelle en s'amputant de la patte retenue par la toile de l'Araignée, non seulement ne s'est pas libérée, mais encore s'est privée d'un de ses moyens de défense; la larve de Carabe, elle, s'est défendue avec ses puissantes mandibules, et a réussi à s'échapper.

Les Lycoses, ou Araignées-loups, sont des Araignées mi-errantes ou tout à fait errantes, courant à l'aventure et saisissant au passage les petites bêtes dont elles se nourrissent. La fameuse Tarentule, commune en Italie, est une Lycose. Cachée dans les sillons, elle mord les passants. Scaliger a décrit le mal bizarre causé par la morsure de l'Araignée. Les uns dorment, d'autres sont constamment en état de veille; il y en a qui rient sans cesse; certains courent; quelques-uns restent assis sans bouger. Aux malheureux *Tarantolati* — nom donné aux mordus — on jouait un air d'une danse spécial, qui les conviait à une sorte de gigue effrénée. « On faisait sauter le patient sans arrêt pendant une heure et plus, afin qu'une transpiration salutaire chassât de ses humeurs le maléfice que les crocs de la Tarentule y avaient inoculé ». Pour Marcel Roland, il s'agissait en réalité d'une de ces psychoses collectives qui apparaissent de temps en temps sous des formes diverses, telle la danse de Saint-Guy. Le tarentisme a disparu, mais la Tarentule existe toujours, et en vérité elle ne mord l'Homme que très rarement, et sans suites graves.

La Lycose de Narbonne, que l'auteur a observée l'été dans la garrigue, n'est pas très différente de la Tarentule. Pour abriter ses œufs, au moyen du jeu de ses filières, l'Araignée fabrique des globes parfaitement ronds, gros comme une noisette, un pois, ou même un petit plomb de chasse. Elle traîne son sac ovifère, et la forme sphérique est celle qui se prête le mieux au transport par la route; elle soigne ses œufs, les expose au soleil. Après l'éclosion, les petits se fixent à elle, la suivent dans ses pérégrinations, jusqu'à ce qu'ils soient emportés par le vent.

Echapper à la pesanteur, s'y soustraire sans moyens propres, sans ailes, par la seule volonté de s'arracher à l'esclavage du sol, n'est-ce pas une victoire de l'esprit? Car le poids, c'est la terre, et le vol c'est

l'esprit. Eh bien! les petites Lycoses accomplissent ce prodige. Elles s'envolent.

Pour cela, elles filent de petits ballons que le vent emporte avec elles, quelquefois fort loin.

§

Marcel Roland a fait de nombreuses observations sur des espèces plus septentrionales dans son jardin d'Antony. C'est aussi dans des jardins d'Antony et de Fontenay-aux-Roses que Paul Marchal, entomologiste éminent, directeur d'un laboratoire à l'Institut agronomique, a fait des découvertes remarquables : variations du cycle évolutif de certains Pucerons, polyembryonie, ou faculté qu'ont les œufs de divers Insectes parasites de se morceller et de donner naissance chacun à plus d'une centaine de larves.

Dans les *Fables de mon Jardin,* Georges Duhamel raconte divers épisodes de la lutte sans merci qui met les êtres aux prises. « Le jardin vivant, chaque matin, danse et chante sur les cendres du jardin mort ». Ses réflexions à propos de diverses bestioles de son jardin raviront un naturaliste, toujours quelque peu poète. Les Fourmis paraissent l'intéresser particulièrement. La cité des grosses Fourmis brunes, «cité au péril de l'abîme », nous est présentée comme une ville de la souffrance et du perpétuel recommencement. Il rapporte les récentes **Recherches de Mme Combes sur les Fourmis.** Dans une fourmilière, le nombre des individus qui travaillent est limité; ce sont toujours les mêmes qui font, à elles seules, toute la besogne, toujours les mêmes qui s'occupent des larves, toujours les mêmes qui se font tuer.

Ces fourmis « qui ne font rien » — et qui sont le plus grand nombre — que font-elles, en vérité? Que sont-elles, plutôt? Sont-elles des malades? C'est peu probable. ...Se livrent-elles à la méditation, aux rêveries métaphysiques ou poétiques? Devons-nous les assimiler aux humanistes, aux intellectuels de nos sociétés humaines, à ces individus dont le travail, purement spéculatif, n'apparait guère au regard de l'observateur? Pouvons-nous même, poursuivant notre songerie, les imaginer semblables aux reclus des ordres contemplatifs? Rien n'autorise une hypothèse de cette sorte. Si j'ai bien compris le travail de Mme Combes, et si j'en crois mes observations fugitives, les fourmis fainéantes s'agitent, elles ne rêvent pas.

...Au reste, les observateurs de la fourmilière s'accordent sur un point, c'est que la question sociale semble, dans la fourmilière, définitivement résolue : toute fourmi qui a faim demande de la nourriture et, paraît-il, en reçoit.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Anonyme : *Le Mur d'Argent*, Société de publicité et de propagande, 38, rue de Liége. — Mémento.

Le Mur d'Argent! Qui n'en a entendu parler? C'est de lui, nous dit-on, que viennent tous nos maux. Crises, chômages, impôts? Mur d'argent! Craintes de guerre? Mur d'argent! Fiascos des belles réformes votées par nos seigneurs et maîtres? Mur d'argent! Alors, n'est-ce pas? qu'on le démolisse! Et les dernières élections ont été faites sur ce programme. Le Mur d'argent, c'est le mot-clé de la récente victoire des Socialistes-Communistes.

En quoi consiste-t-il, ce bastion? Pour les uns, dans l'ensemble de toutes les propriétés privées, si petites soient-elles. Pour les autres, dans la spéciale citadelle des grandes sociétés anonymes : Comité des Forges, Comité des Houillères, Comité des Armateurs, etc., dont le mur d'enceinte n'est pas garni de plusieurs millions de petits capitalistes, mais seulement de quelques dizaines de défenseurs, ce qui donne du cœur aux assaillants. Deux cents tout au plus! Les fameuses deux cents familles. Qu'on confisque leurs biens et tout sera parfait.

C'est, une fois de plus, le problème du capitalisme qui se pose, et qui ne sera résolu que si on en établit bien les données. Il y a trois grandes sortes de capitalisme. Le premier est celui du travailleur qui gagne sa vie, et sur ses gains économise de quoi acheter un livret de caisse d'épargne, une police d'assurances, une bicoque, ou même de bonnes valeurs, des fermes, des maisons de rapport, etc. Le second est celui des grands capitaines d'industrie qui fondent ou dirigent de vastes exploitations et qui est exactement de la même nature que le premier. Le troisième, tout différent, est celui des grands manieurs d'argent, maîtres de la spéculation financière internationale, qui, lui, soulève des critiques très sé-

rieuses. Qu'un inventeur, un créateur d'usines, un organisateur de lignes de navigation, un prospecteur exploitant de puits de pétrole laisse en mourant plusieurs millions ou dizaines de millions, rien de plus juste; et quant aux différences entre eux, tel s'enrichissant tel se ruinant, on peut les regretter mais non les anathématiser. Hugo a amassé une grosse fortune quand Baudelaire n'a laissé que des rogatons; tant pis, c'est le jeu, qui est le même pour les poètes et pour les maîtres de forges. Mais qu'un manieur d'argent laisse en mourant 300 millions, qui en vaudraient le quintuple aujourd'hui, sans autre service rendu à l'humanité que d'avoir placé des emprunts ottomans ou autres, c'est un peu estomaquant. Malheureusement, il n'est pas commode de surveiller et de supprimer ce genre de bénéfices que leur caractère international place à l'abri des polices nationales. Et puis, ces manieurs d'argent ont l'habileté de se mettre bien avec ces polices. Plus tard, quand notre civilisation aura disparu, et après elle la barbarie qui l'aura remplacée, et qu'une nouvelle civilisation, qui ressemblera à l'ancienne nôtre capitalistique comme une sœur, se sera constituée, car les forces naturelles finissent toujours par l'emporter dans le monde économique comme dans le monde cosmique, on se rendra compte que notre admirable xxe siècle, continuateur des admirables siècles précédents, n'a fini par trébucher dans la barbarie (s'il y tombe) que par l'alliance destructrice des manieurs d'argent et des politiciens servis par les passions ignorantes et brutales des foules, unis contre tous les travailleurs, aussi bien humbles ouvriers que grands capitaines d'industrie. Et cela d'ailleurs ne servira à rien, et au bout de quelques décades, ou siècles, il y aura une nouvelle explosion de barbarie, analogue à celle que nous pouvons voir en Russie, en attendant d'autres pays.

Depuis longtemps, d'ailleurs, nous étions engagés sur une route dangereuse. Sans remonter à 1902, date de la première arrivée au pouvoir des socialisants, on peut fixer à 1924, date de leur seconde, le point de départ de nos difficultés contemporaines : dépenses croissantes, impôts écrasants, faillite des quatre cinquièmes, paralysie grandissante de toute notre activité libre, et mécontentement grandissant aussi; et

ce qui devait arriver a fini par arriver sous le triple signe de l'ignorance (combien peu de gens connaissent la science sociale!) de la méchanceté (combien peu sont exempts d'envie et de haine!) et de la sottise (combien peu raisonnent avec intelligence et bon sens!).

Le revenu total des Français ne dépasse pas 170 milliards, sur lesquels l'Etat prélève en tout 90 milliards. Le travailleur travaille un jour sur deux pour le fisc. Un bon tiers de ces 90 milliards va à des dépenses d'ordre parasitaire et politicien; un gouvernement libre de préoccupations électorales aurait pu, depuis 1924, ramener notre budget total à une cinquantaine de milliards, ce qui aurait toujours été le double du budget d'avant-guerre qu'on trouvait déjà lourd. Or nous ne pouvons tenir le coup, c'est-à-dire sortir chaque année 90 milliards de nos poches, que parce que le travail est encore libre, et très bien dirigé par nos grands capitaines d'industrie; le jour où ceux-ci seront remplacés par des fonctionnaires de l'Etat, la productivité de ce travail sera très fortement réduite; et alors il faudra augmenter les impôts ou, la masse imposable n'existant guère plus, réduire les salaires; ce qui sera très facile si l'Etat est le seul salarieur, mais ce qui sera dur pour les salariés. Quant à la confiscation des biens des fameuses deux cents familles et même des deux cent mille autres moindres, elle n'enrichira pas l'Etat : la partie positive de ces biens, terres et maisons, verra ses revenus se volatiliser avant d'atteindre les caisses du Trésor (on l'a vu et on le voit encore en Russie) et la partie fictive, valeurs diverses de Bourse, n'existera plus. En sorte que la nationalisation des grosses affaires gérées par ces 200 mettrait à la charge de l'Etat 20 milliards de salaires qu'elles paient actuellement à leurs ouvriers tout en le privant des 10 milliards qu'il touche à titre d'impôts, car on sait que sur 1.000 francs à répartir par une de ces sociétés, les ouvriers touchent 670 francs, les actionnaires 100 francs et le fisc 230 (ceci dans le cas où les actionnaires touchent un dividende normal, ce qui n'a pas toujours lieu). Cette nationalisation serait donc une affaire déplorable, économiquement parlant.

Quant à la communisation intégrale, elle serait pire, et n'importe quel pays qui voudrait la réaliser obtiendrait les

mêmes résultats qu'en Russie où tout le monde, depuis dix-sept ans, crève de faim, en dépit des bourrages de crâne que nous servent les touristes genre Herriot (un témoignage autrement sincère, perspicace et navrant est celui, tout récent, de Florian Parmentier dans l'*Etoile rouge*). Le cas de la Russie est d'une évidence désolante. Voilà un pays immense, le plus vaste du monde et un des plus peuplés du monde, et quelle population docile, résignée et suffisamment laborieuse, à même de fournir une main-d'œuvre excellente pour des négriers! Ce pays disposant des ressources séculaires d'un pays très civilisé et très bien aménagé (car la Russie des tsars était riche et prospère) et des ressources indéfinies des puissances capitalistes voisines qui ne demandent qu'à prêter capitaux, ingénieurs, contremaîtres, et à bâtir ces énormes usines dont les Soviets tirent orgueil et dont les prêteurs ne tirent guère profit, et au bout de dix-sept ans d'un fonctionnement sans obstacles, puisque tous les opposants ont été massacrés ou sont morts de misère (15 millions, d'après certains!) ce régime n'arrive qu'à continuer à faire périr de dénûment les 120 millions d'êtres survivants! Jamais l'histoire des siècles n'a offert un spectacle aussi lamentable! Alors, si nos moscoutaires à nous voulaient établir un régime analogue, le résultat serait identique : 40 millions de Français végéteraient misérablement! Sans parler de l'abîme d'abjection morale dans lequel tomberait notre pays : les anciens disaient déjà que l'homme qui devient esclave perd la moitié de son âme, mais quand il est esclave de fanatiques gonflés d'orgueil et de haine, et que toute chance de délivrance est interdite, il perd son âme tout entière. *Di tale omen avertant!*

Mémento. — Frédéric Engels : *La campagne constitutionnelle en Allemagne. La guerre des paysans.* A. Costa. Un volume comprenant deux ouvrages écrits en 1850 que vient de traduire M. Bracke-Desrousseaux, et qui se rapportent le premier aux événements d'après la révolution de 1848, le second aux troubles du xvi[e] siècle. Leur intérêt est donc rétrospectif. — Alfred Rosmer : *Le mouvement ouvrier pendant la guerre. De l'union sacrée à Zimmerwald.* Librairie du travail. Encore de l'histoire, mais plus récente. L'ouvrage, très copieux, est écrit du point de vue socialiste-communiste. — Dans la *Revue des Etudes coopératives* un intéressant

article de Gérard Dehove : « Saint-Simon a-t-il été socialiste? » Réponse négative. C'est plutôt à l'économie dirigée qu'il faut le rattacher, nous dit l'auteur. — Dans la Revue de l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la population française*, une bonne étude de Fernand Boverat. « La péréquation des ressources aux chefs de famille » avec une protestation contre la limitation décidée par la dernière Chambre des majorations de retraite des fonctionnaires pères de familles nombreuses. — Dans la *Rénovation française*, un éditorial d'Henri Mazel intitulé : « Le Captif souverain » répondant au livre d'André Tardieu : « Le Souverain captif », celui-ci d'ailleurs très remarquable, et la suite du plan questionnaire de la société sur l'orientation professionnelle. — *L'Espoir français* tire quelque vanité de l'exactitude de ses prévisions électorales, bien supérieure à celles des autres journaux, même celles de Léon Blum qui avait prédit 35 communistes, 120 unifiés et 150 radicaux-socialistes, alors que les chiffres réalisés sont 82, 146 et 125; à ces trois groupes, il faut ajouter celui de 34 socialistes indépendants, tous les quatre formant ensemble le front populaire : 377 députés, contre 236 du front national; les 115 radicaux-socialistes seront alors les arbitres de la situation entre les 262 purs socialistes et les 236 modérés. La répartition des voix est d'ailleurs plus intéressante que celle des sièges. Sur 11 millions et demi d'électeurs inscrits, il y a eu 8.767.000 suffrages exprimés, ce qui laisse environ 3 millions d'abstentions; et sur les suffrages exprimés, il y en a eu 3.525.000 socialistes, 1.970.000 radicaux-socialistes et 3.272.000 modérés. Par rapport aux chiffres de 1932, le changement a été plus faible qu'on ne croirait d'après les sièges perdus ou gagnés; l'ensemble des suffrages socialistes et socialisants n'a grossi que de 303.000 voix, dont moitié gagnée sur leurs adversaires, les non socialistes ayant perdu 145.000 voix, et moitié apportée par les abstenants, car il y a eu 150.000 abstentions de moins qu'en 1932; ce chiffre d'ailleurs est faible sur 3 millions comme le chiffre des voix déplacées, 145.000, l'est sur 8 à 9 millions de votants. On ne peut donc pas parler, comme on l'a fait, d'une énorme vague de fond communiste; il y a eu simplement un remous d'un trentième des électeurs mais qui a suffi, de par le caractère artificiel de notre loi électorale, pour renforcer d'une trentaine de sièges le bloc socialiste et socialisant, lequel d'ailleurs avait déjà la majorité dans l'ancienne Chambre.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Obligations : Cause illicite; bonnes mœurs; paternité adultérine; recherche de la paternité; pension alimentaire; durée des procès. — Le Régime démocratique et le droit civil moderne. — La mort de M. Henri Robert. — Mémento.

L'art. 1131 du Code civil déclare que l'**obligation** *sur une cause illicite* ne peut avoir aucun effet, et l'art. 1133 appelle illicite une cause quand elle est contraire aux bonnes mœurs.

Est-ii, dans le sens de l'art. 1133, contraire aux bonnes mœurs, pour un homme marié, d'engendrer des enfants adultérins? L'obligation qu'il contractera vis-à-vis de la mère de ces enfants, de subvenir aux besoins de ceux-ci, pourra-t-il refuser de l'exécuter en invoquant le dit article?

Non. Ce qui est contraire aux bonnes mœurs dans le sens de l'art. 1133, c'est pour l'homme marié de prendre une maîtresse; une obligation contractée au profit d'une femme à condition qu'elle devienne ou qu'elle reste votre maîtresse, les tribunaux refuseront de la reconnaître licite.

Quant à l'enfant adultérin, le Code le distingue de l'enfant naturel en ce qu'il ne lui accorde que des aliments, mais enfin il les lui accorde. Comment la jurisprudence verrait-elle reposer sur une cause illicite l'engagement pris spontanément par un individu qui s'avoue le père d'un enfant, de remplir une obligation qui pourrait lui être imposée?

Plaidera-t-il que l'action dirigée contre lui aurait pour résultat, si elle était accueillie, de le faire déclarer père de l'enfant, alors que la recherche de la paternité adultérine est prohibée par la loi? La majorité des tribunaux et des cours le débouteront, et quand il trouvera des juges aussi favorables que le Tribunal de Saint-Brieuc : jugement du 6 juillet 1928, que la Cour de Rennes (7 juin 1932), il entendra la Cour de cassation lui répondre :

Attendu que la demoiselle Leborgne est accouchée le 19 août 1919 de deux jumeaux; qu'alléguant que ces enfants seraient nés de ses relations avec le sieur Lebreton, alors marié, elle a assigné celui-ci en paiement d'une pension alimentaire pour les deux enfants;

Attendu qu'elle faisait état, à l'appui de sa demande, de l'engagement pris par Lebreton, notamment dans une lettre du 27 août 1919, de subvenir aux besoins des enfants;

Attendu que l'arrêt attaqué, sans se prononcer sur la portée de

l'engagement auquel il fait allusion, a rejeté la demande aux motifs que : s'il est vrai qu'une obligation naturelle peut servir de cause à une obligation civile, il ne peut y avoir d'obligation naturelle contraire à la loi et aux bonnes mœurs; que l'engagement de Lebreton étant uniquement basé sur sa paternité et cette paternité étant adultérine, la cause de la prétendue obligation était illicite et entraînait la nullité de cette obligation;

Mais attendu que la cause d'un tel engagement, s'il est pris par le père adultérin, n'est pas le lien de filiation qui l'unit à l'enfant, mais une obligation naturelle, dérivée d'un devoir de conscience, laquelle n'a rien d'illicite ou de contraire aux bonnes mœurs; qu'au surplus aucun texte n'interdit au père adultérin de servir des aliments à son enfant, que l'art. 762 du Code civil l'y oblige au contraire quand la filiation se trouve établie...

Cassation de l'arrêt de Rennes, mais, conformément à la loi, l'affaire est renvoyée devant une autre cour : celle d'Angers. Quand la cour d'Angers statuera-t-elle? Que son arrêt soit conforme à celui de Rennes, la demanderesse devra s'adresser à la Cour suprême, toutes les chambres réunies. Quand celle-ci rendra-t-elle son arrêt?

Entre la date de la naissance des enfants : août 1919, et celle où leur père — s'ils vivent encore — devra payer à leur mère — si elle est encore vivante... et lui aussi — la pension qui leur est due, on mesure la distance que notre imbécillité judiciaire sait mettre entre l'iniquité et la justice dans les procès les plus simples et les plus pressants. J'appellerais cette distance effroyable, si quelqu'un songeait à s'en effrayer.

§

En achevant la 451e page du livre de M. Georges Ripert : **Le Régime démocratique et le Droit civil moderne** (1), je songe à un distique de Leconte de Lisle :

> Toujours des Dieux vaincus embrassant la fortune,
> Un grand cœur les défend du sort injurieux,

dit le poète à Hypatie. Il s'agit cette fois d'un cœur de juriste et qui bat de la façon scientifique qu'exige sa religion, mais enfin que l'on entend battre humainement sous la toge professorale. Quand au dieu vaincu, ce n'est rien de moins que

(1) Libr. générale de droit et de jurisprudence, 20, rue Soufflot.

le Code civil. Croire qu'il règne toujours, voilà une illusion dont l'honorable professeur de droit civil à la Faculté de Paris veut nous guérir, tant dans l'intérêt de l'exactitude que pour tirer de cette grandeur ancienne et de cette décadence actuelle un *traité de politique juridique*. Certes, on enseigne toujours le Code civil dans les facultés, « mais les praticiens savent bien qu'il ne s'applique presque plus ». Si on cite encore ses articles dans les prétoires, « c'est presque comme on citait les fragments du Digeste au début du siècle dernier ». En effet, la plus grande partie des difficultés juridiques sont soumises aujourd'hui à des textes qui ignorent ses principes essentiels, les altèrent ou les détruisent.

Que sont devenus le consentement, au mariage, des père et mère, l'interdiction aux divorcés de *se réunir* (art. 295), et celle à l'époux adultère d'épouser son complice ainsi que les mesures de protection dont la filiation légitime était entourée, contre la filiation naturelle et adultérine? Quelles atteintes a subi le *droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue,* par lequel l'art. 544 définit la propriété! Que reste-t-il de l'affirmation de l'art. 1134 que *les conventions légalement formées tiennent lieu de loi à ceux qui les ont faites* et ne peuvent *être révoquées que par leur consentement mutuel?* Quel débiteur ne dispose, pour ne pas payer ses dettes, ou en retarder le paiement jusqu'à ce que le roi, l'âne ou lui-même soit mort, d'autant de façons régulières que Panurge en connaissait d'irrégulières pour se procurer de l'argent? Combien de ventes, si elles restent *convention par laquelle l'un s'oblige à livrer une chose,* ne sont-elles plus que d'une manière relative convention par laquelle *l'autre s'oblige à la payer* (art 1582)! Quel bouleversement dans le domaine de tout repos du contrat de louage de choses : bail à loyer, bail à ferme, bail à cheptel; dans ceux du contrat de louage des services et du louage de transport! Et qu'a-t-on fait de la règle établissant (art. 1382 et s.) la responsabilité civile sur la faute?

Demandez-le à l'*esprit démocratique*. Comme l'Esprit lui-même, il souffle où il veut mais il souffle politiquement aujourd'hui au lieu de souffler juridiquement, et il souffle cette politique que M. Ripert appelle « purement électorale ». Entre

le droit du Code et le droit nouveau, la même barrière existe qui sépare dans l'urne le vote du parti que l'on traite de réactionnaire et le vote du parti qui se proclame : avancé. Le Code Napoléon fut l'œuvre d'un dictateur, l'autre est l'œuvre d'un parlement; le premier date d'une époque où le suffrage universel n'existait pas, le second est légiféré sur l'ordre des électeurs; et tandis que celui-ci ignorait l'existence du problème social, celui-là ne veut rien connaître en dehors de ce problème; il se rapporte non pas à des individus sans aucun lien avec la politique, mais à des groupes de citoyens armés du bulletin de vote et, au besoin, des menaces de l'émeute ou du refus de l'impôt.

Quant à la source de la divergence, elle jaillit un peu, pour ce qui est du premier des trois livres du Code civil, celui relatif aux *personnes*, et de la partie du troisième livre relative au louage de services, elle jaillit un peu de la conception que l'esprit démocratique se fait de la *liberté*. Elle jaillit beaucoup, pour ce qui est du second et du troisième livre du Code civil, relatifs aux *biens*, de la conception que l'esprit démocratique se fait de l'*égalité*.

Certes, le Code civil, héritier de la Révolution, a pour assises la liberté et l'égalité des citoyens, mais en ce qui concerne cette seconde déesse, il s'agissait en 1803-1804 d'une égalité d'ordre juridique; il s'agissait de placer les citoyens sans distinction d'origine, d'éducation, de situation de fortune, de profession, devant un même droit. Il s'agit maintenant de réaliser par la voie du droit l'égalité sociale. Cela ne saurait se faire par le moyen du *droit commun* institué par le Code. Ce droit commun laisse, en effet, subsister les inégalités créées par la fortune, dérivant des qualités de propriétaire, de créancier, de contractant (le patron compris); et même il a précisément pour but de défendre les intérêts de ceux que ces qualités revêtent.

En tenant la balance égale entre les riches et les pauvres, entre ceux qui possèdent beaucoup et ceux qui ne possèdent rien ou possèdent peu, entre celui dont un contrat de louage de choses ou de louage de services fait valoir le capital et celui qui n'a en vue, dans le contrat, qu'un moyen de subsister, le Code civil exerce l'équité au sens littéral du mot,

mais une équité qui n'est pas démocratique. Il agit en faveur du propriétaire, du rentier, du créancier, du patron; et encore qu'il permette à tous d'accéder à ces états — ce qui le met à l'abri du reproche d'aristocratisme, au sens littéral du terme — il se montre en fait antidémocrate. Car il ennoblit ces états; il fait de ceux qui les possèdent des privilégiés. Le Droit nouveau combat contre leur privilège; il protège le débiteur, le locataire, le salarié; il est pour le pauvre contre le riche, pour le faible contre le puissant; c'est pour la masse et contre l'élite qu'il travaille. Il constitue une législation de classe.

D'un côté, d'abord, la *libération du débiteur,* débarrassé de la contrainte par corps, des conséquences de la faillite, des craintes tant soit peu sérieuses de saisie, muni de moratoires pour le paiement de son loyer (loyer que le propriétaire ne peut fixer à sa fantaisie et qu'il voit même judiciairement réduire) ainsi que pour le paiement d'un fonds de commerce, le cas échéant, dont il voit réduire le prix d'achat. Puis l'*assistance aux petits :* augmentation des mesures de protection des mineurs, des incapables, des enfants naturels, voire adultérins; protection de la femme mariée, de la fille séduite, de l'indigent, du vieillard; des accidentés du travail, des accidentés de la rue, des victimes de catastrophes; calcul de l'impôt et des droits successoraux, d'après la situation de fortune; assistance judiciaire. Puis, création d'une *inégalité contractuelle* au profit de l'acquéreur, du débiteur, et contre le vendeur et le créancier.

Parallèlement à la protection des faibles et des « petits », le Droit nouveau mène la lutte contre les forts et les « gros ». Il édicte la *limitation légale des droits* que le Code faisait sans limite; la *relativité des droits subjectifs* que le Code faisait absolus. Il procède à la *socialisation des biens.* Il institue le droit de la profession, le droit corporatif, le contrat collectif.

Une pareille tâche ne peut s'opérer de façon à satisfaire celui, je ne dirai pas qui considère le Code civil comme un évangile (l'image ne conviendrait point dans l'espèce; M. Ripert, si religieux qu'il se montre, n'est pas un mystique) mais qui tient le Code pour la plus belle conquête que l'homme

juridique non seulement français mais européen ait jamais faite. L'éminent professeur n'est pas seulement un juriste, c'est un *civiliste,* et le civiliste cent pour cent. Pour bien comprendre sa réaction devant le ramas infatigable de textes votés sous l'empire des circonstances — comme l'on dit — et la pression des électeurs, devant ces lois, ces décrets et ces décrets-lois aussi hâtifs qu'éphémères, contradictoires souvent les uns aux autres et parfois avec eux-mêmes; rédigés dans quel style! obscurs souvent, incompréhensibles parfois, sans souci quand ils introduisent leurs moellons dans le magnifique Louvre du Code de s'accorder avec son appareil, de ne pas hurler avec son architecture, il faudrait connaître le Code dans son fonds et dans son tréfonds aussi bien que le sait M. Ripert. Mais que penserions-nous, civilistes du Code des belles-lettres, en voyant l'Université rayer Racine et La Fontaine, Hugo, Lamartine de ses programmes et mettre à leur place des « valeurs » imposées à sa faiblesse par des tenants de la littérature moderne» ?

C'est un sentiment analogue à celui que nous éprouverions qui donne à l'ouvrage de M. Ripert, scientifique autant qu'on peut l'être, le cachet vivant, émouvant des ouvrages littéraires. L'auteur ne s'abandonne pas cependant à l'expression du... dégoût esthétique que lui inspire le côté forme, *fabrication* dans le droit nouveau; sorti de sa préface et de son premier chapitre, c'est sur le terrain du fond qu'il fait au susdit droit le procès. Cependant la nécessité d'adapter le Code à des conditions économiques qu'un abîme sépare de celles d'il y aura bientôt cent cinquante ans, ne lui échappe pas plus que la nécessité d'adapter le Code à la sensibilité de notre heure; même elles trouvent en lui un historien et un psychologue clairvoyant et objectif. Si clairvoyant, si objectif que plus d'un lecteur quittera l'ouvrage (je ne parle pas de ceux qui par esprit de parti ou de classe boiront du lait à lire son encre) non en condamnant mais en acquittant l'accusé. Ces lecteurs feront comme Gourmont, sur qui l'*Examen de la philosophie de Bacon* par Joseph de Maistre, écrit en réquisitoire, a produit l'effet d'un plaidoyer (2). Je ne leur donne pas raison. Mais le livre de

(2) *Promenades philosophiques*, 1re série. « François Bacon et Joseph de Maistre ».

M. Ripert, au milieu de ses qualités, a pour moi, aussi civiliste que je veuille être, un défaut grave... je veux dire que quelque chose d'important lui fait défaut. L'auteur affirme que le Code « contient des règles assez générales » pour qu'il eût été possible de les adapter à l'économie et à la sensibilité actuelles. Mais il ne dit pas comment... et j'ai dans l'idée que c'est parce que la chose ne lui a pas paru si facile.

§

Me voici sans place pour, tandis qu'il est conduit, après quel lyrisme nécrologique de barre, « cette barre que son génie ennoblissait », et de gazette! à sa dernière demeure, verser sur la tombe de M. le bâtonnier **Henri Robert**, non des larmes ni des fleurs, mais quelques réflexions. Ce sera pour ma prochaine chronique.

Mémento. — Louis Toussaint : *Société et Répression* (Rousseau et Cie, 14 rue Soufflot). L'auteur, ancien bâtonnier d'un ordre des avocats, est aujourd'hui substitut d'un parquet de première instance. Son livre montre qu'après avoir possédé les qualités de la première fonction, celles de la seconde ne lui manquent point. Mais la plume du juriste à la main, il n'en tire pas d'autre avantage que de pouvoir nous apprendre que : « la répression est la sanction destinée à assurer l'observation des lois pénales »; que « les prohibitions légales seraient vouées à l'inutilité et à l'efficacité si elles n'étaient assorties du moyen de les punir »; que : si le rôle de l'accusation a grande importance, « celle du rôle de la défense n'est pas moindre », et autres vérités aussi premières. — Silvio Trentin : *La Crise du Droit et de l'Etat* (Félix Alcan). — C'est le *pourana* — comme disait Renan — de l'auteur, ancien sénateur italien, ancien professeur de droit public dans les facultés italiennes et sorti de l'Italie pour raison d'anti-fascisme. J'avoue que j'ai lu cet énorme livre (498 pages, enrichies d'un luxe de notes qui en font une véritable anthologie philosophico-juridique) avec moins d'attention que celui de M. Ripert. Je l'ai lu assez cependant pour voir que la crise dont il s'agit, M. Trentin proclame qu'elle ne peut être dénouée que d'une façon révolutionnaire. Et le genre de révolution qu'il souhaite est tel qu'on comprend que M. Trentin soit anti-fasciste. Carl Schmitt : *Légalité et légitimité* (Libr. Gen. Droit et Jurisprudence). — Conseiller d'Etat et professeur à l'université de Berlin, l'auteur est aussi pro-hitlérien qu'anti-mussolinien M. Trentin. Son

ouvrage, paru en 1932, fut (d'après le préfacier et traducteur) « le coup fatal porté au cœur même du système que l'Allemagne adopta à la suite de la double défaite politique et militaire de 1918 » — entendez par cette métaphore la constitution de Weimar. — Elisabeth Tasset-Nissolle : *Le Massacre des innocents* » (Ed. « Je sers », 46, rue Madame) ; *Conquérantes* (même éditeur). Dans le premier de ces livres paru voici deux ans, l'auteur — fondatrice et animatrice de « l'Adoption française », œuvre servant d'intermédiaire entre les braves gens désireux d'adopter un orphelin ou un abandonné et ces victimes enfantines de l'orphelinage ou de l'abandon — expose l'idée, le fonctionnement et les premiers résultats de son œuvre. Elle a su mettre l'œuvre en pleine lumière et laisser le principal auteur sous le boisseau; enfin, son livre accuse un oubli complet du moi, première condition de l'apôtre véritable. Des vies d'apôtres nous en trouvons dans les *Conquérantes* que cette combattante (agrégée d'anglais et professeur autrefois dans un lycée de Paris) donne aujourd'hui. Il y a là des portraits de femmes qui furent des philosophes de premier rang au cours du siècle dernier; la plupart anglaises. L'une est Elisabeth Fry (1780-1845) qui changea en purgatoire l'enfer qu'étaient les prisons de femmes en Angleterre et exerça sur le terrain pénitentiaire une influence mondiale dont la France profita. Livre d'action sociale exemplaire en même temps que de belle littérature. — F. Chaffiol-Debillemont : *Jeux d'ombres* (Messein). Recueil d'alertes études sur toute sorte de sujets touchant aux belles-lettres regardées du point de vue bibliophilique. Un chapitre s'y rapporte aux délits et aux crimes dont la bibliophile fut l'occasion et ses dévots les victimes. L'auteur n'oublie pas le faussaire Vrain-Lucas, le voleur Libri, érudit devenu professeur au collège de France et inspecteur général à l'Instruction publique ni l'assassin dom Vincente bouquiniste à Barcelone (vers 1834) ; celui-ci condamnait à mort, après qu'ils l'avaient payé, les acheteurs des ouvrages précieux dont sa boutique était, grâce à des vols et à des assassinats, richement pourvue.

MARCEL COULON.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Gambetta vu par M. Gabriel Hanotaux. — *La Revue de Paris :* Poincaré; confidence posthume; Marcel Proust, l'Académie et un duc. — *Les moins de trente ans :* un poème de M. Jaques Nordal. — *Les Marges :* donation de Chantilly à l'Institut; procès en révocation de don pour ingratitude; Emile Faguet prévoyait en 1906 la suppression de l'Académie française. — Naissance : *Le Rêve et la Vie :* poèmes de M. Yvan Delteil. — Mémento.

M. Gabriel Hanotaux intitule « Mon temps » ses « Souvenirs

d'un siècle à l'autre » que publie la **Revue des Deux Mondes** (15 mai, 1er juin). Les amateurs de Mémoires priseront le style de ceux-ci, alerte, coloré, justement approprié au travail de résurrection des gens dans des milieux disparus. Sous la plume de l'historien de Richelieu, nous venons de lire un portrait de Gambetta qui restitue dans une belle lumière de vérité et sous le signe rarissime de la gratitude, la grande figure du fondateur de la République, le personnage le plus sali d'attaques et de mensonges par les ennemis du régime. « Pauvre France! » déplore M. Hanotaux après une allusion aux calomnies des contemporains contre l'ancien chef du Gouvernement de la Défense nationale devenu le président de la Chambre des députés.

En 1881, M. Hanotaux étudiait « le relèvement de la France à la fin du XVIe siècle » dans une suite de « variétés » anonymes que publiait *la République française* que dirigeait Gambetta. Le tribun convoqua le jeune auteur de ces articles. Voici le récit de leur rencontre par le vénérable octogénaire qu'est devenu le journaliste d'alors, après avoir succédé à M. de Vergennes, accédé à l'Académie française et dirigé la politique au *Journal.*

Je ne m'étais jamais trouvé en tête-à-tête avec un tel homme. Je fus conquis du premier coup. La pureté des traits, la fraîcheur du visage, la franchise du regard, qui d'un œil unique révélait, pour ainsi dire, l'âme d'une seule pièce, la chaleur d'une voix qu'un léger enrouement rendait plus humaine, la lumière de l'esprit, l'aisance du cœur, une familiarité généreuse qui tendait la main avec une grâce mesurée et virile, la personne en un mot et l'accueil m'enveloppèrent d'une atmosphère que rien, depuis, ni la séparation, ni la mort, n'ont pu dissiper.

Je ne savais pas alors et je ne devais apprendre que plus tard par les relations maintenues de lui à moi et, beaucoup plus tard encore, par la publication de sa correspondance avec sa famille et avec Léonie Léon, quel était l'homme et quels dons incomparables il avait reçus pour la France. Je pensais à ce Henri IV qui nous avait rapprochés, à cette conquête des âmes qui avait été la manière du Béarnais. L'accent, la barbe abondante et souple, la parole prenante et la belle humeur jaillissante amenaient le souvenir et l'évocation.

La France avait donc obtenu, une fois de plus, l'apparition de

l'un de ces hommes qui entraînent les peuples, les fascinent par la parole et les actes, les élèvent jusqu'à de soudains accomplissements. Elle ne le comprit pas sur l'heure. Les contemporains ont rarement de ces adhésions promptes et puissantes. Peut-être aussi que la vie de tels messagers doit être disputée et courte comme leur mission. La difficulté de l'effort et la fatalité de la mort les guettent. Leur course est brève. Ils doivent mourir jeunes : que feraient-ils de leurs vieux ans?

Le sujet de la conversation fut celui qui avait amené la convocation : la guérison des grandes crises françaises. Le président insista sur ce que j'appelais « l'Edit de Nantes des partis ». Il cherchait dans l'histoire les arguments de la propagande qui s'amassait en lui et qui exploserait de lui à l'heure dite. Henri IV était son homme; les grandes crises étaient son affaire. Il parla de Mirabeau, de Talleyrand, rattachant la politique extérieure à la politique intérieure. D'un geste, il enveloppait le passé pour l'offrir à l'inquiétude du présent et à l'espoir de l'avenir. Il s'intéressa aux archives des Affaires étrangères, me demanda des précisions, des détails, des révélations sur le secret de cette France ancienne méconnue et sur les grandes œuvres historiques embastillées loin de la lumière et de la vérité.

On eût dit qu'il sondait en moi la jeunesse et qu'il voulait savoir de quoi nous étions capables et s'il pouvait compter sur nous. Le chef se révélait à la façon dont l'enquête se poursuivait jusqu'au tréfonds de ma conscience. Et, tout à coup, par un brusque retour : « Que faites-vous à vous perdre dans cet insondable passé? Ce qui importe, c'est l'heure actuelle, c'est la France d'aujourd'hui. Elle réclame des hommes, des jeunes hommes. Quittez vos archives! Venez à la politique! Entendez-vous? Il nous faut des hommes. Demain, il sera trop tard, si vous n'avez pas pris la place et acquis l'expérience qui, un jour prochain, vous permettront d'aborder l'œuvre. C'est parce que vous êtes jeune que je vous ai convoqué aujourd'hui. Connaissez-vous des jeunes, des jeunes dévoués, préparés, capables d'agir et que nous puissions, dès maintenant, jeter dans la lutte? Venez! Je vous attache à notre cause, et ceux que vous m'amènerez, qui feront corps avec vous, pour que la France de l'avenir ait ses recrues toujours prêtes, toujours renouvelables. Puisque vous êtes aux portes de la diplomatie, entrez-y carrément. Courage! Si l'histoire n'était pas une leçon d'énergie, que serait-elle qu'un conte de bonne femme? Venez et amenez-nous des jeunes! »

Cette conversation, cet appel ne fut pas sans suite. Je fis, par la pensée, le tour de mes amis. Quelques noms seulement : Paul Bour-

get s'est souvenu parfois qu'on lui offrit d'entrer dans la diplomatie; bientôt Hervieu fut enrôlé et il devait faire partie du cabinet de Spuller au moment où Pallain, Joseph Reinach, Gérard et moi-même nous entrions dans le cabinet de Gambetta.

La rencontre d'Henri IV et de Gambetta est assez piquante. Ne l'est pas moins cette leçon d'histoire comparée inspirée à M. Hanotaux par l'actualité politique :

Gambetta était un chef, un chef improvisé, mais un chef tel que les nouvelles générations paraissent les chercher et les acclamer. Ceci dit, ce qui le caractérise historiquement, c'est qu'il se trouva consacré chef sans usurpation ni violences, sans meurtres et sans relégation dans les îles ou dans les camps de concentration, mais bien par l'exercice d'une autorité naturelle. Son avènement fut accepté, dès le 4 septembre, quand le jeune député proclama la République en raison de la carence du pouvoir, et salué avec enthousiasme quand il prit en mains la direction de la défense nationale après Sedan et Metz.

L'histoire dit : « Il a sauvé l'honneur. » L'honneur, c'est l'essence spirituelle de toute vie, particulière ou nationale. La polémique bourgeoise et thiériste, réclamant une capitulation immédiate sans un effort suprême, eût laissé une France abaissée, méprisable. Par le sursaut de la province, par les campagnes de Chanzy, de Faidherbe, de Bourbaky, la France a maintenu son rang parmi les peuples et mérité cette estime, le premier appui de son relèvement, sans arrière-pensée, sans fraude.

Ceux qui ont tenté d'affaiblir ou d'entraver l'initiative du « dictateur de Tours et de Bordeaux » et qui ont enfermé le sort de la France dans une place assiégée, à quoi ont-ils donc abouti? A la fièvre obsidionale, à la rancœur intime d'un peuple qui s'est cru trahi, à la Commune. Les Trochu, les Jules Favre, les Jules Simon, qu'ont-ils fait de la France? Ils capitulèrent. Oui, ils capitulèrent deux fois, la première devant la Prusse et l'autre fois devant l'exaltation parisienne à laquelle ils laissèrent les armes qui servirent à la plus affreuse insurrection de l'histoire. Jules Favre s'est frappé la poitrine. Jules Simon s'est effondré en larmes quand il reçut le coup de pied du 16 mai. Dans son double conflit avec le premier et avec le second, Gambetta s'était montré, non seulement un homme d'Etat supérieur, mais un chef. Et il le resta.

§

M. Maurice Martin du Gard donne à **la Revue de Paris** (1er juin) quelques pages de notations et de souvenirs qu'il

appelle : « Caractères et Confidences » et qui touchent à une grande variété de faits et de personnes. Le président Poincaré, qui a si copieusement écrit sur son rôle politique, n'a probablement rien consigné, dans ses plaidoyers pour soi-même, où l'on puisse reconnaître une confirmation de ces propos rapportés ici :

« Croyez-vous, voilà maintenant que je suis le descendant du Roi Soleil, j'ai les mêmes vues, les mêmes ambitions ! — me disait M. Poincaré en me montrant son portrait, très germanisé, à côté de Louis XIV, qui lui était parvenu de Berlin, le matin même. — On assure là-bas que je suis l'incarnation de la France, ce qui me flatte infiniment. Mais les uns écrivent que je n'ai pas d'idées, et les autres accusent la France de prétendre à l'hégémonie par les idées. Expliquez-moi cela ! Drôle d'impérialisme, en tout cas, puisque nous avons toujours accueilli la pensée allemande et voulu, à plusieurs reprises, la faire triompher chez nous. Il importe que nous n'allions pas en nous rétrécissant. De là à être impérialiste !... »

C'est ce même mercredi, le 16 décembre 1930, vers les 7 heures, rue Marbeau, que le Président Poincaré me dit : « L'Angleterre qui a attendu huit jours et qui a permis la guerre, qui aurait pu être évitée, l'Angleterre, cette fois, attendrait huit mois... » Devant mon visage étonné, il ajouta : « Quand je serai mort, vous pourrez le dire, pas avant. »

J'ai attendu plus de huit mois. L'entretien m'a laissé l'impression que M. Poincaré était beaucoup plus près de l'Allemagne que de l'Angleterre, et qu'il avait secrètement rêvé de conclure une alliance avec l'adversaire de sa vie. Il eût été peut-être le seul à pouvoir l'imposer à la France, et parce qu'en Allemagne il était craint et respecté.

M. Martin du Gard conte bien joliment l'historiette que voici :

A Léon Bérard, Barrès avait demandé, avec Léon Blum, la croix pour Marcel Proust, la veille de la publication de *Sodome et Gomorrhe,* car après ce titre, me disait-il... mais sans l'avoir revu, quand un soir, après dîner, le chauffeur de Proust se fit annoncer. Il devait remettre en mains propres une lettre des plus urgentes. Il faut, disait Proust en substance, que je vous voie immédiatement. C'est un cas très grave qui m'amène à vous demander si brutalement de venir... Prenez ma voiture. Je vous attends. « Je suis en pantoufles, si M. Proust est plus mal, c'est entendu, je viendrai, mais pas tout de suite, et s'il est très mal seulement », jeta Barrès au

chauffeur, celui-là même qui devait, un dimanche de novembre, m'annoncer la mort de son maître, dans le parler des garages : « Monsieur a fini sa course. »

Mais Proust alors n'était pas si mal que cela puisqu'il arriva vers minuit boulevard Maillot. Il venait de se lever et il avait passé son habit. Il avait l'air d'un garçon d'honneur.

— Eh bien, mon ami, vous avez pu venir jusqu'ici, je vous croyais à l'article de la mort.

— Un événement très grave m'amène, répondit le romancier de Swann. Je me présente à l'Académie, du moins j'ai l'intention de me présenter, je voudrais connaître votre sentiment et pouvoir compter sur votre voix. J'ai Guiches. J'ai déjà, oui, la certitude que le duc de Guiches me donnera son appui.

Le duc de Guiches? Il n'était pourtant pas de l'Académie, mais il était duc, et, pour Marcel Proust, les Académiciens devaient s'incliner devant la volonté d'un duc.

§

Dès son deuxième fascicule, la revue **Les moins de trente ans** (mai) peut agrandir son format. A cette originalité flatteuse, elle ajoute celle de ne publier qu'une pièce de vers et de l'avoir choisie telle que la voici, écrite et signée : Jaques Nordal.

REGRETS

La fulguration en lambeaux veloutés
Des adhérences affamées
Traîne par les demeures pliées
Et les cadavres enjôleurs
L'ambiance transparente
Des baies intimement fouettées.
Dans la tuerie des heures dorées
L'étranglement s'enivre
De prolongements immergés
En l'opaline ferveur
Qui pleure l'abîme fougueux
Des verts-nils orangés.
Les fissures dans l'étendue lisse
Des alternances dépassées
S'animent de gaieté plane,
Bondissements clairs
Qui gravissent l'azur
Au rythme fluide des sardanes.

Heureux âge — moins de trente ans — où le poète peut ne chanter que d'aussi vagues regrets!

§

Ce qu'aux **Marges** on appelle « le Milliard de l'Académie française » est la propriété de l'Institut de France. Henri d'Orléans, duc d'Aumale, en était membre avant que d'être élu à l'Académie française. L'acte de donation est de 1886. Il dispose du domaine de Chantilly,

« ...à la charge de conserver ce domaine avec le musée et la bibliothèque qu'il renferme, de les mettre à la disposition du public et d'en employer les revenus, déduction faite des charges d'entretien, à accroître les collections, à donner des pensions aux hommes de lettres, aux savants et aux artistes indigents, à encourager par des prix les jeunes qui se vouent à la carrière des lettres, des sciences et des arts ».

Le donateur se réservait l'usufruit sa vie durant. Elle cessa en 1897. L'Institut paya les charges des hypothèques qui grevaient le domaine. Quelques années avant la guerre, elles n'existaient plus. Chantilly représentait dès lors un revenu annuel supérieur à 500.000 francs. Sur cette somme, on ne distribua que 9.000 francs répartis en trois pensions. Quels que fussent les frais d'entretien du domaine, il sembla à M. Marcou, témoin de l'acte de donation, que les intentions du duc n'étaient pas exécutées. Il intenta en 1932 un procès à l'Institut pour cause d' « ingratitude », Chantilly devant faire retour aux héritiers naturels du donateur, conformément à une stipulation de la donation.

Le rédacteur des *Marges* (mai) ajoute à ces renseignements :

On ignore pourquoi le procès intenté à l'Institut par M. Marcou n'a jamais été plaidé.

On le saura forcément quelque jour. Et les moins curieux y prendront de l'intérêt.

Lors d'une enquête ouverte par l'*Eclair*, environ 1906, sur la suppression possible de l'Académie, tandis que Melchior de Vogüé répondait en prudent diplomate, Emile Faguet déclarait tout net :

Que l'Académie soit supprimée un jour ou l'autre, cela me paraît inévitable. L'Académie française constitue une sélection, elle repré-

sente le génie, elle est aristocratique, au sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, toutes choses qui sont faites pour heurter, pour choquer les idées démocratiques du jour. De plus, l'Académie et l'Institut sont assez riches. L'Institut possède un assez bon patrimoine, et cela n'est pas fait pour s'accorder avec les idées socialistes... Je vous dis bien que l'Académie devra disparaître un jour...

Le savant Gaston Boissier commençait par dire que l'Académie des Sciences passait en richesse d'argent l'Académie française. Et il prévoyait, à cause de cette richesse, pour « le jour où le socialisme sera maître », la disparition ou la dépossession de l'Institut.

Un changement s'impose. Les derniers discours prononcés sous la coupole mazarine frondaient l'Etat et l'opinion publique, avec une chaleur chez l'un des orateurs et une plaisante ironie chez l'autre, qui n'empêchent de considérer avec sérieux le danger de laisser, par les prix et la vanité de l'habit à palmes, s'exercer davantage la corruption des esprits quelquefois les plus distingués de France.

§

Naissance :

Le Rêve et la Vie (31 mai), revue bi-mensuelle; à La Rochelle, boulevard Cognehors. Ce dernier nom est magnifique! On pense à un personnage de Barbey d'Aurevilly.

Mme Suzanne Vernet a fondé cet organe en collaboration avec la « Directrice de l'Institut de Beauté des... », celui des fleuristes parisiens qui fait la plus grosse dépense de publicité et le « directeur artistique » d'un « studio de décoration ».

« Rester jeune, tout est là... » affirme Mme Vanet.

M. Yvan Delteil, un des poètes de la revue avec M. Jacques Nervat, publie deux pièces qui déroulent ainsi leurs lignes au sens mystérieux :

Les balanciers des pendules
les yeux des paons
les feuilles les cœurs
dans l'obscurité des nuits sans sommeil
cherchent l'accord
heurtent les murs aveugles
que lèche la flamme du mensonge
belle de toute sa nudité

vaine et cruelle
et sur le chemin de l'horizon
pavé de nuages
les mains agitent
de grands éventails de lumière

★

les arbres paresseux ne savent
que tendre leurs mains à la pluie
ne savent que se tordre
se détordre
dans les bras de la belle amoureuse

leurs mains pleurent
la belle amoureuse pleure
la belle amoureuse pleure des larmes de pluie
qui font se tordre les mains
des beaux arbres
paresseux et nocturnes

§

Mémento : *La part du feu* (mars à mai) : vers de Mmes Luce Laurand et Marthe Boissier, et de MM. Mardigny, Lauclair, Poulaillon, Demours et Joseph de Belleville. — « La légende de Véronique », dédiée par M. Raymond Laure à « tous ses frères en poésie ».

Yggdrasil (25 mai) : « Le cinquantenaire du Symbolisme », par M. Raymond Schwab. — Un très beau poème de M. Marcel Martinet : « Passages ». — « La poésie de Pierre Louys », par M. Henry Dérieux.

Les feux de Paris (21 mai) : un nouveau fragment du « Saint André » de M. André Salmon. — « Les voyageurs étrangers », poésie de M. Roger Lannes. — « Victoria » et « le Maçon », vers de M. Ivan Goll. — Une critique de M. L.-F. Céline, par M. Jean Le Louet.

France-U. R. S. S. (mai) : « Architectes et Architecture soviétiques », par M. R. Lopez. — « Le défrichement et l'assainissement de l'Aiga sibérienne », par M. Didier Collet. — « Impressions de voyage », de Mme Simone Téry sur un Kolkhoz soviétique. — « Impressions sur la littérature soviétique », de M. André Beucler.

La Revue hebdomadaire (30 mai) : « Transports et Civilisation », par M. Raoul Dautry. — De M. Gonzague Truc : « La morale bolchévisante de M. Gide ».

La N.R.F. (1er juin) : « Svedenborg », par M. Paul Valéry. — Fin des « questions », de M. C.-F. Ramuz et des notes qu'y accole M. Ch.-A. Cingria. — « Petite philologie anglaise », de Mallarmé. — « Henri de Régnier », bien injustement traité en 15 lignes par M. Jean Guérin. — « Les fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres », par M. Jean Paulhan, considérations très originales sur le style.

Esprit (1er juin) : numéro spécial : « La femme *aussi* est une personne ». Un ensemble très heureux de témoignages féminins sur la condition actuelle de la femme, le plus instructif des renseignements sur la psychologie féminine en France. — Deux lettres de M. Victor Serge : à Mme Magdeleine Paz et à M. André Gide.

Le Génie français (juin) : M. G. Maurevert : « D'Octave Mirbeau à Hemming Fry ». — « Autour de l'Académie française », par M. Alfred Mortier. — Vers de M. Emile Vitta. — « Jean de Vienne, amiral de France », par M. A. Tanchard-Maré.

La Revue universelle (1er juin) : « Beaumarchais », par M. Louis Jouvet.

Æsculape (mai) : « Le bain de Bethsabée », par M. Jean Avalon. — « Les sciapodes », par M. le Dr Louis Masson.

Les Amitiés (15 mai) : « Feuillets », de M. Ch. Bordas. — « Pluie », par M. Cl. Chauvière. — « Avila, l'évêché près de Dieu », par M. Michel, M. Versepuy. — De Mme Jane Vindhya : « Pan-Hoei-Pan ». — Deux poèmes très beaux de M. Nicolas Beauduin, inspirés des Croisades. — « Moulin à vent », poème de M. Emile Waldmann.

La Bouteille à la mer (avril-mai) : excellent choix de poètes : MM. P. Moussarie, Paul Nadeau, Paul Pugnaud, F. Lot, Hugues Fouras, J. Raphael-Leygues, Henri Sales et M. Maurice Blanchard qui, en prose, trace de « La vraie vie » un tableau où se retrouve un reflet d'Alfred Jarry, encore un des symbolistes oubliés, avec Marcel Schwob, par les organisateurs du cinquantenaire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Hommage à Louis Le Cardonnel (*le Figaro*, 30 mai; *la Croix*, 7-8 juin; *les Nouvelles Littéraires*, 6 juin). — Le Symbolisme vu par Fabrice; Henri de Régnier vu par Rachilde (*le Figaro*, 30 mai). — Madame Colet contre *Madame Bovary* (*Marianne*, 27 mai). — Quand le journal vient à manquer...

Après Alfred Vallette, Henri de Régnier. Et puis, sitôt la mort du poète des *Lendemains*, la mort de Louis Le Cardonnel. Parlant du poète de *Carmina Sacra :*

Louis Le Cardonnel est mort sans avoir atteint, dans la poésie contemporaine, la gloire qu'il méritait, remarque M. André Rousseaux dans **le Figaro**. Pourquoi? Il a écrit quelques-uns des plus beaux vers qui puissent illuminer la poésie sacrée. L'homme qui a su adresser au jour levant le salut que voici :

Adieu la Nuit, la Nuit lente et religieuse,

le prêtre qui a exprimé sa mission parmi ses frères en ces douze syllabes :

Je vais parmi les fils et les filles de Dieu,

un tel chanteur est au nombre des élus. Le don ingénu et merveilleux qui se manifeste parfois en lui a quelque chose de lamartinien. Malheureusement, ces cris d'une âme éclatent ici et là au cours d'une œuvre que le bonheur d'expression n'a pas toujours également favorisée. De là la tendance à mettre le poète Louis Le Cardonnel sur le second rayon, qui n'est pas le sien.

Car il occupe dans notre histoire littéraire une place unique, et qu'il convient de marquer, à l'heure où la valeur du Symbolisme va être examinée et célébrée. Ce poète, dont c'est trop peu dire qu'il est poète catholique, puisqu'il a été poète-prêtre, est un inspiré qui a accompli une trajectoire inouïe, des Muses à Dieu. Et c'est du Symbolisme que cette vocation est sortie.

M. La Chesnais dit dans **la Croix :**

Rendons hommage à Louis Le Cardonnel. Il est nôtre essentiellement; il appartient à la province recueillie, à la belle nature, aux paysages bibliques et virgiliens. Il lui est arrivé d'aller les reconnaître en Ombrie, par affinités avec saint François d'Assise. Mais ces paysages se transposent; on les retrouve, image et sérénité, dans les campagnes françaises. Aussi bien, le mai charmant et le doux automne de Le Cardonnel se peignent sous nos cieux. Excellemment, les qualités de son génie le définissent français. De sang normand et lorrain, il unit dans ses poèmes la richesse, l'ardeur, la profondeur de la songerie celtique à la savante forme des Latins, fidèle à son ascendance septentrionale et à sa naissance dans une ville romaine, à Valence, en 1862.

O Valence au grand cœur, toi qui m'as enfanté
A ces désirs du Beau dont je suis tourmenté,
Et qui, me nourrissant d'une chaude lumière,
Dans mon âme éveillas le rythme la première :
Si quelque gravité se marque dans ma voix,
Si j'ai l'accent latin, Mère, je te le dois.

C'est à Valence que le poète repose. L'inhumation a eu

lieu dans la tombe des prêtres du diocèse de Valence, le 5 juin, après que la cérémonie eut été célébrée dans la cathédrale, sous la présidence de Mgr Pic. On sait que Louis Le Cardonnel, qui était depuis plusieurs années l'hôte de Mme de Flandreysy, avait fermé les yeux en le Palais du Roure, à Avignon. Nous avons eu communication d'une photographie où le poète, de son lit, paraît regarder ce quelque chose qui est la mort, — et au delà, l'infini. Nous évoquions cette terrible et à la fois consolante image, devant ce passage du discours que M. Emile Ripert a prononcé lors des obsèques, — passage que publient **les Nouvelles Littéraires** :

...La mort n'était pas à ses yeux « cette reine des épouvantements » dont parle Bossuet, qui pourtant lui était cher pour d'autres raisons, mais « notre sœur la mort », ainsi que le dit le *Cantique du soleil et des créatures,* celle qui de ses doigts indulgents introduit dans leur séjour définitif les esprits qui l'ont mérité par leurs souffrances et leur fidélité à la mission reçue et acceptée de Dieu.

§

Si la dernière pensée de Louis Le Cardonnel fut pour le Ciel, la dernière pensée d'Henri de Régnier fut-elle pour le Symbolisme? Sa dernière page en tout cas est consacrée au mouvement dont on célèbre le cinquantenaire :

Les loisirs d'une réclusion convalescente, écrivait-il, m'ont fait relire pour la centième fois *la Chartreuse de Parme,* cet étonnant chef-d'œuvre auquel, selon l'heure, l'âge, la disposition d'esprit où on le reprend, on trouve toujours des charmes nouveaux. C'est à ce moment que *le Figaro* me demanda quelques souvenirs sur le *Symbolisme* et, ma jeunesse se mêlant alors à ma lecture en mes rêveries, je me revis, — tel Fabrice, imprudemment, innocemment lancé dans la bataille de Waterloo, — participant, sans le savoir tout d'abord, à un grand mouvement poétique qui fut, lui aussi, une bataille. Ce ne fut point Fabrice, qui put renseigner, exactement, malgré son ardeur et sa participation réelle, les historiens à venir sur l'ensemble, les détails, les péripéties, les héroïsmes et les bonheurs ou désastres de cet illustre épisode de la fortune française et napoléonienne. Et, cependant « il y était ». Et c'est parce qu'il y était qu'il ne voyait que ce qu'il accomplissait ou ce qui advenait à ceux-là qui le touchaient de plus près... « Il faut absolument que tu viennes avec moi —

lui dit la cantinière d'un air d'autorité... » Tel, Fabrice, j'obéis jadis à la cantinière. C'était la Muse.

Et d'ordre de la Muse, Henri de Régnier a retracé la belle histoire dont le *Mercure* est le centre. Nous ne la redirons pas ici, nous égrènerons plutôt la gerbe des hommages que le *Figaro* a recueillis comme l'auteur de *la Cité des Eaux* venait de s'éteindre. M. Paul Brach a rapporté ces paroles, qui montrent qu'Henri de Régnier ne croyait pas tellement à la réclusion « convalescente » que lui-même pourtant invoquait au début de son article sur le Symbolisme :

— Cette année, quelque chose s'est cassé. Songez à quoi j'en suis réduit! On me défend de monter même quelques marches. Bientôt on me défendra de les descendre...

Cependant que M. Paul Brach, ému, évoquait tel banquet donné en 1895 en l'honneur d'Edmond de Goncourt : « *M. Henri de Régnier parlera au nom de la jeunesse* ».

La dernière fois que je vis le poète, au début de l'hiver, dit M. Louis Gillet, je l'interrogeais sur son travail. Comme tous les grands laborieux, il trouvait un certain plaisir dans la régularité, dans la tâche ponctuelle. Il aimait corriger des épreuves. « On me les apporte du journal, disait-il. Je reconnais le coup de sonnette. J'aime l'odeur de l'encre fraîche, l'odeur de l'imprimerie. Je me relis, et cela m'amuse. »

MM. Abel Bonnard, Georges Duhamel, André Maurois, Edmond Jaloux, André Fontainas, Jean-Louis Vaudoyer, apportent leur tribut. Et donnons la parole à Rachilde :

Dans les temps préhistoriques, le temps du Symbolisme, des jeunes gens de lettres allaient se promener le mardi soir en sortant du *Mercure de France* (1), de ce salon rouge où l'on étouffait parce que l'on y fumait trop et parce qu'il était trop petit pour les fougueux esthètes qui s'y rencontraient, s'y affrontaient, s'y battaient même quelquefois.

Henri de Régnier, jeune homme très svelte, très doux, très modeste malgré son altière moustache à la gauloise, se promenait aussi en monocle, l'air distant, mais tellement simple qu'il consentait à faire figure de proue sur un humble bateau mouche.

Un soir, la société littéraire en rupture d'école rencontra, au Point-du-Jour, près des fameux *fortifs* que personne ne peut plus

(1) Rue de l'Echaudé-Saint-Germain.

connaître aujourd'hui, un joueur de flûte monté sur un pauvre âne pelé, galeux, aux oreilles en mouvantes chauves-souris. (Il avait de si beaux yeux intelligents! Il semblait écouter son maître dans une religieuse admiration.) Et le flûtiste descendit de sa monture, fit la quête... peu fructueuse. Henri de Régnier, très grave, laissa tomber une pièce de cent sous et aussitôt se révoltèrent tous les camarades.

— Quel aristo! me dit tout bas quelqu'un.

Henri de Régnier ajouta une caresse de sa longue main blanche sur le col miteux du pauvre âne.

— C'est, dit-il, car il avait entendu la réflexion, qu'on ne rencontre pas tous les jours le Pégase de l'avenir!...

L'anecdote n'est-elle pas très jolie?

§

Ce n'est point aux lecteurs du *Mercure,* qui ont lu sous la plume de M. Auriant quel bas-bleu pourrait bien avoir servi de modèle à Flaubert pour peindre certaine Emma, qu'il est besoin de signaler l'article paru dans **Marianne,** sinon pour supplément d'information. Notre collaborateur a posé avec *Madame Bovary, née Colet,* un problème qui engage l'honneur de tout bon Flaubertien. Tel continuera de chérir la mémoire de Delphine Delamare, tel autre fera sienne la thèse d'Auriant-Pacha et ne pourra plus lire *Madame Bovary* qu'il ne croie caresser Louise Colet.

Il peut paraître étrange que Mme Colet n'ait pas songé à revendiquer l'honneur d'avoir inspiré ce chef-d'œuvre, dit M. Auriant. Mais à la fois comme femme et comme femme de lettres, elle avait de sa personne une trop haute idée pour ne pas mépriser une petite bourgeoise provinciale telle que madame Bovary.

Elle la méprisait fort, en effet, sa correspondance en fait foi. En 1862, parlant de *Salammbô :*

Voilà une œuvre!

exclamait Louise Colet, et elle ajoutait :

Le vulgaire lui préférera cette Bovary, impur pastiche de Balzac; pour moi l'auteur n'est un grand écrivain et un penseur que dans *Salammbô.*

Et plus loin :

Pauvres esprits que ceux qui préfèrent à ce livre sérieux et grand l'immonde Bovary.

Faut-il voir là l'explosion de la colère où Louise Colet aurait été plongée, à la pensée que son amant l'avait peinte dans la personne d'Emma? Elle poursuivait :

Je vous dis tout ceci comme si j'étais morte et comme s'il était mort. Il ne saurait plus me causer aucun élan de cœur, aucun tressaillement de sens. Je le trouve laid, commun, et à mon endroit complètement mauvais. Je ne serrerai jamais cette main de Normand madré.

Madré au point de portraiturer sa maîtresse sous les traits de *Madame Bovary*? C'est possible. Et quand Louise Colet écrit dans une autre lettre à son amie :

L'esprit de justice dont je ne me dépars jamais m'a fait reconnaître ce qu'il y a de talent dans *Salammbô*, mais, si vous l'avez dit ou écrit à l'auteur (2), vous deviez à la vérité de lui faire savoir aussi le mépris absolu que m'inspire son caractère et la répulsion effroyable que je sens pour sa décrépitude anticipée!

il se peut que tant d'inimitié trouve ses raisons dans le portrait Colet-Bovary.

Et ceci :

Il tient plus à trois lignes d'un journaliste quel qu'il soit qu'à tous les souvenirs et fait bien, car ces souvenirs sont morts

est, qui sait, une allusion à la transposition dans le roman que Gustave Flaubert, homme de lettres bien plus qu'amant, aurait faite de ses souvenirs.

§

— Il ne s'est rien passé aujourd'hui. Je n'ai pas lu les journaux.

Le mot n'est pas si bête. Pourtant il se passait bien des choses, au moment où la grève nous privait de lire les journaux. Les motifs d'une telle disette sont trop connus, encore que complexes, pour que nous insistions là-dessus. Mais il est permis de constater combien les gens ont le culte des feuilles. A ce point que, devant l'évidence, ils ne voulaient pas croire à leur malheur. Ils se ruaient sur toute espèce de journal,

(2) La peste! Louise Colet elle-même en avait prié la destinataire.

comme l'affamé sur toute espèce de potage, n'aimât-il, celui-ci uniquement les hors-d'œuvre, celui-là le dessert seulement. On a vu M. Prud'homme prendre *Vendredi* pour un quotidien, un sacristain faires ses délices de *l'Action française*, un bourgeois accueillir *le Populaire* avec un bon sourire, et il n'est pas sûr que d'avoir goûté par hasard aux vignes du voisin n'ait pas provoqué chez tout ce monde un goût du changement. Qui lisait *l'Humanité* lira *la Croix*, et pourquoi pas vice-versa?

Si on voulait une preuve plus sérieuse de l'attachement du public pour les journaux... on aurait la bonté de s'en référer à ce dialogue, surpris, non aux abords d'un kiosque puisque les kiosques eux-mêmes étaient en grève, mais chez un libraire de la rue de Vaugirard. Je le rapporte fidèlement. On notera qu'une pancarte annonçait : **Pas de journaux** et qu'elle n'échappait à personne. Chacun la lisait, — et chacun y ajoutait un point d'interrogation.

Le client : — Pas de journaux? — Le libraire : — Non Monsieur — Pas un seul? — Pas un — Pas même *le Temps?* — Pas même — Ainsi, vous n'avez pas l'*Intransigeant?* — Je ne l'ai pas — Et vous n'avez pas *Paris-Soir?* — Pas davantage. Je vous ai dit : Aucun journal. — **Les Débats**, peut-être? — Au-cun — A demain, alors. Croyez-vous que demain... — Je ne le sais pas plus que vous — Vous recevrez peut-être le *Journal?* — Peut-être — Ou *le Matin?* — C'est possible — Où *l'Echo de Paris?* — Je ne prétends pas le contraire — A propos, vous n'avez pas eu *le Petit Journal*, ce matin?

Une heure durant, j'ai ouï, à des détails près, cette conversation. Mon libraire devait l'entendre toute la journée. Sur le point de lacérer sa pancarte, de fermer la bouche du dernier client, avec un journal de la veille, converti en bâillon, il préféra de rire. Un client, encore un, lui disait, les yeux mouillés : « Si vous me donniez un journal, n'importe lequel, je vous le paierais dix sous », et c'était moi.

Molière ferait avec cela une magnifique comédie, Remy de Gourmont un maître-épilogue. Je m'excuse de n'en avoir rien fait, sinon la chronique des *Journaux*.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra-Comique, première représentation de *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque d'Edmond Rostand, adaptation en cinq actes de M. Henri Cain, musique de M. Franco Alfano; de *La Rosière du Village*, ballet en deux actes, livret de M. Guy de Téramond, musique de M. Henri Tomasi. — Opéra : *Don Giovanni* et *Fidélio*, sous la direction de M. Bruno Walter. — Concert de M. Petridis.

Il semblait que le **Cyrano de Bergerac** d'Edmond Rostand, parce que les mots, les concetti même, y tiennent tant de place, ne dût jamais tenter un musicien. M. Henri Cain n'a point hésité à raccourcir la comédie héroïque pour l'adapter, et il faut reconnaître qu'il l'a fait avec goût et avec habileté. On dit que plusieurs musiciens français ont cependant décliné l'honneur de collaborer avec Rostand. M. Franco Alfano, lui, a bravement osé. Sa partition laisse quelquefois, aux endroits pathétiques, éclater un vérisme que l'on regrette, mais il est incontestable qu'elle reste en accord avec le poème, qu'elle ne le trahit point, qu'elle offre nombre de pages très bien venues, et qui rachètent les déchaînements de l'orchestre et les débauches vocales de quelques autres passages. Retenons particulièrement le chœur des Gascons évoquant leur pays, sous les murs d'Arras, et puis surtout le dernier acte, la dernière visite de Cyrano à Roxane et la mort du héros, tandis que les feuilles tombent et que les nonnes, dans la chapelle, chantent les complies. Ce finale est excellent presque tout entier; la musique souligne discrètement ce qu'il y a de contenu, de sobre, dans les propos de Cyrano; c'est un commentaire fort juste non seulement du texte, mais encore de ce que le texte suggère. Elle est là dans son rôle — qui est d'exprimer au delà des mots le sens profond du drame. Et précisément ceci nous ramène à la question que l'on pouvait se poser au sujet de cet ouvrage : comme il est certainement un de ceux dans lesquels le poète a cherché à dire tout, s'est même efforcé de ne rien laisser qui ne fût totalement exprimé, il est bien un de ceux où la musique ne pouvait prétendre à grand chose. L'extraordinaire de cette aventure, c'est que M. Franco Alfano nous ait prouvé qu'il restait encore beaucoup pour un musicien.

L'interprétation est très satisfaisante. L'orchestre, magistralement conduit par M. Albert Wolff, donne leur exact relief

aux détails d'une partition très colorée et fort habilement instrumentée. M. Luccioni, dont la voix est magnifique, est plein d'ardeur dans le rôle de Cyrano, qu'il joue en comédien accompli. MM. Arnoult, Musy, Vieulle et Gaudin, qui incarnent Christian, Carbon de Casteljaloux, Ragueneau et Guiche, s'acquittent vaillamment de leur tâche. Mlle Lillie Grandval a de la grâce en Roxane; sa voix est brillante et fraîche. Mlles Mathieu et Fenoyer tiennent avec talent les petits rôles de la Gouvernante et de Sœur Marthe.

§

Une jolie image d'Epinal, avec toute la grâce, tout l'esprit, toute la fraîcheur d'André Hellé, coloriste et dessinateur exquis — tel est le cadre où évolue **La Rosière du Village,** elle-même gracieuse, exquise, spirituelle puisqu'elle emprunte les traits de Mlle Solange Schwarz, non seulement une des plus charmantes, mais encore une des plus habiles danseuses de ce temps. Ajoutez à cela que le livret de M. Guy de Téramond est, lui aussi, clair et amusant, et que la partition de M. Henri Tomasi est réussie à ce point que l'on peut sans que la louange soit excessive, la comparer à celles de Chabrier, et vous aurez une idée du plaisir rare que nous a fait goûter ce ballet. C'est un plaisir aussi, et supérieur, que d'assister à l'ascension d'un talent comme celui de ce jeune compositeur : chaque œuvre nous en montre un aspect nouveau, mais chaque fois on retrouve les mêmes qualités solides, le même métier si sûr, le même goût dans la fantaisie aussi bien que dans la musique sérieuse. *La Grisi* voit croître à l'Opéra un succès que vingt représentations n'ont fait qu'accentuer. Il n'est pas douteux que *La Rosière* ait le même sort. Il faut louer grandement l'Opéra-Comique d'avoir donné à la charmante *Pantoufle de Vair*, de Marcel Delannoy, ce « pendant » ravissant. M. Constantin Tcherkas, aussi bien comme chorégraphe que comme danseur, montre autant de science que d'invention. Outre Mlle Solange Schwarz, étoile déjà nommée, il faut citer Mlles Juanina et Byzanti, les deux jeunes filles délurées qui tentent de détourner le beau chasseur de papillons, amoureux de la Rosière, mais comme il est juste, n'y parviennent point. Et l'on voudrait connaître le nom du Maire

— le programme discret ne le dit point — pour le féliciter d'un discours dont l'éloquence doit beaucoup à l'esprit et à l'habileté d'Henri Tomasi.

§

M. Bruno Walter a dirigé à l'Opéra deux représentations de **Don Giovanni** (en italien) et deux représentations de **Fidélio** (en allemand) avec le concours des titulaires des rôles aux derniers festivals de Salzbourg. Représentations inoubliables, tant à cause de l'autorité du chef, de sa maîtrise, de son goût, que de la parfaite cohésion d'une troupe où brillent cependant des artistes qui sont incontestablement parmi les premiers de ce temps — et de tous les temps. Rare exemple de discipline, qui fait passer l'œuvre avant l'interprète, à tout moment.

Le *Don Giovanni* que nous avons entendu ne nous fait pas oublier le *Don Juan,* conduit de même par M. Bruno Walter, il y a deux ans. C'est autre chose, cependant, et ces différences fort sensibles montrent qu'il y a bien des manières d'interpréter parfaitement les chefs-d'œuvre, tout en observant, sous la direction d'un même chef, des nuances et des mouvements identiques. C'est d'abord qu'un personnage comme Don Giovanni est fort complexe, et qu'un artiste, sans le trahir le moins du monde, peut montrer davantage un des aspects du rôle. M. Pernet est un don Juan plein de noblesse et de distinction — et don Juan, en effet, est un grand seigneur; M. Ezio Pinza, nous fait voir en don Juan l'insouciant aventurier; et qui pourrait dire que don Juan n'en est pas un? Nous garderons longtemps le souvenir de certaines scènes, le duel et la mort du Commandeur (M. Zitek), l'entrée des paysans et du duo *La ci darem la mano* (où Mme Lotte Schoene fut d'une incomparable grâce — comme dans les deux grands airs de Zerlina, *Batti, batti* et *Vedrai, carino,* dont on ne saurait dire dans lequel elle mit plus de finesse, d'exquise féminité) — le trio des masques, les airs de donna Anna. Mais je suis en train d'énumérer toutes les pages de la partition... En vérité, Mmes Giannini et Hilda Konetzni (Anna et Elvire), MM. Lazzari (Leporello), Borgioli (Ottavio), Etti (Masetto) l'ont servie avec une flamme mozartienne vraiment magnifique.

Il en fut de même pour *Fidélio*. D'abord M. Bruno Walter, dans les ouvertures, et singulièrement dans *Léonore N° 3*, jouée selon la tradition entre les troisième et quatrième tableaux, a montré un rayonnement et une foi beethoveniens d'un éclat tout pareil à son rayonnement et à sa foi mozartiens. Impossible, je crois, de faire mieux ressortir tout ce qu'il y a de génie dans cette musique, mais en se gardant de la fausser, comme il arrive si souvent, avec des « intentions » qui n'y sont point, en ralentissant ou en pressant les mouvements, en outrant les nuances. Il est plus difficile de s'en tenir au texte, scrupuleusement, simplement, et d'en faire sourdre cependant tout le lyrisme, que de prétendre recréer selon son propre tempérament un chef-d'œuvre classique. Mme Lotte Lehmann est une idéale Léonore. La voix est d'une ampleur, d'une sûreté, d'une émotion si parfaitement admirables qu'on ne peut plus l'oublier. Mme Lotte Schoene est, dans la Marceline de *Fidélio*, comme dans la Zerlina de *Don Juan*, exquise, MM. Völker (Florestan), Scheild (Pizarro), A. Baumann (Rocco), constituent un trio masculin d'une rare perfection. La mise en scène de M. Erbert Gref et les projections lumineuses de M. Klausz sont intéressantes; l'utilisation dans *Don Juan* d'un mur et d'une grille, au fond de la scène, permet des transformations d'une très ingénieuse simplicité.

§

M. **Petro Petridis** a donné, à l'Ecole Normale, un concert de ses œuvres. Ce compositeur hellène est bien loin d'être un inconnu à Paris : on y apprécie depuis longtemps la solidité et l'élégance de son style et il était intéressant de pouvoir prendre avec ses ouvrages un contact plus complet qu'on n'avait pu le faire jusqu'ici. Le récital est pour un musicien ce que l'exposition particulière est pour un peintre, une épreuve souvent dangereuse. M. Petridis en est sorti grandi encore dans l'estime de ses auditeurs. Il sait, aussi bien dans ses *Mélodies populaires* que dans ses *Suites Modales grecques*, pour le piano, s'inspirer du folklore avec un rare bonheur. Et quelles délices que d'entendre Mlle Elen Dosia chanter dans une langue idéalement musicale, où l'oreille retrouve de temps en temps quelqu'un de ces mots que redisent les compatriotes

de M. Petridis depuis plus de vingt-cinq siècles... Sa musique de piano — et la partie de piano du *Trio* — ont trouvé en Mme Jacqueline Blancard une interprète d'une rare perfection. Son jeu souple, nuancé, merveilleusement sûr, son étincelante virtuosité, son intelligence et sa grâce, ont mis dans leur pleine lumière ces *Suites* fort difficiles, et dont j'ai beaucoup goûté la rigoureuse construction. Dans le *Trio pour violon, violoncelle et piano* (que MM. Jean et Etienne Pasquier ont joué avec Mme Jacqueline Blancard en musiciens consommés), on retrouve ces mêmes qualités jointes à cette même solidité.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Henri de Régnier et Honfleur. — Kipling et le folklore. Les Neuf Villes.

Henri de Régnier et Honfleur. — Au moment où la mort d'Henri de Régnier endeuille sa ville natale, Honfleur, j'ai pensé qu'il pouvait y avoir intérêt à résumer pour les lecteurs de notre cher *Mercure* l'essentiel des renseignements que j'avais réunis voici quelques années en vue d'une conférence sur « Honfleur, ville de poésie », que j'ai faite au « Vieux-Honfleur » et à l'Université de Caen. J'y évoquais le séjour de Baudelaire, l'enfance d'Henri de Régnier, la vie de Lucie Delarue-Mardrus. J'avais été voir le grand poète rue Boissière pour tenir de sa bouche ses souvenirs de petite enfance : il les compléta d'ailleurs par des précisions écrites. D'autre part, j'avais retrouvé, dans le numéro du 5 juillet 1911 de l'*Echo Honfleurais,* le texte du discours prononcé le 2 juillet 1911 par Henri de Régnier à l'occasion de l'inauguration de nouvelles salles du « Vieux-Honfleur », à laquelle il était venu présider avec Gabriel Hanotaux.

Ayant quitté Honfleur à six ans, revenu une fois vers sa quinzième année, le poète n'était jamais retourné, depuis, dans sa ville natale : il devait pourtant, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes,* évoquer rapidement ses premiers souvenirs, et en particulier l'arrivée des troupes prussiennes qui l'avait vivement frappé. Ajoutons, d'après ses propres indications, que la « Côte verte » dans *Couleur du temps,* est bien la Côte

de Grâce. Enfin, le numéro du 1er septembre 1923 de la *Revue de Paris* publiait un très beau poème, dédié à sa compatriote Lucie Delarue-Mardrus, *Baudelaire à Honfleur,* — auquel devait répondre, de la part de la poétesse, un non moins bel hommage, *Henri de Régnier à Honfleur,* — dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15 octobre 1923.

§

Pour ce qui est de l'influence de sa ville natale et de son décor maritime sur l'œuvre poétique d'Henri de Régnier, voici le passage principal de ma causerie où j'avais essayé de la préciser. Le poète, à qui je tins à le communiquer, voulut bien m'apporter son adhésion par une lettre très amicale.

Admirons le jeu du destin qui fit naître Henri de Régnier en la ville où voulait vieillir Baudelaire. Jeu du destin, certes : car, comme le délicieux de Flers, Henri de Régnier est né dans le Calvados tout simplement parce que leurs pères, fonctionnaires, y avaient été envoyés. Et encore, de Flers se rattache-t-il à des hérédités normandes. Il n'en va pas de même pour Régnier. Le 28 décembre 1864, il vit le jour en l'Hôtel des Douanes, place des Fossés, où était logé son père, sous-inspecteur des Douanes, M. de Régnier père devait résider à Honfleur jusqu'en 71, — époque à laquelle il fut nommé receveur particulier à Paris. Le séjour qu'il fit à Honfleur avec sa jeune femme l'éprouva cruellement dans ses enfants : ils perdirent en bas âge deux petits garçons dont les corps y reposent encore, et près desquels ils firent enterrer également une petite fille, sœur aînée du poète et sa compagne de jeux, — qui mourut lors de l'arrivée de la famille à Paris et fut ramenée en Normandie. Le jeune Henri de Régnier vécut donc ses premières années dans le voisinage immédiat du port — et ce fut là qu'il conçut ce profond amour de la mer auquel il resta toujours fidèle et qui constitue un des éléments essentiels de son inspiration lyrique. Ses yeux enfantins ne se lassaient pas du spectacle incessamment renouvelé des vagues jouant avec les vents, des nuages vainqueurs du soleil ou transpercés par ses rayons. Le bruit de l'Océan s'imposait à ses jeunes oreilles, et il humait tour à tour l'âpre parfum de la mer et les senteurs diverses du port dont s'exaltait déjà son imagination. Il devinait obscurément que les navires qu'il regardait décroître au lointain étaient en partance pour des terres inconnues, « des harmonies différentes » : il accrochait ses premiers rêves de départ aux voiles des humbles barques revenues toujours trop tôt à son gré. Et d'ailleurs, un poème du *Miroir des*

Heures, Le Beau Pays, précise avec bonheur cette exaltation vers le mirage des mers fabuleuses et des temps héroïques.

Je ne suis pas le fils des îles lumineuses
Qui parfument la mer d'un éternel printemps,
Et je n'ai pas connu leurs nuits mystérieuses,
Car je ne suis pas né sous leurs cieux éclatants.

J'ai vécu les premiers des jours que j'eus à vivre
Dans l'étroite maison tournée au vent du Nord,
Ecoutant, à travers la vitre où luit le givre,
La rumeur de la rue et les sifflets du port.

Les barques qui partaient, hissant leurs blanches voiles
Dans l'aube pâle encore ou dans le clair matin,
S'en revenaient toujours aux premières étoiles,
Et leur voyage prompt n'était jamais lointain.

. . . .

Si ces strophes-là furent dictées en partie par le souvenir même d'Honfleur, très nombreux sont les poèmes où Henri de Régnier, inspiré par la mer et tout ce qui peut se rattacher à elle, a été instinctivement et obscurément dirigé par ses souvenirs de petite enfance. Dès les *Premiers poèmes* nous trouvons, au hasard des pages, *Naufrages, Fleurs marines :*

La vague fait danser les barques amarrées
Par des câbles gluants où suinte le goudron...

. . . .

La plage s'agrandit sous la mer qui recule,
Le retour des pêcheurs fait luire les falots...

Sites (XV) :

La maternelle mer aux vagues monotones.

Cendres (Episodes) :

La rumeur de la mer sonne aux galets des grèves.

Sonnets (X) :

Vers la mer où la flotte au port s'ancre et s'abrite,

et XXIX :

La mer dont le grand flot change comme un miroir
Au reflet successif des heures disparates.

Le poème justement célèbre des *Jeux rustiques et divins, L'Homme et la sirène*, est tout traversé de la passion marine d'Henri de Régnier :

Le ciel plus clair
Se meurt, une à une, d'étoiles.

Le vent a soufflé dans les voiles,
Le vent a passé sur la mer...

qui éclate aussi dans *le Chant du Triton* écoutant

La voix âpre et stridente en les houles du large

comme à la fin de *l'Accueil* où éclate ce vers admirable :

L'âpre déferlement des chevaux de la mer,

— auquel répondra — dans *Les Médailles d'Argile* (après la *Conque, l'Algue, l'Ode marine*) l'alexandrin final de la saisissante *Apparition:*

Le galop de la houle écume à l'horizon.

Et, n'est-ce pas, même si le poète y évoque les divinités grecques et les navigateurs latins, cette mer aux vastes marées, qui bat et déferle, ce n'est pas la Méditerranée privée du flux et du reflux, c'est la Manche qui frappait les quais verdis de la cité natale.

Et puis, deux fois encore, en deux volumes séparés par bien des années, le poète a reproduit la figure même du décor de son enfance. D'abord, dans *les Jeux rustiques et divins,* en un court poème, *Passé,* que le premier vers situe de suite en Normandie et où le second quatrain précise la silhouette de Honfleur; beaucoup plus tard, dans son avant-dernier recueil de poèmes, *Vestigia flammae,* Henri de Régnier, après avoir, en passant, en une *Odelette,* écrit :

Cet humble clos de Normandie
Souvenez-vous
De son herbe grasse et fleurie,

a tenu, en bon Honfleurais, à faire figurer en tête de ses *Médaillons de Peintre* une belle évocation de Boudin avec, comme fond, ses clairs souvenirs de la ville de l'Estuaire.

JACQUES FESCHOTTE.

§

Kipling et le folklore. Les Neuf Villes (1). — Dans *The Vortex* (édition de poche Macmillan, *A Diversity of Creatures,* pp. 381-402), on voit réapparaître l'Honorable A. M. Penfentenou, au nom breton, ministre canadien des Forêts et Autres Choses Itou (2), accompagné de l'Agent-Général du Canada à Londres et d'un Délégué, M. Lingnam, qui, à la manière américaine, veut résoudre tous les problèmes européens d'un trait de plume et d'un coup de gueule.

(1) V. *Mercure de France,* du 15 février 1936, pp. 189-193.
(2) Le héros du *Désespoir du Singe.*

Kipling les reçoit à sa maison de campagne et pour éviter les discours du Délégué, leur propose une promenade en auto. L'Agent-Général est complètement abruti; il ne revit que lorsque Kipling cite quatre noms de villes dans un certain ordre :

Je me souvins d'un certain Joseph Finsbury qui faisait la joie de l'auberge *Aux Armes de Tregonwell* avec neuf, ou peut-être dix, versions des manières de vivre avec un revenu unique de deux cents livres en situant le bénéficiaire à... Mais je ne pouvais me souvenir que des quatre premiers noms : Londres, Paris, Bagdad et le Spitzberg. J'ai dû murmurer ce dernier nom à mi-voix, car l'Agent-Général se réveilla soudain et continua : « Bassorah, Héligoland et les Iles Scilly »...

— Quoi? grogna Penfentenou.

— Rien, dit l'Agent-Général en me serrant affectueusement la main; nous venons seulement de découvrir que nous sommes des frères.

Le délégué du Canada saute sur ce mot, et se lance dans un nouveau discours, que les autres n'écoutent pas.

— J'y suis, cria soudain l'Agent-Général : Brighton, Cincinnati et Nijni-Novgorod. Que Dieu bénisse R. L. S. Allez-y, oncle Joseph. Maintenant je puis supporter bien des choses.

Ce passage de *Vortex* m'avait souvent intrigué. Les amis anglais auxquels j'en demandai le sens me renvoyèrent aux *Notes and Queries*, où je devais « probablement » trouver la solution. Mais je n'eus jamais le temps ni le courage de consulter cette énorme collection de petits faits. Et je n'osai pas écrire à Kipling pour une telle vétille.

C'est seulement ces temps derniers que je rencontrai, par hasard naturellement, des parallèles qui font supposer que ce jeu des villes date d'assez loin. Il va sans dire que le chiffre *neuf* est fondamental; et que les villes ne sont qu'une transposition des neuf muses, des neuf Piérides, des neuf quilles, des neuf ouvertures du corps, des neuf neuvaines faites aux saints, des neuf tintements de l'Angélus; et si l'on y tient : des Ennéades égyptiennes et d'autres groupes hiératiques par neuf comme celui des agents célestes : Anges, Archanges, Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances et Principautés, sur l'iconographie desquels

le P. Cahier et Barbier de Montault ont donné des renseignements détaillés.

Mais il restait à découvrir des parallèles strictement géographiques. C'est dans un article d'Auricoste de Lazarque sur le Jeudi Saint en Lorraine et en Alsace, ou Jeudi Vert (*Gruendonnerstag*) des populations de langue germanique, que je les trouvai (3). Ce jour-là, dans ces régions, on prépare un mets spécial qui doit contenir neuf herbes vertes poussées depuis le début de l'année : persil, cerfeuil, poireaux, chou, chicorée, mâche, oseille, épinards et tous autres « appétits », y compris au besoin de jeunes pousses d'orties. Auricoste de Lazarque se demanda pourquoi précisément neuf herbes, mais sans trouver de solution véritable. Du moins, pour montrer l'emploi fréquent du chiffre neuf dans le folklore réussit-il à donner une liste de parallèles assez riche, dans laquelle se singularisent deux séries géographiques :

Les neuf Electorats de l'ancienne Allemagne, à savoir : Cologne, Mayence, Trèves, Brandebourg, Bohême, Palatinat, Saxe, Bavière et Hanovre; — et les neuf arsenaux d'artillerie de l'ancienne France : Paris, Strasbourg, Douai, Besançon, Metz, Toulouse, La Fère, Rennes et Grenoble.

Ces deux séries ont pu suggérer des jeux de société, ou l'hypothèse d'une rente à dépenser dans chacun des électorats ou dans chacune des villes où se trouvaient les arsenaux. L'énumération est, dans les deux cas, fondée sur un lien qu'on ne saurait discerner si l'on n'est averti préalablement; de nos jours surtout, elle paraîtrait à la majorité des lecteurs inintelligible, ou faite au hasard, tout comme la comptine géographique plusieurs fois discutée ici : *Santa-Fé de Bogota*, etc.

Les neuf localisations énumérées par Kipling ont dû être choisies à dessein, elles aussi primitivement, et n'ont pu acquérir le caractère d'un jeu que lorsque les motifs du choix eurent été oubliés. S'agit-il de postes de consuls, ou d'agents diplomatiques? Et de postes recherchés pour certains avantages anciens, ou d'ordre financier? Mais les îles

(3) Auricoste de Lazarque, *Jeux et fêtes populaires en rapport avec les saisons et le calendrier*, Revue des Traditions populaires, t. VIII, 1893, pp. 534-541.

Scilly, ou Sorlingues, appartiennent à l'Angleterre depuis longtemps, ou même toujours. Ce ne fut sûrement pas au début un jeu de marins; ni un jeu de militaires. Seuls des agents diplomatiques pouvaient, pour avoir vécu dans ces villes et dans ces îles, décrire des manières de vivre limitées par un budget annuel de deux cents livres.

A elle seule déjà, l'énumération correcte des neuf noms devait suggérer à ceux qui la connaissaient, par lecture ou oralement, le souvenir de toutes sortes d'erreurs, de cocasseries, de plaisirs et de privations. Et ces souvenirs communs, visualisés pendant la course en auto, devaient, comme le dit l'Agent-Général, créer une confraternité intellectuelle et sentimentale au même titre que le souvenir des farces faites en commun au lycée ou à la caserne, sujet admirablement analysé par Kipling dans *Stalky et Cie*, puis dans diverses nouvelles qui complètent ce volume.

Même si Kipling ou R. L. S., sans doute Robert-Louis Stevenson, avaient inventé cette série géographique, elle se classerait dans un cadre agencé depuis plusieurs millénaires. Ce qui prouverait, une fois de plus, que ce qu'on croit inventer n'est souvent que ressusciter ce qui était tombé dans l'oubli.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Les Sanctions et la S. D. N. — Comme spécialiste en matière d'Affaires Etrangères, l'auteur de cet article, a été prié par quelques-uns de ses collègues de donner au public son avis sur la question, si angoissante aujourd'hui, des sanctions prévues par le Covenant de la S. D. N. dans les cas d'une violation de ses prescriptions.

Il se trouve embarrassé de donner une réponse catégorique dans un sens ou dans l'autre.

En lisant le Covenant, il avait prévu la difficulté d'employer les sanctions contre une grande puissance; il n'a même pas envisagé les sanctions militaires qui sont un non-sens, en contradiction avec le Covenant, dont le leit-motiv est « supprimer l'usage de la force » et non pas « l'employer ». En ce qui concerne les sanctions financières et économiques, l'auteur

de cet article avait été moins affirmatif. Je demandai au Président Wilson : « Comment pourrait-on compenser la perte subie par ceux qui renoncent à leur marché avec le pays sanctionné, quand les pays sanctionneurs ont à combattre le chômage en même temps que l'insuffisance de leur budget national? »

Il n'est pas nécessaire d'être un économiste expérimenté, pour savoir que les échanges internationaux sont une source de profits, aussi bien pour le vendeur que pour l'acheteur.

Le Président répondit : « It could not be helped... »

Mais il espérait que le bon-sens prévaudrait; et c'est grâce à son insistance que l'article 19 a été inséré dans le Covenant pour l'adaptation des traités aux circonstances, s'ils devenaient inapplicables. Or, les sanctions prévues par le Covenant n'ont pas empêché les hostilités, ni en Extrême-Orient ni en Abyssinie. En ce qui concerne la convention librement consentie à Locarno pour les articles 42 et 43 du Traité de Versailles, le droit a été violé. Mais ce serait un non-sens de penser à des sanctions vis-à-vis d'une nation de 65 millions d'âmes.

Il y a, par conséquent, une tendance chez les plus intéressés, à modifier les articles du Covenant pour les mettre en harmonie avec l'expérience acquise.

Il s'agit donc de savoir si la suppression de sanctions matérielles qui ont échoué, peut amener la chute complète de la S. D. N.

Même le principal délinquant, M. Mussolini, reste convaincu que la S. D. N. peut amener la paix du monde, et ainsi atteindre son objet exposé dans le préambule du Covenant.

On pourra dire que Mussolini a opéré d'une façon étrange en employant la force d'un grand pays, pour conquérir un autre pays, six fois aussi grand que le sien, mais sans moyen de défense.

Si les sanctions matérielles étaient supprimées, que resterait-il comme moyen coercitif? La sanction morale.

On a l'habitude de trouver ridicule l'idée que la sanction morale pourrait empêcher des gouvernements d'exposer leurs populations respectives aux désastres d'une lutte meurtrière. Ne sommes-nous pas au milieu d'une révolution, où la vie

de l'individu entre en jeu et compte, en marche vers la réalisation de cette démocratie qui a le plus grand intérêt à supprimer la guerre?

Les gouvernements sont obligés de donner au public un résumé de leurs délibérations. La T. S. F. tient constamment les populations au courant de ce qui se passe dans le monde civilisé. La démocratie s'est emparée des forces vitales et le monde devient de plus en plus homogène.

Au milieu de cette transformation, la S. D. N., la Cour de Justice Permanente de la Haye et la Banque Centrale de Bâle sont les principaux moyens de co-ordination de cette sanction morale qui deviendra de plus en plus efficace.

Il ne faut pas penser que les démocraties ne revendiquent pas leur place au soleil. Elles verront que leur intérêt vital est dans la lutte intellectuelle et scientifique, où il n'y a qu'une seule république, celle de l'intelligence opposée à l'ignorance, qui disparaîtra.

Le préambule du Covenant dit que ses buts principaux sont : le développement de la co-opération entre les peuples, garantissant leur paix et leur sûreté; l'obligation de respecter la parole donnée, d'entretenir de bonnes relations fondées sur l'honneur, d'observer les prescriptions du Droit international, base fondamentale de la Société, etc.

Par conséquent, les sanctions ne sont qu'un fragment du Covenant et peuvent disparaître sans changer aucunement l'objet exposé par le préambule. On n'a qu'à lire le Rapport Mensuel du travail des différentes commissions de la S. D. N. pour savoir combien la co-opération des Etats membres de la Société contribue à l'entente morale parmi eux.

La conclusion de l'auteur de ces lignes est plutôt optimiste.

Les dictateurs de deux grands pays, si l'histoire du passé peut nous être une leçon, n'auront pas de successeurs. Ils auront rempli leur tâche de relèvement et de redressement, et la réaction qu'ils auront produite peut amener les démocraties à plus de savoir et de justice qu'elles n'en possèdent actuellement.

La sanction morale, par conséquent, n'est pas un vain mot.

Elle a la même force dans la paix que dans la lutte entre deux armées hostiles l'une à l'autre.

Pendant la guerre, détruire la confiance de l'ennemi dans le succès final de ses manœuvres est un moyen plus efficace que tous les autres, ainsi que nous l'avons vu récemment. Pourquoi ne pas employer ce moyen pour assurer la paix et rendre la confiance à ceux qui paraissent en train de la perdre?

On oublie la différence, peut-être, entre les crimes commis par une nation et celui dont un individu se rend coupable. On ne peut évidemment pas employer entre nations les mêmes mesures de police dont un pays se sert à l'intérieur pour faire respecter les lois.

Nous sommes donc obligés de nous borner à des sanctions morales qui ne peuvent être combattues par les armes et qui sont renforcées à chaque génération.

Nous semblons nous débattre dans les douleurs de l'enfantement; mais, ne perdont pas courage. Une nouvelle génération grandit, qui peut donner au monde l'élan vers la civilisation que le génie de l'homme prépare à l'humanité.

SIR THOMAS BARCLAY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Romans protestants. — Clarisse Francillon : *La Mivoie;* Paris, Gallimard. — Philippe Amiguet : *Race de Calvin;* Paris, Albin Michel.

En littérature comme en science, l'époque freudienne est entrée dans le passé. La mode intellectuelle s'en éloigne. Quelques romans d'aujourd'hui, néanmoins, font surgir encore dans la mémoire du lecteur le nom du professeur viennois. C'est assez souvent le cas de ceux qui étudient les mœurs de certains milieux huguenots. Les auteurs de ces ouvrages peuvent bien ignorer Freud ou ne s'en être pas inspirés sciemment. Mais leurs personnages vivent dans une atmosphère freudienne; ils « refoulent ».

Ce phénomène, demandera-t-on, ne se peut-il observer que chez les protestants? Non, sans doute. La conscience de l'homme, je l'ai souvent dit et je le répète, ne fonctionne pas toujours et partout selon les mêmes lois. Dans la religion romaine, la morale se fonde sur la métaphysique. Si la foi

se perd, les contraintes chrétiennes cessent d'agir. Le catholique « affranchi » ne sera pas nécessairement amoral ou immoral : il empruntera désormais sa ligne de conduite à la raison et à l'expérience, lesquelles n'accordent d'importance aux « désordres de la chair » que dans la mesure où l'exige la défense de l'ordre social. Mis à part les ascètes, bien des catholiques se tiennent, en cette matière, plus près des incroyants que des réformés : puisque la chair est faible, il faut lui être indulgent.

Peccato di carne, peccato di niente, disent les Italiens. Parce que la chair n'est rien, l'ascèse catholique la méprise; l'austérité protestante la redoute. Les deux religions ordonnent à leurs fidèles de haïr le péché et, s'ils le commettent, de l'avouer, de s'en repentir. Mais à qui le protestant ira-t-il porter son aveu? Quand saura-t-il qu'il est absous? Le catholique, lui, trouve la paix dans l'ombre du confessionnal et, par là, échappe au refoulement sans le secours de la psychanalyse. Voilà pourquoi le freudisme n'a jamais connu la grande vogue dans les pays où règne l'Eglise de Rome. Voilà pourquoi aussi les sectes dérivées de la Réforme lui offrent encore un terrain favorable.

Ces réflexions peuvent aider à comprendre les deux ouvrages dont nous allons parler.

Le premier est de Mme Clarisse Francillon. J'avais beaucoup aimé *Chronique locale*. J'aime un peu moins **La Mivoie,** qui présente cependant des qualités bien remarquables. Dans l'analyse des caractères, ce roman va plus loin que son devancier, mais il lui est inférieur dans la peinture des mœurs, dans l'évocation du décor. On n'y voit pas ce fourmillement de vies humaines entrecroisées, qui donnait tant de relief à de simples faits divers.

L'auteur situe ses personnages *somewhere in France,* dans une province anonyme dont la géographie ne semble pas l'avoir intéressée. Mais c'est sans doute en Suisse qu'elle les a connus. Cela s'entend aux « helvétismes » qui fleurissent parfois sur leurs lèvres. Cela ressort aussi de certaines erreurs touchant des questions politiques. Ainsi, Mme Francillon prête à un radical-socialiste français des propos outrageusement réactionnaires que ses électeurs ne lui pardonne-

raient pas : ces choses-là ne sont possibles que dans le canton de Vaud, où le radicalisme reste ultra-conservateur.

La Mivoie, c'est le nom d'une maison de campagne où les deux enfants du pasteur Montanet ont vécu leurs jeunes années. Elle a passé, depuis, en d'autres mains. Bientôt, un étranger viendra s'y établir. Ce nom n'a peut-être pas été choisi sans intention. Faut-il y voir un symbole? Pourquoi pas? L'héroïne du roman, Jeannette Montanet, se voit appelée à choisir entre une libre existence d'artiste, qui, en la dressant contre sa famille, l'exposerait aux glorieux périls de l'aventure, et un mariage de raison, dans lequel elle pourrait vivre sans défaillance « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles ». Son refus de se décider fera son malheur : victime d'un double refoulement, elle sera restée à « mi-voie », *au milieu du chemin*, aurait dit feu Edouard Rod.

A dix-huit ans, Jeannette est une belle fille, saine, ardente et sincère. Elle adore la danse. Un de ses amis lui affirme que c'est une vocation : qu'elle vienne le rejoindre à Paris, elle y triomphera. Décidée à quitter les siens, la fillette conquiert sans le vouloir — et pour le bon motif, cela va sans dire — un jeune pasteur, assistant de son père. Elle hésite, s'interroge, ajourne sa réponse. Survient le troisième larron, un célibataire de presque cinquante ans, candidat malheureux aux élections législatives, qui s'installe à la Mivoie pour y réparer son usure nerveuse. Devenue la secrétaire de cet égoïste, Jeannette s'en éprend sans être payée de retour. Elle va jusqu'à l'aveu, elle ira même jusqu'à demander à Hubert de lui faire un enfant. Tout cela en vain, car, à la minute précise où un geste, un regard auraient suffi à éveiller le désir de l'homme, elle n'a pas osé. Si sa chair est faible, son esprit n'est point prompt à la servir. Un nouveau refoulement la conduit à une impasse d'où elle ne sortira plus. Le temps détruit, l'une après l'autre, toutes les possibilités d'évasion. Jeannette meurt à quarante-cinq ans, vierge, laide et un peu folle : « Hubert lui avait pris sa joie et il ne lui avait pas donné l'amour ».

Mme Clarisse Francillon s'efface derrière ses personnages. Elle mène son récit avec une entière impersonnalité, assez

rare chez les femmes auteurs. On devine, cependant, qu'elle eût approuvé Jeannette de se révolter vigoureusement contre les traditions puritaines de sa famille.

M. Philippe Amiguet, au contraire, se révèle soucieux de justifier l'abstention, le renoncement dans lesquels se réfugie son héros. « La chair apporte la malédiction, proclame-t-il, c'est par elle que tout homme est perdu et désespéré. » Pour retrouver la paix du cœur, il faut gravir « les hauteurs glacées de la doctrine réformée ».

Cette **Race de Calvin** dont il a fait l'objet de son étude, M. Amiguet ne cherche pas à la flatter. Il en voit fort bien les ridicules et les tares. Le tableau qu'il en brosse est d'un excellent peintre de mœurs. Il pousse même le *fair play* jusqu'à parer des plus séduisantes couleurs la « païenne » Angèle Barraud, qui réussit presque à déniaiser le jeune Edmond Massart, aspirant au saint ministère : le lecteur ne peut s'empêcher de déplorer que, pour avoir conduit trop cavalièrement son attaque, cette charmante personne voie la victoire lui échapper et son partenaire opérer, de justesse, une vertueuse retraite. On nous dit qu'Angèle « lui souhaita un bon voyage ». Nous pensons que ce fut bien gentil à elle, et nous ne la blâmerions point d'exprimer une indignation véhémente. Si le coquebin avait succombé, tout, dans la suite, eût été plus simple et plus facile. Tel est, du moins, le sentiment qui s'impose quand on n'est pas de la race de Calvin. Il est vrai que l'aimable Philine, bien que parvenue à ses fins, n'arriva pas à convertir Amiel. Quant à M. Amiguet, il ne saurait consentir à tant de légèreté, lui qui prête à un pasteur de campagne ces paroles écrasantes :

La noblesse de notre religion est dans notre obsession du péché. Tourment et inquiétude font la beauté morale du peuple de la Réforme. Pour nous, rien n'est facile! Aucun acte magique ne nous délivre : nous sommes seuls dans cette dure bataille de la Foi.

Professer de telles maximes et trouver le moyen d'être gai, c'est assurément méritoire. Voilà un mérite auquel ne sauraient prétendre les deux héros de M. Amiguet.

Il serait temps de conter leur triste aventure.

Jeannette Montanet, fille d'un prêcheur, rêvait d'être danseuse et d'avoir des amants. Edmond Massard, fils d'un libertin se prépare à devenir pasteur. La « bonne société » de sa petite ville ne croit guère à sa vocation. Parce que ses parents ne sont pas des « gens bien », on lui fait subir toutes sortes d'avanies. Une jeune fille un peu ancienne — elle a quatorze ans de plus que lui — s'intéresse à ce théologien en herbe. Elle croit que c'est par pitié ou par instinct de justice. Dans la sympathie qui les rapproche, ni l'un ni l'autre ne veut reconnaître l'amour. La pieuse Esther Malan, il est vrai, ne fait pas au petit dieu le même accueil qu'Angèle Barraud, élève très libre du Conservatoire de Genève, ou que Mlle Prost, la lingère « qui reçoit des visites ». Les masques, pourtant, finissent par tomber. Toute la petite ville jure qu'Esther est la maîtresse du jeune Massard. La malheureuse reçoit de ses meilleures amies des lettres anonymes flétrissant le scandale. Pendant ce temps-là, les deux amoureux cherchent à sauver « le rêve d'un amour pur, qui ne les détournerait pas de Dieu ». Toujours le refoulement. Leurs sens exaspérés, les persécutions de plus en plus féroces des pharisiens, finissent par les convaincre que la nature ne se laisse point berner. Puisque le mariage d'un pauvre jouvenceau avec une vierge riche et mûre passe, aux yeux de l'opinion, pour une ridicule folie, ils s'enfuiront, ils iront se perdre, comme Manon et son chevalier, « à Paris, tous les deux ». La veille du départ, Esther tombe malade. Longtemps, elle se débat contre de terribles souffrances. Il semble que sa mort doive tout arranger, car, à la dernière page, Edmond, résigné à perdre son amie, ne souhaite plus qu'une chose : que cela ne traîne pas.

Ce dénouement brutal est assez arbitraire. Qu'arriverait-il si Esther restait dans le jeu? Comment le jouerait-elle? Et le jeune Massard? C'est cela que nous voudrions connaître. Mais M. Philippe Amiguet n'a pas explicitement tué son héroïne. Elle peut en réchapper. Un autre volume nous apprendra peut-être quels tourments réserve à la race de Calvin l'assouvissement d'un amour coupable. Malgré *La Puritaine et l'Amour* de M. Robert de Traz, le sujet semble loin d'être épuisé. M. Amiguet ne manquerait pas d'en tirer « de grandes

et terribles leçons », car, à en juger par les châtiments qu'il inflige à de pauvres êtres coupables seulement d'avoir désiré l'œuvre de chair, comment les traiterait-il s'ils allaient jusqu'à l'accomplir? On frémit d'y songer.

Dans sa forme actuelle, malgré tout ce qu'il laisse en suspens, son nouveau roman est fort bon. Le ton, un peu terne parfois, demeure juste dans l'ensemble. La modération des termes souligne la vigueur de la pensée.

L'intérêt du thème principal s'accroit de tout ce qui s'ordonne autour de lui : paysages, observations sociales, discussions idéologiques, tout cela de la meilleure qualité. La plupart des scènes se passent à Boiron : sous ce nom de fantaisie, j'ai reconnu la jolie ville de Morges, dont la population m'a toujours paru beaucoup plus avenante que M. Amiguet ne voudrait le faire croire. Pour varier les décors, il y a Lausanne, Genève, des villages vaudois. Le climat intellectuel du roman est complété par des portraits de professeurs et d'étudiants en théologie, ainsi que par des aperçus ingénieux sur la rivalité des deux Eglises d'Occident.

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

João de Barros : *Patria esquecida;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — Mendès Corrêa : *Da Biologia a Historia;* Imp. portuguesa, Porto. — Alves de Azevedo : *Elogio da Juventude;* Ant. Maria Pereira, Lisbonne. — José Osorio de Oliveira : *O romance de Garrett;* Taavares Martins, Lisbonne. — J. de Castro Osorio : *Universidade colonial;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro : *Alemanha ensanguentada;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro : *Quando ao gavião cai a pena;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Sabina Freire;* Seara Nova, Lisbonne. — Carlos Queiroz : *Desaparecido;* Anuario comercial, Lisbonne. — Mémento.

L'industrie moderne a bien pu voir dans la création de besoins toujours nouveaux une source au moins momentanée de prospérité; le moment est venu pour le moraliste de constater avec amertume que cette politique de vente a déchaîné mille appétits et ruiné les bases traditionnelles de la morale sociale. L'idéalisme des libérateurs du peuple se trouve ainsi singulièrement débordé, en sorte que les préoccupations contemporaines ne visent plus guère que la défense ou la conquête des biens matériels immédiats. La machine aidant, chacun aura bientôt perdu la propriété de ses outils

de travail et la libre disposition des fruits de son labeur. Tout retourne à l'Etat. Impossible, dans ces conditions, de garder les yeux tournés vers un idéal de perfectionnement individuel, vers l'Universelle Patrie de tous les hommes vraiment complets, où fleurit le culte désintéressé de la Justice, de la Vérité, de la Beauté, dans la libre expansion des facultés les plus hautes. C'est en l'honneur de cette **Patrie oubliée** que le grand poète de *Terre fleurie*, M. João de Barros, vient d'écrire l'un de ses livres les plus généreux, les plus vibrants de mâle et lyrique éloquence. Inquiet de l'actuelle poussée des doctrines de violence et d'étroit nationalisme, il se refuse à croire à la fatalité cruelle de cette régression, et il cherche à montrer que le vrai patriotisme, celui des plus grandes figures du Portugal intellectuel, ne se peut séparer d'une recherche héroïque de perfection humaine. Comment ne pas lui donner raison, quand il évoque tour à tour ces créateurs de Beauté : Antero de Quental, initiateur de l'émotion de pensée, Cesario Verde, précurseur du moderne réalisme lyrique, Antonio Patricio, sensibilité héroïque, interprète passionné du thème éternel de l'Amour et de la Mort, poète égal aux plus grands dans *Oceano*, dans *Pedro O Cru, Diniz et Isabel, D. João et le Masque;* Teixeira de Queiroz, cherchant à faire apparaître dans les types régionaux de sa *Comedia do Campo* l'homme éternel. La littérature ne saurait être un moyen commode de gagner argent et renommée, mais une activité hautement désintéressée au service d'un idéal de perfection et de beauté. Romantisme, dira-t-on. Mais le Romantisme, répondra João de Barros, est essentiellement une haute expression lyrique de l'âme. De l'âme de l'homme en général, de l'âme portugaise en particulier. Au-dessus des querelles de tout ordre, la mission de l'Europe est de sauvegarder un terrain neutre d'universelle communion, de liberté spirituelle, de beauté morale sans cesse purifiée. Mais l'Europe d'aujourd'hui n'est-elle pas en train d'oublier sa mission, de renier en quelque sorte cet héritage de la Grèce et de Rome, que nous a transmis le Christianisme? João de Barros s'en inquiète à juste titre. Mais faut-il souscrire entièrement à ce culte de Rome impériale, dont on nous abreuve depuis quelque temps? A y

regarder de près, nous devons surtout à Rome les formes stables de l'Etat. Mais ce qui intéresse directement l'âme ne vient pas d'elle. A la spiritualité druidique reconnue par les Grecs eux-mêmes, elle substitua en Gaule un bas matérialisme, et de la subtilité artistique d'Hellas elle tira surtout des pastiches. Néanmoins, ayant triomphé par les armes des Gaulois aussi bien que des Grecs, c'est en elle que se résorba l'apport intellectuel et moral des uns et des autres par l'intermédiaire du Christianisme. Les Grecs ont créé l'appareil de nos spéculations intellectuelles; les Celtes ont instauré les idées morales. Sans ces deux éléments, il ne pouvait y avoir de civilisation véritable. Selon les races et les climats, leur mariage a lieu çà et là en proportions variables. C'est pourquoi il faut louer M. Ricardo Severo d'avoir écrit et M. João de Barros de le rappeler :

> Ce fut une erreur de croire que la race portugaise n'est qu'un mélange confus de sangs d'origine différente, sans caractéristique bien définie, quand, au contraire, l'unité parfaite et exceptionnelle de la race est la raison d'être essentielle de notre nationalité, de sa glorieuse histoire, de la grandeur de son œuvre colonisatrice. L'erreur est plus grave encore d'oublier que cette race vit encore sur son sol d'origine et provient de l'insondable passé de la préhistoire.

Le magistral ouvrage de Mendès Corrêa : **De la Biologie à l'Histoire** vient à l'appui de cette opinion. L'éminent anthropologiste ne se contente pas de montrer, en des pages qui témoignent de sa puissante culture scientifique, le service incomparable que les sciences biologiques peuvent rendre à l'histoire, en particulier pour l'élucidation des problèmes qui touchent aux origines ethniques; il ne néglige pas de préciser sa pensée dans l'ordre philosophique et social. A juste titre, il considère que l'on ne saurait refuser à l'hérédité un sens transcendant, à la fois moral, social et politique. En Portugal, nous sommes sur fonds ibéro-celtique, à n'en pas douter. Mendès Corrêa ajoute :

> La Patrie est un héritage spirituel indestructible, riche en virtualités rénovatrices. La conscience ethnique alimente cette flamme, qu'il est impossible d'éteindre au fond de notre être. C'est dans l'étude du passé que nous pouvons puiser les meilleures leçons

d'avenir, et le moindre vestige archéologique est d'un enseignement profond.

Pour Mendès Corrêa, l'exploration scientifique des ruines portugaises devrait marquer le début d'une ère nouvelle de la vie nationale, le début de la vraie politique de l'esprit, du culte des forces morales, unique politique capable de dresser, au-dessus des mesquines passions égoïstes, un idéal de paix, d'amour et de justice!

Pour Almachio Diniz (*Historia racial do Brasil*), le lusitanisme différencie le Portugais par-devant les autres formes de civilisation et le caractérise en tant que race sociologique. Ainsi, au point de vue de la race, le Lusitanisme est au Portugais ce que celui-ci est vis-à-vis du Brésil. Spirituellement parlant, Brésil et Portugal sont inséparables. Le Portugal, qui fut l'initiateur du colonialisme européen, ne saurait davantage être séparé de ses colonies, avec lesquelles il fait corps. Au reste, il est de plus en plus pénétré de l'esprit impérial, au sens spirituel et chrétien du terme, comme le note excellemment le subtil critique Alves de Azevedo dans son **Eloge de la Jeunesse.** Colonialiste fervent, Alves de Azevedo n'ignore rien des problèmes du présent, ni des inquiétudes d'une jeunesse ardente, qui cherche sa voie parmi les ruines. Il excelle à définir les mérites de nos moralistes d'avant-garde, un Georges Duhamel, dont il loue le robuste bon sens, un André Maurois, interprète sagace de la sensibilité britannique. Alves de Azevedo n'est pas moins familier avec les représentants actuels de la pensée anglaise et de la pensée allemande. Il n'en est que mieux en mesure d'affirmer la haute valeur humaine des drames d'un Carlos Selvagem, des poèmes d'un Antonio Patricio, l'un formé par l'action héroïque, le second fasciné par l'idée de Beauté devant le tragique mystérieux de la vie.

Et sans doute ne faut-il pas marchander à l'auteur d'*Oceano* le beau titre de poète de l'énergie, que lui confère sans hésitation M. Joâo de Barros, son frère en esprit. Pour nous, c'est de Garrett que nous le rapprocherions le plus volontiers. Nul ne fut plus essentiellement portugais que le prestigieux Don Juan du romantisme et du libéralisme. Sa

vie, telle que nous la conte, selon la formule d'André Maurois, le jeune et brillant critique Osorio d'Oliveira, fut une perpétuelle aventure, un tournoi chevaleresque de politique et d'amour, où son dandysme natif était heureux de briller, en dépit de toutes les embûches du Destin. Le **Roman de Garrett** nous fait revivre pas à pas les moindres détails de cette existence tourmentée, éprise au demeurant d'ordre, de tendresse et de bonté chrétienne. A chaque étape, nous voyons naître une œuvre littéraire nouvelle, et nous devinons que la douleur et l'exil ont progressivement débarrassé le poète de tous les poncifs académiques, dont sa jeunesse avait été nourrie. De même, il nous est révélé que si le *Frei Luiz de Souza* reste son plus authentique chef-d'œuvre, c'est parce que le sujet choisi lui permettait d'y infuser toutes les angoisses de son âme à cause de sa fille chérie, née d'un adultère. Osorio d'Oliveira a écrit là un maître livre, et qu'on ne se lassera pas de relire.

Malheur à la nation qui, en tant que nation ne se sent pas aristocrate, disait Garrett. Malheur à la nation qui ne croit pas aveuglément aux merveilles de son histoire!

Mais quel miracle fut plus grand que celui des découvertes et de la colonisation portugaises? Le Portugal n'a pas seulement fait naître le Brésil; il demeure un vaste empire. L'existence même et la mise en valeur de cet empire posent des problèmes que les Universités classiques ou techniques actuelles ne sont pas aptes à résoudre directement. Car à toute création nouvelle de l'esprit doit socialement correspondre un organisme culturel adéquat, qui vienne compléter les organismes préexistants de même ordre. C'est pourquoi M. D. Joâo de Castro Osorio préconise avec éloquence (**Nécessité et directives d'une Université coloniale**) l'urgence d'une culture coloniale, la nécessité d'un esprit universitaire approprié à la colonisation. En effet, la création des nations nouvelles par la colonisation comporte une série de problèmes spirituels et matériels, à la solution desquels doit présider un esprit de culture approprié. A la future Université coloniale devra s'adjoindre une Ecole supérieure d'études orientales, avec musées et bibliothèques. L'action

moderne n'admet pas d'hésitations ou d'erreurs. La lutte est trop vive pour qu'on néglige de donner le maximum d'efficacité à la préparation des serviteurs de l'Empire portugais et de sa culture. Naturellement une collaboration étroite sera établie entre l'Université coloniale et les autres Universités.

La culture humaine s'apparie au jardinage. Chaque terrain a ses plantes préférées, ses essences d'arbres autochtones ou acclimatées. Il importe à l'homme d'améliorer les espèces par la sélection, l'hybridation ou la greffe et, pour cette dernière opération, l'essentiel est de bien connaître les qualités des sujets. L'éducateur ne saurait se soustraire à des préoccupations analogues, c'est-à-dire qu'il doit s'informer des aptitudes natives de ses pupilles. En ce qui concerne les milieux sociaux, c'est au romancier qu'incombe la tâche de déblayer le terrain, et chaque observateur a sa matière préférée. Par exemple, il n'est pas douteux que l'admirable paysagiste et peintre de types ruraux qu'est Aquilino Ribeiro a puisé dans sa Beira natale la matière de ses plus authentiques chefs-d'œuvre. Son art viril et direct embrasse des yeux la Nature et la Vie, mais pénètre rarement jusqu'à l'âme. Son **Allemagne ensanglantée** nous offre en menues touches visuelles, d'une étonnante justesse de ton, le tableau de la nation vaincue, mais obstinée à renaître. Un grand souci d'impartialité anime l'observateur qui dénonce le « cylindrage » opéré par le *Diktat* et qui cherche à nous montrer de quelles réactions inévitables est issu l'hitlérisme. De ce cylindrage, les Français en général n'ont guère eu conscience; ils avaient assez de relever leurs propres ruines. Mais Aquilino a-t-il bien pénétré le mystère de l'âme allemande, si obscure pour nous, qui voudrions tant pouvoir détourner la menace? Une pointe d'humour castillan aiguise le pittoresque des figures qui se meuvent à travers les six morceaux de choix intitulés **Quando ao gavião cai a pena,** et le meilleur d'Aquilino Ribeiro est là.

Mais pourrait-il devenir un écrivain de théâtre? Difficilement sans doute; car tout ce qu'il met dans la bouche de ses personnages est en style *écrit,* non *parlé.*

M. Teixeira Gomes, qui est d'une génération antérieure,

et qui est rompu à toutes les finesses de la langue, semble toujours, au contraire, dans ses contes et essais impressionnistes, *causer* avec son lecteur, que la qualité très portugaise de son esprit caustique captive irrésistiblement. De là le charme du dialogue et son caractère vivant dans l'unique comédie qu'il ait écrite, **Sabina Freire,** et qu'il réédite aujourd'hui. Cette pièce, où il y a mort et poison sur la scène, est tout animée de rire. Capable d'inspirer un musicien? Sans doute, et l'auteur le redoutait. La musique, en effet, ne manquerait pas d'en sophistiquer l'essence.

Saluons, pour terminer, un poète de pure sensibilité portugaise, un maître incontestable de la jeune école moderniste, M. Carlos Queiroz, auteur de **Disparu.** De ces mélodies lyriques aux rythmes infiniment variés, sans complications de style ni éclats de voix, où chaque mot est chargé d'une vie mystérieuse, dans la simplicité absolue de l'expression, se dégagent les plus enveloppantes résonances. Rien que d'humain en profondeur, dans une constante recherche de perfection. Cela plonge au plus intime de la race. Et quelle foi dans les destins universels de la Poésie!

Poètes, attendons avec patience ! — L'Humanité, un jour, (presque morte, — par disette d'âme, la Civilisation) — Courbée sous le poids sans gloire de la science, — viendra mendier à notre porte — l'aumône d'une chanson!

Mémento. — Le journal lyrique que Mme João Falco nous offre sous le titre de *Um Dia e outro dia* dénonce une sensibilité vibrante et fertile en merveilles; mais pourquoi ne pas typographier ces confidences en simple prose? Confidences encore, dans une forme analogue, *Ainda* d'Eduardo Victor, *Solar d'alem* par Licinio Prado est plus classique. *A viuva sem velo* de Manuel Maia Pinto sur un sujet très actuel nous retiendra. A lire au *Diario de Lisbôa* (Supplément) *Gomes Leal, poète inconnu* (28 déc. 1935) et *O Drama espiritual de Leonardo Coimbra* (10 janv. 1936), par João de Castro Osorio; à la *Revista da Faculdade de Letras* (Tome II, 1935) *Teofilo Braga, As directrizes da sua obra de historia literaria* par Hernani Cidade; au *Boletim litérario, A politica do Livro* par Aquilino Ribeiro (Janv. 1936); à *Presença, A procura de Deus,* poème de Luis Cardim, *Sonetilhos* de Saul Dias et la critique des poèmes par Adolfo Casais Monteiro; à *Seara Nova* (25 mars 1936, N° 471)

Variacões sobre velhississimos temas par M. Teixeira Gomes, à *L'Illustration* (7 mars 1936) *A Sumatra, les Dieppois en 1529*, par Alice Guibon, etc.

PH. LEBESGUE.

LETTRES ISLANDAISES

Centenaire de Matthias Jochumsson. — Gudm. Finnbogason : *Islendingor*, Reykjavik, 1933. — A. G. van Hamel : *Ijsland oud en nieuw*, Zutphen (Hollande), 1933. — *Islenzkar Smásögur*, Reykjavik, 1933. — Gudm. Kamban, *Skalholt III et IV*, Reykjavik, 1934 et 1935. — Halldór Kiljan Laxness.

Les Islandais ont célébré l'année dernière le centième anniversaire de la naissance de **Matthias Jochumsson,** un de ces grands lyriques qu'un sort injuste condamne à n'être lus et goûtés que dans un tout petit cercle. Il est l'un de ceux qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ont contribué à réveiller en Islande les souvenirs d'une grande histoire et à galvaniser les forces d'un peuple en train de renaître. Tous les aspects de l'Islande et les plus belles figures de son histoire revivent dans son œuvre; célèbre de bonne heure et choyé de ses concitoyens, il fut pendant des années au centre de la vie islandaise : ses poèmes de circonstance ne se comptent pas; il a vu mourir autour de lui les meilleurs artisans de la renaissance islandaise, et, dans les vers écrits en leur honneur, il a rassemblé en un faisceau splendide tout ce que l'époque avait connu de grandeur et de mérite; il a célébré toutes les sources de vie : la foi, l'ardeur, l'énergie, l'amour, mais aussi la haine : « C'est la haine et l'amour qui donnent la chaleur quand l'époque fermente, et non les Dieux : ils ignorent la colère. » Et l'événement contemporain suscite naturellement tout un cortège d'ombres illustres : après avoir décrit les funérailles solennelles de l'Islandais Gudbrand Vigfusson, professeur à Oxford, Matthias Jochumsson fait s'incliner sur sa tombe skaldes, historiens, sages de l'ancienne Islande, hommes d'Etat, hommes d'Eglise : « Ils étaient là un millier, les princes de notre peuple. » La qualité première d'une telle poésie est évidemment surtout l'éloquence. Comme tout poète éloquent, Matthias Jochumsson a le don de fixer en images l'essence d'une idée, d'un acte ou d'un aspect naturel. Et pour évoquer la nature islandaise, l'image prend d'elle-même un caractère de grandeur, quel-

quefois souriante quand le poète décrit un paysage d'été, plus souvent désolée, mais surtout (et ceci se retrouve chez d'autres poètes islandais) immense, de dimensions cosmiques. C'est ce qu'on trouve par exemple dans son poème sur l'envahissement des glaces :

Flotte d'argent envoyée pour nous tuer; où est la mer? Partout s'étend la glace : des excroissances grises jaillissent çà et là, font penser à des spectres parmi des tombes. Ou bien, est-ce une église? Formes étranges et propices au poète : car je vois le tombeau d'un monde tout entier. Cimetière aux cent mille tertres, empire redoutable et glacé, lieu farouche où la mort amasse son butin.

C'est Matthias Jochumsson qui donna à l'Islande son chant national, au moment où elle célébrait les fêtes de son millénaire. Le chant a un caractère religieux marqué : Matthias était pasteur. « ... Devant Dieu un seul jour est comme mille années. Et mille années un jour, rien de plus... les mille ans de l'Islande, une petite fleur d'éternité, où tremble une larme, qui adore son Dieu et meurt. »

Deux excellents ouvrages, **Islandais**, de M. Gudm. Finnbogason et l'**Islande ancienne et moderne**, de M. van Hamel, professeur à l'Université d'Utrecht, offrent des renseignements précieux sur tous les aspects de la vie islandaise. M. Finnbogason a réuni les textes les plus caractéristiques parus sur le pays et sur ses habitants; il a essayé de dégager le caractère unique du paysage et l'originalité de la langue; il a étudié les productions les plus spécifiquement islandaises, la prose des sagas et la poésie des skaldes. Mais les chapitres essentiels sont ceux qu'il a consacrés à la psychologie même du peuple islandais; il montre que les institutions de l'Etat libre, tel que le créèrent au début du xᵉ siècle les colons venus de Norvège, avaient sincèrement pour objet de donner le pouvoir à ceux que leurs pairs jugeaient les plus dignes; si elles finirent par se corrompre comme toutes les institutions, elles demeurèrent efficaces pendant plusieurs siècles : l'Althing fut établi en 930, et c'est en 1262 seulement que la Norvège mit la main sur l'Islande, à la faveur de luttes intestines engagées entre chefs trop puissants. Il faut savoir gré à M. Finnbogason d'avoir cherché dans les

grandes œuvres de la littérature les règles auxquelles l'Islandais d'autrefois conformait sa conduite; nous devons à ce souci une analyse pénétrante du grand poème gnomique de l'*Edda*, les *Hávámál* (*dits du Très Haut = Odin*), de plusieurs poèmes skaldiques, de divers épisodes des sagas, enfin des monuments les plus caractéristiques de la poésie et de l'éloquence chrétiennes en Islande. Il s'en dégage une sagesse faite de bon sens pratique, de circonspection, de vigilance au milieu des surprises d'une vie dangereuse, mais pénétrée aussi du sentiment très vif que la justice, la raison, la mesure sont indispensables dans les relations humaines.

Le livre de M. van Hamel est la meilleure étude qui ait été écrite par un étranger sur l'Islande. L'auteur n'a pas seulement parcouru le pays dans tous les sens, il s'est de diverses façons mêlé à sa vie; on l'a vu travailler dans une ferme à la fenaison et remplacer, à l'Université de Reykjavik, un professeur islandais qui se chargeait pendant ce temps de son enseignement à Utrecht. Son livre est nourri de souvenirs et d'impressions personnelles et nous offre en même temps le résultat de recherches minutieuses sur le développement culturel du peuple islandais. Nous apprenons comment il faut traiter les petits chevaux islandais, nous les voyons traverser les fleuves à la nage; l'auteur décrit un voyage d'été à travers les solitudes des hauts plateaux, quand le paysage de glace, de lave et de roche est tout baigné de soleil. Mais il raconte aussi, d'après un récit célèbre, les dangers et les fatigues des voyages entrepris au début de l'automne, par la montagne, quand les cours d'eaux sont déjà recouverts de glace et que la tempête de neige aveugle et immobilise le voyageur. Dans une autre partie de son livre, M. van Hamel a retracé les principales étapes de l'histoire islandaise et fixé le caractère essentiel de chacune : paganisme et liberté, christianisme et asservissement, longue misère des XVIe et XVIIe siècles, réveil du patriotisme et conquête de l'indépendance. Entre le premier et le second chapitre, il a inséré une étude sur le caractère des sagas et celui des poèmes skaldiques, et il a émis sur ces deux formes d'art des opinions nouvelles et originales. Il voit l'origine première de la saga dans le besoin du colon islandais

d'affirmer la conquête du sol par le pouvoir presque magique de la parole : les noms attribués à chaque lieu, les événements racontés qui affirment la présence humaine transforment les régions mystérieuses, imprégnées de magie et peuplées d'esprits en un paysage proprement humain, fait pour l'homme et marqué de son empreinte. Il montre comment la saga est aussi la défense virtuelle d'une famille contre toute intrusion sur le domaine où elle s'est installée. Il retrace le processus suivant lequel les sagas se sont enrichies peu à peu d'événements : voyages, expéditions, combats, pour s'épanouir enfin et s'achever — au moins les grandes sagas — dans l'image vigoureuse et nuancée d'un individu d'élite : Egil, Grettir, Gisli, Njal. Pour la poésie skaldique, négligeant les grands poèmes d'apparat, il étudie les strophes isolées qui dans les sagas jaillissent aux moments décisifs de l'âme des personnages et il montre que l'Islandais d'autrefois attribuait à la forme rythmée un pouvoir souvent magique sur les événements et les êtres. Il faut signaler encore deux chapitres extrêmement intéressants : l'un de folklore, dans lequel M. van Hamel cherche à nous donner une idée du pullulement des croyances populaires en Islande, l'autre où il résume à grands traits et mène jusqu'à nos jours l'histoire de la littérature moderne.

Dans cette littérature, la poésie l'a longtemps emporté sur la prose, et aujourd'hui encore la poésie lyrique islandaise est incomparable. Ce fut d'abord en cultivant la nouvelle que les Islandais tentèrent de retrouver la tradition des sagas et de la grande prose d'autrefois. Aussi le recueil de vingt-deux nouvelles (**Islenzkar smásögur**) publié à Reykjavik il y a deux ans mérite-t-il d'être lu avec attention; il va de Jónas Hallgrímsson (1807-1845) à M. Halldór Kiljan Laxness, qui, bien que déjà célèbre, a le bonheur d'être encore tout jeune. On y trouve représentés les nouvellistes les plus éminents et l'on peut y étudier les aspects divers que le genre prend sous leurs mains. A part quelques exceptions, comme le *Petit Cordonnier* de David Thorvaldsson, dont la scène est en France, et le *Rêve de printemps* de Gestur Pálsson, imprégné d'ironie à la G. Brandes, toutes ces nouvelles nous présentent des types islandais, souvent hors de l'ordinaire,

dont la bizarrerie révèle d'autant mieux le tréfonds de l'âme nationale.

M. Gudmundur Kamban a terminé, avec les volumes III et IV, son évocation de la vie à l'évêché de **Skâlholt** au XVIIe siècle et son portrait du grand évêque Brynjolfur Sveinsson. Comme il a été dit dans une chronique précédente, les tomes I et II étaient consacrés à l'aventure tragique de Ragnheidur, fille de l'évêque, coupable d'avoir aimé en secret Dadi Halldórsson, le plus beau des clercs de Skálholt, et qui meurt des suites de sa faute. L'évêque a chassé loin de ses yeux le fruit d'un aussi coupable amour, et reporté toute son affection sur son fils. Mais celui-ci meurt en Angleterre et Brynjolfur, ébranlé par ce coup du destin, recueille près de lui et élève le petit-fils qu'il avait voulu ignorer jusque-là. L'intérêt psychologique des deux tomes est dans la description exacte et mesurée de la lutte d'une personnalité autoritaire et vigoureuse contre la vieillesse envahissante, affaiblissante. Sur ce thème principal se greffe celui des tribulations d'un prêtre de Skálholt, accusé de magie; en partie grâce à l'évêque, il échappe au châtiment, mais toute l'horreur des procès de sorcellerie est évoquée, toujours avec un sens exact de la mesure : le supplice d'un sorcier, brûlé vif, l'ébranlement causé par ce spectacle dans l'âme de l'accusé, montrent avec quelle maîtrise et aussi quelle mesure M. Kamban sait traiter les scènes de violence.

M. **H. K. Laxness** continue le cours de ses succès : les deux romans dont il a été question dans la précédente chronique ont été traduits en danois et en anglais sous le titre de *Salka Valka;* l'accueil en Angleterre a été particulièrement chaleureux; un recueil de nouvelles, une pièce de théâtre, un grand roman en deux parties sur la vie du paysan islandais, sont le bilan des deux dernières années. La seconde partie du roman ne nous étant pas encore parvenue, nous réservons pour notre prochaine chronique une étude d'ensemble sur cet auteur.

A. JOLIVET.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Palme Dutt : *Fascisme et Révolution;* Editions sociales internationales. — Georges Dimitrov : *Lettres, notes et documents datant de ma détention et du procès de Leipzig;* Editions sociales internationales. — Marcel Griaule : *La Peau de l'Ours;* Gallimard. — S. A. R. l'infante Eulalie : *Mémoires;* Plon. — L. Trotsky : *Défense du Terrorisme,* Editions de la « Nouvelle Revue critique ».

Fascisme et Révolution, un gros ouvrage de Palme Dutt, bourré de faits, de raisonnements et de maximes, est un produit de la propagande communiste. Il cherche d'abord à démontrer que « l'accroissement des forces productives » entraîne la surproduction et le chômage. Il en conclut que, le capitalisme rejetant un nombre croissant d'êtres comme « superflus », il faut choisir entre la généralisation de la ruine qui en résulte et « l'organisation des forces productives pour la société tout entière en abolissant la propriété de classe des moyens de production et en construisant la société communiste sans classes ». Ce système est l'opposé de « la stabilisation temporaire de 1923-1929 » qui s'est « écroulée ». M. Dutt en conclut la condamnation du libéralisme et du parlementarisme, raillant leurs efforts pour remédier aux maux constatés. Puis, pour donner le change sur l'injustice de cette condamnation, il affirme que le fascisme est l'aboutissement naturel du capitalisme et essaie de le prouver par l'exemple de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Autriche. Ses affirmations historiques sont d'une fausseté évidente. M. Dutt ne veut pas comprendre qu'il y a, dans les sociétés actuelles trois partis : au centre, les partisans de la légalité, des réformes et du progrès, à droite le fascisme, à gauche les révolutionnaires. Fascistes et révolutionnaires ont même doctrine de base : il faut s'emparer du pouvoir par la violence et gouverner malgré la majorité. C'est ce que les communistes ont fait en Russie en renversant Kérenski, en Hongrie en renversant Karolyi, en Italie en s'emparant des usines, ce qu'ils font aujourd'hui en Espagne, ce qu'ils feront demain en France s'ils y arrivent au pouvoir. Le gouvernement Horthy en Hongrie a été le résultat de l'intervention roumaine contre Bela Kun, le fascisme italien, la réaction contre l'occupation des usines et l'indiscipline ouvrière, etc. Les communistes faillirent follement amener l'avènement de Hitler en opposant la

candidature Thaelmann à celle de Hindenburg; si ce dernier a plus tard livré le pouvoir à son ancien adversaire, l'agitation communiste y a sa part de responsabilité : elle avait forcé à amplifier la force de la Reichswehr. Ayant raconté d'une façon fausse l'histoire, M. Dutt conclut :

A mesure que nous pénétrons plus profondément dans une période de maturation révolutionnaire, alors que le mouvement ouvrier ne peut progresser que par des méthodes révolutionnaires et dans des conditions illégales ou doit disparaître, ce qu'on appelle « le socialisme démocratique », « le socialisme avec la permission de la bourgeoisie » s'éclipse inévitablement.

Si quelque chose pouvait légitimer le fascisme, ce serait une conclusion aussi lamentable.

Le 26 février 1933, Marinus van der Lubbe, qui avait été exclu plusieurs années auparavant du Parti communiste hollandais à raison de son attitude anarchiste, passa la nuit au poste de police de Henningsdorf. Le lendemain il fut relâché et le soir il mit le feu au Reichstag. Il fut arrêté quand il en sortait. Les nationaux-socialistes, au pouvoir depuis le 30 janvier, résolurent d'exploiter ce sinistre dans l'intérêt de leur Parti et de l'attribuer aux communistes. La première chose qu'il fallait faire était évidemment de rechercher ce qu'avait fait Lubbe les jours précédents et en particulier au poste de police. Ce ne fut jamais fait. On lui chercha des complices communistes. Un des malheureux appréhendés dans ce but par la police fut G. Dimitrov, réfugié bulgare qui vivait à Berlin sous un nom d'emprunt avec un faux passeport, gagnant sa vie en faisant des traductions pour la Correspondance internationale communiste. Dimitrov fut dénoncé le 9 mars par le garçon de café Helmert. Arrêté aussitôt avec deux de ses compatriotes, il fut interrogé avec acharnement. L'instruction ne put arriver qu'à constater que Dimitrov, arrivé le 26 au matin à Munich, n'en était reparti que le 28. De plus, il ne connaissait ni Lubbe ni Torgler, les deux autres accusés. Il n'en fut pas moins retenu en prison et aux fers, puis le 21 septembre traduit devant le Tribunal d'Empire de Leipzig. Devant celui-ci, Gœring et Gœbbels vinrent soutenir que l'incendie du Reichstag avait dû donner

le signal à un soulèvement communiste armé. Dimitrov répliqua qu'au contraire, à ce moment-là, c'était l'écrasement des Casques d'Acier qui était préparé par leurs anciens alliés, les nationaux-socialistes. Finalement, seul Lubbe fut condamné. Mais Dimitrov fut encore retenu arbitrairement en prison jusqu'au 27 février 1934. On l'expédia alors en avion à Moscou. Par inadvertance, l'administration pénitentiaire ne lui rendit pas les objets saisis lors de son arrestation, mais lui permit d'emporter les papiers qu'il avait amassés dans sa prison. Ce sont eux qui composent la substance de son intéressant livre : **Lettres, notes et documents datant de ma détention et du procès de Leipzig.**

M. Marcel Griaule, « un vieil Abyssin », qui a suivi de près les péripéties du conflit italo-éthiopien, les raconte dans un livre intitulé **La Peau de l'Ours.** Les sympathies de M. Griaule vont naturellement aux Ethiopiens, mais il a l'esprit vif et donne volontiers des coups de patte de tous côtés. Seulement, il entre trop longuement dans le détail de ce qu'il a vu en Europe et même parfois dans celui de vains efforts pour voir quelque chose. Il eût plus instruit le lecteur en parlant davantage de ce qu'il avait vu en Abyssinie.

D'une plume alerte, l'infante Eulalie a écrit ses **Mémoires.** Ils se lisent avec plaisir, promenant le lecteur à travers les cours de l'Europe et lui faisant connaître le caractère et les manières de personnages qui, par suite de leur rang, ont toujours été l'objet de la curiosité publique.

L'infante Eulalie est née en 1864. Elle était la fille cadette de la reine Isabelle d'Espagne. Elle avait quatre ans quand sa mère fut expulsée d'Espagne; celle-ci s'attendait à avoir ce sort et était venue habiter auprès de la frontière pour pouvoir se sauver plus facilement. Le roi François d'Assise, mari de la reine Isabelle, éprouva d'ailleurs « un grand soulagement » à cet exil, car il lui permit de satisfaire son goût des voyages. Eulalie resta à Paris pendant le siège et la Commune et alla ensuite en pension au Sacré-Cœur de la rue de Varenne. Il y avait neuf ans qu'elle était en France quand Isabelle put enfin retourner en Espagne avec ses filles.

son fils Alphonse XII étant monté sur le trône. En 1882, Alphonse, quoique marié depuis plus de deux ans, n'avait pas encore d'héritier mâle. Pour renforcer la situation de la famille royale, on fit épouser à Eulalie en 1886 son cousin Alphonse de Montpensier, alors le seul prince du sang de la branche régnante des Bourbons. Ce mariage de raison aurait pu finalement être heureux (deux enfants étaient nés), mais Montpensier était de ces princes si nombreux qui, aspirant à gouverner les autres, ne savent pas se gouverner eux-mêmes. D'abord indifférents l'un envers l'autre, les époux peu à peu se brouillèrent. Eulalie « perdit son calme malgré l'indifférence où la laissaient les fugues continuelles de son mari qui collectionnait les aventures dans toutes les classes de la société. Séville, Paris et Madrid le voyaient passer en luxueux équipage avec une amie, tandis qu'à Paris Eulalie se trouvait dans la situation difficile et pénible d'une femme abandonnée de son mari... Elle entrevit l'existence d'un puits sans fond où allait s'engloutir la fortune du duc de Montpensier. Quand on a deux enfants, les infidélités d'un mari cessent d'être une question d'amour-propre... » Elle dut demander le divorce pour sauver les débris de sa fortune. Elle l'obtint, mais fut exclue de la cour d'Espagne pour cette violation des lois de l'Eglise.

Redevenue simple particulière, Eulalie habita en France et voyagea, partout reçue avec l'estime et la sympathie que lui méritaient son intelligence et la dignité de sa vie. Sa naissance et son titre lui ouvraient toutes les portes. Souverains, princes, hommes d'Etat et même parfois hommes de lettres (Paul Bourget, Marcel Prévost, F. de Croisset, Loti, etc.), elle a vu (ou plutôt en général entrevu) presque tous les personnages marquants depuis soixante-dix ans. Elle esquisse leur silhouette et les juge avec une grande netteté et en même temps une grande bienveillance. Le curieux, en lisant ses *Mémoires*, la suit de cour en cour avec un intérêt jamais lassé; l'historien trouvera pas mal à glaner dans ses très vivants portraits.

ÉMILE LALOY.

§

L'ouvrage de Léon Trotsky, **Défense du Terrorisme,** qui vient d'être traduit en français, a été écrit quinze ans auparavant. Il n'aurait donc qu'un intérêt rétrospectif, d'autant plus que les idées que Trotsky y expose nous sont déjà bien connues par d'autres écrits du même auteur, si Trotsky ne l'avait fait précéder d'un chapitre spécialement écrit pour l'édition française et qui est un réquisitoire féroce et haineux contre les dirigeants des IIe et IIIe Internationales.

Rejeté dans une opposition stérile et, semble-t-il, sans issue, rongeant son frein dans l'inaction qui doit être particulièrement dure à un tempérament aussi combatif que le sien, Trotsky s'acharne, une fois de plus, contre ceux qui, à son point de vue, ont trahi la cause de la révolution prolétarienne. Mais le ton âpre, blessant et haineux de ses diatribes, dénote son parti pris, sa partialité et même son désappointement caché d'être tenu à l'écart du vaste mouvement politique qui se dessine en Europe occidentale. Cependant, ceci mis à part, on ne peut ne pas reconnaître aux critiques de Trotsky le sens de l'opportunité et de l'actualité. Oyez plutôt :

L'aggravation de la lutte de classes et surtout l'entrée en scène des bandes armées de la réaction ont révolutionné les organisations ouvrières [en France]. Le parti socialiste, qui joue paisiblement le rôle de la cinquième roue dans la charrette de la IIIe République, se vit contraint de répudier à demi ses traditions cartellistes et même de rompre avec son aile droite (néos). Dans le même temps, les communistes accomplirent l'évolution contraire, mais sur une échelle infiniment plus vaste. Pendant des années, ces messieurs avaient rêvé de barricades, de conquête de la rue, etc... (ce rêve, il est vrai, avait surtout un caractère littéraire). Après le 6 février, comprenant que l'affaire était sérieuse, les artisans des histoires de barricade se jetèrent à droite. L'unique réflexe de ces phraseurs apeurés coïncida d'une façon frappante avec la nouvelle orientation internationale de la diplomatie soviétique.

Devant le danger que représente l'Allemagne hitlérienne, la politique du Kremlin se tourna vers la France. *Statu quo* dans les rapports internationaux! Statu quo dans le régime intérieur de la France! Espoirs de révolution socialiste : chimères! Les milieux

dirigeants du Kremlin ne parlent qu'avec mépris du communisme français. Il faut donc garder ce qui existe pour ne pas avoir pire. La démocratie parlementaire en France ne se concevant pas sans les radicaux, faisons en sorte que les socialistes les soutiennent; ordonnons aux communistes de ne pas gêner le bloc Blum-Herriot; s'il est possible, faisons-les entrer eux-mêmes dans ce bloc. Ni secousses, ni menaces! Telle est l'orientation du Kremlin.

La lutte contre les « deux cents familles », contre le fascisme et la guerre — pour la paix, le pain, la liberté et autres belles choses — est ou bien un leurre, ou une lutte pour renverser le capitalisme. Le problème de la conquête révolutionnaire du pouvoir se pose devant les travailleurs français, non pas comme un objectif lointain, mais comme une tâche de la période qui s'ouvre. Or, les chefs socialistes et communistes non seulement se refusent à procéder à la mobilisation révolutionnaire du prolétariat, mais ils s'y opposent de toutes leurs forces. En même temps qu'ils fraternisent avec la bourgeoisie, ils traquent et expulsent les bolchéviks. Telle est la violence de leur haine de la révolution et de la peur qu'elle leur inspire! Dans ces conditions, le plus mauvais rôle est joué par les pseudo-révolutionnaires qui promettent de renverser la bourgeoisie, mais pas autrement qu'avec la permission de Léon Blum!

Les puissants partis russes socialiste-révolutionnaire et menchévik qui, pendant des mois, formèrent un « Front populaire » avec les cadets, tombèrent en poussière sous les coups d'une « poignée de fanatiques » du bolchévisme. La social-démocratie allemande, le parti communiste allemand et la social-démocratie autrichienne ont trouvé une mort sans gloire sous les coups du fascisme. L'époque qui va commencer pour l'humanité européenne ne laissera pas trace, dans le mouvement ouvrier, de tout ce qui est équivoque et gangrené. Tous ces Jouhaux, Citrine, Blum, Cachin, Vandervelde, Caballero ne sont que des fantômes. Les sections de la IIe et IIIe Internationale quitteront la scène sans éclat les unes après les autres. Les jeunes cadres révolutionnaires acquerront de la chair et du sang. La victoire n'est concevable que sur la base des méthodes bolchéviques à la défense desquelles le présent ouvrage est consacré.

Il nous semble qu'il n'y a rien à ajouter à ces lignes. Elles parlent d'elles-mêmes, et tout Trotsky est là avec le rictus méprisant de sa bouche, qui dit long sur son incommensurable suffisance.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

L'affaire de l'archevêque de Rouen. — On sait peu de chose des motifs de la déposition de l'archevêque de Rouen, Mgr Dubois de la Villerabel, mais ce qu'on en connaît suffit pour poser, dans toute leur ampleur, les questions qu'elle soulève.

Il s'agit, ni plus ni moins que des immunités ecclésiastiques et des relations de l'Eglise et de l'Etat.

Des apologistes trop pressés s'en allaient répétant que ces « vieilles questions » n'avaient plus qu'un intérêt rétrospectif. Elles sont au contraire des plus actuelles et le demeureront, il y a tout lieu de le penser, aussi longtemps que l'Eglise et que l'Etat.

Personne, ni le pape ni les évêques, nous disait-on, ne songe plus à déposer un prince et à disposer de sa couronne. Or, en ce temps de démocratie qui fait de chaque citoyen le souverain, nous avons vu, dans l'affaire de l'Action Française, le pape priver de leurs droits politiques, — ce qui est une forme nouvelle de déposition — toute une catégorie de Français; et voici qu'avec l'affaire de Rouen, se pose en pleine lumière la question des immunités qui entraîne celle des relations de l'Eglise et de l'Etat.

Nous savons, en effet, au moins ceci : à propos de biens ecclésiastiques, la justice laïque instruit un procès qui s'explique du fait que deux des congrégations religieuses propriétaires sont légalement reconnues par l'Etat, mais il met en cause un vicaire général, et l'archevêque de Rouen consent à répondre à une commission rogatoire : tel est le motif de sa déposition.

L'Eglise, en prenant une mesure aussi grave, vient donc d'affirmer de nouveau et d'une façon absolue que, pour elle, le pouvoir laïc n'a aucune juridiction, même indirecte, ni sur les biens d'Eglise (immunité réelle) ni sur les clercs (immunité personnelle), et l'archevêque de Rouen est frappé, malgré la haute dignité dont il est revêtu, pour avoir paru reconnaître comme légitime ce qu'elle tient pour un abus de pouvoir.

Mais ce principe a d'autres conséquences qui sont d'ordre

politique. Si l'archevêque a été déposé pour n'avoir pas respecté le principe de la double immunité ecclésiastique, il est de ce fait, en tant que citoyen, enlevé, au moins partiellement, — ainsi que tout catholique, — à la juridiction de l'Etat et la souveraineté de celui-ci se trouve limitée par l'Eglise. La question vaut donc la peine qu'on s'y arrête.

L'Eglise est une société souveraine, mais l'Etat l'est aussi — l'enseignement catholique le reconnaît — et toute la question est de savoir comment ces deux pouvoirs peuvent s'exercer sur un même territoire, à l'égard des mêmes choses et des mêmes personnes.

Plusieurs systèmes ont été proposés, assez tardivement d'ailleurs, car, pendant près de treize siècles, l'Eglise ne s'était pas préoccupée d'établir une doctrine au sujet de ses rapports avec l'Etat. Pouvoir ecclésiastique et pouvoir laïque se querellaient ferme, comme il arrive encore de nos jours, surtout dans les régions les plus chrétiennes, au curé et au conseil municipal. Mais on ne songeait pas à en faire une question de principe. C'est que quand l'Etat était encore fort, l'Eglise était trop faible pour faire valoir ses droits, — c'est au moins l'explication classique de son silence prolongé, — et quand l'Eglise fut toute-puissante, l'Etat était devenu trop faible pour défendre les siens : il fallut attendre la fin du XII[e] siiècle, où l'équilibre entre les deux pouvoirs était à peu près établi, pour que l'on cherchât à régler doctrinalement leurs rapports.

Plusieurs systèmes avaient pourtant été ébauchés au cours des siècles précédents : l'Etat est soumis à l'Eglise; l'Eglise l'est à l'Etat; l'Eglise et l'Etat sont soumis, l'un et l'autre, à une loi qui leur est supérieure à tous les deux et qui règle leurs droits respectifs.

D'après le premier système, l'Etat, bien que distinct de l'Eglise, tient son pouvoir de l'autorité ecclésiastique qu'exercent le pape et les évêques et rien ne s'oppose donc à ce que ceux-ci délimitent, tant à l'égard des choses que des personnes, la juridiction laïque. Les immunités réelles et personnelles s'expliquent ainsi et si, pour les dernières, l'Eglise ne les applique plus qu'aux clercs, à certaines époques elle s'est réservé de juger tous les chrétiens, l'Etat n'exerçant

son pouvoir de justice que par délégation. La souveraineté de ce dernier, selon cette doctrine, est donc inexistante.

E contrario, si l'Eglise est soumise à l'Etat c'est elle qui n'a plus aucune souveraineté réelle.

Vient enfin le troisième système, qui est d'origine française et où l'on retrouve le sens de la mesure de notre race.

L'Eglise est souveraine dans son ordre qui est spirituel et l'Etat l'est également dans le sien. Rien n'empêche donc que les deux pouvoirs s'exercent sur les mêmes personnes et les mêmes choses. Des unes et des autres, l'un juge au spirituel, l'autre au temporel, de telle sorte que leur souveraineté est également sauve.

D'après cette doctrine, dans le cas présent, l'autorité ecclésiastique aurait jugé si les biens de l'Eglise de Rouen et de certaines congrégations religieuses avaient été ou non détournés de leur fin spirituelle, et l'Etat français si leur administration avait été conforme à nos lois. Quant à l'archevêque, en tant que clerc, il eût répondu aux questions de la hiérarchie à laquelle il appartient et, en tant que citoyen, à la commission rogatoire du procureur de la République.

Cette doctrine, Rome, il faut le reconnaître, ne l'a pas faite sienne et il semble même, puisqu'elle a déposé l'archevêque pour l'avoir suivie, qu'elle la condamne. Pourtant, l'infaillibilité du pape n'étant pas en cause comme certains journalistes mal informés l'ont prétendu, la liberté de jugement du fidèle reste entière.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'un grave conflit pourrait naître de ce fait entre les deux pouvoirs, surtout que — ce qui l'aggrave — le nonce y est mêlé; or, lors de la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège, il avait été spécifié que l'agent du pape n'étant qu'accrédité auprès du Gouvernement et n'ayant reçu aucune autre mission canonique, il ne s'immiscerait pas dans les affaires de l'Eglise de France.

Telle est, dans ses principes et dans ses conséquences, ce qu'on appelle déjà — et ce que l'histoire appellera — l'affaire de Rouen.

***

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Marie Broc : *Sur les mers nordiques;* Debresse. 10 »

Docteur A. Donnadieu : *Paysages de Provence. La Côte-d'Azur de Saint-Raphaël à la baie de Nice.* Avec 118 illustr. 4 reprod. de tableaux à l'huile et une couverture de Paul Bret; Berger-Levrault. 40 »

Cécile Jéglot : *Dans le grand cadre évangélique.* Illust. de M. B. R.; Edit. Montbarilliennes. Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord. — Libr. Saint-François, Paris. 20 »

A. Mabille de Poncheville : *Lille-en-Flandre;* Renaissance du Livre. 15 »

Odette de Puigaudeau : *Pieds nus à travers la Mauritanie.* Préface du général Gouraud. Avec 60 photographies, 2 croquis et une carte h.t.; Plon. 20 »

Edmond Spalikowski : *La Bouille, paradis touristique.* Avec des illust.; Edit. Maugard, Rouen.

Cinématographie

Pierre Laprohon : *Charlot ou la naissance d'un mythe;* Edit. Corymbe. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Teddy Legrand : *Envoûteurs, guérisseurs et mages;* Edit. de France. 12 »

Finance

André Suarnet : *Le franc-travail opposé au franc-or ou la révolution-minute,* plan de réforme économique basé sur la richesse productive et sur la justice sociale; L'Evangéliste universel, Bischwiller, Bas-Rhin. 3,50

Histoire

Francis Ambrière : *Le favori de François Ier : Gouffier de Bonnivet, amiral de France;* Hachette. 12 »

Raymond Recouly : *François-Joseph, le crépuscule d'un empire;* Edit. de France. 15 »

Littérature

René Bouvier : *L'Espagne de Quevedo. Voyages au monde caduc avec le Chevalier des Tenailles.* Avec des illustrationsç; Droz.

Docteur Cabanès : *Villes d'eaux à la mode du Grand Siècle.* Avec 72 illust. (Coll. *Mœurs intimes du passé* 12e série); Albin Michel. 20 »

Emilio Cecchi : *Poissons rouges,* traduit de l'italien avec une introduction par Jean Chuzeville; Nouv. Revue franç. 24 »

John Charpentier : *George Sand;* Tallandier. 12 »

Paul Claudel : *Figures et paraboles;* Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Dimoff : *La vie et l'œuvre d'André Chénier jusqu'à la Révolution française.* Tome I: *La vie et ses rapports avec l'œuvre. La conception de l'œuvre.* Tome II: *L'élaboration de l'œuvre; La réalisation de l'œuvre;* Droz. » »

Gustave Dumas : *Histoire du Journal de Trévoux depuis 1701 jusqu'en 1762;* Boivin. 25 »

René Dumesnil : *L'Education sentimentale de Flaubert. 1869* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 12 »

Benjamin Fondane : *La conscience*

malheureuse. (*Nietzsche et la « suprême cruauté ». Gide « suivant Montaigne ». Bergson. Freud et les dieux. Husserl et l'œuf de Colomb du réel. Heidegger devant Dostoïewski. Kierkegaard et la catégorie du secret. Léon Chestov, témoin à charge*); Denoël et Steele. » »

André Fontainas : *Confession d'un poète;* Mercure de France. 12 »

F. de Gélis : *Lettres et confidences de la Comtesse du Barry;* Edit. Occitania. 15 »

Colonel Godchot : *Arthur Rimbaud ne varietur 1854-1871;* chez l'auteur, 4, rue Valentine, Nice. 15 »

Léon Guichard : *L'interprétation graphique, cinématographique et musicale des œuvres de Jules Renard;* Nizet et Bastard. » »

Léon Guichard : *L'œuvre et l'âme de Jules Renard;* Nizet et Bastard. » »

F. Holdsworth : *Joseph de Maistre et l'Angleterre;* Champion. » »

Jules Isaac : *Paradoxe sur la science homicide et autres hérésies;* Rieder. 12 »

Baron de Nanteuil : *Les portraits d'Elvire. Le masque arraché. La vraie figure de l'amie de Lamartine.* Avec une lettre-préface de M. René Doumic, 3 planches et un tableau généalogique h. t.; Presses universitaires. 25 »

Plaute : *Comédies.* Tome IV : *Menacchini. Mercator. Miles gloriosus.* Texte établi et traduit par Alfred Ernout : Belles Lettres. 30 »

Louis Rivaille : *Les débuts de P. Corneille;* Boivin. 60 »

André Rousseaux : *Le paradis perdu.* (*Colette. André Gide. Jacques Chardonne. Jean Giraudoux*); Grasset. 15 »

M. Saint-Clair : *Il y a quarante ans;* Nouv. Revue française. » »

William Seabrook : *Le moine blanc de Tombouctou,* traduit de l'anglais par Gabriel des Hons; Nouv. Revue franç. 15 »

Valdemar Vedel : *Deux classiques français vus par un critique étranger : Corneille et son temps, Molière.* Traduit du danois par Mme E. Cornet; Champion. » »

Mœurs

Henri Valentino : *Les Américains à Paris. Au temps joyeux de la prospérité;* Perrin. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général J.-B. Seely : *Souvenirs de guerre et d'avant-guerre 1908-1920;* Berger-Levrault. » »

Général René Tournes : *Histoires de la guerre mondiale. Foch et la victoire des Alliés.* Avec 16 croquis; Payot. 25 »

Philosophie

Félicien Challaye : *Jaurès.* (Coll. *Les philosophes*); Mellottée. 15 »

André Cresson : *La représentation,* essai philosophique; Boivin. 18 »

Sigmund Freud : *Cinq psychanalyses,* traduction de Marie Bonaparte et R. Lœwenstein; Denoël et Steele. » »

Henri Gouhier : *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme.* II: *Saint-Simon jusqu'à la Restauration;* Vrin. 36 »

C. R. Jain : *La psychologie jainiste,* traduction française de J. Salève; Figuière » »

Louis Lavelle : *Le moi et son destin;* Edit. Montaigne. 15 »

Poésie

Christine de Burgat : *Le maréchal von Hindenburg;* Bernouard. » »

Edmond Genest : *Le rêve inachevé;* Revue du Centre. » »

Melot du Dy : *Signes de vie;* Denoël et Steele. » »

Jacques Meursey : *Poèmes essoufflés.* Avec un portrait de l'auteur par Foujita; Nouv. Editions latines. 12 »

Politique

Grete Stoffel : *La dictature du fascisme allemand;* Edit. internationales. 20 »

Questions médicales

Henri Damaye : *Psychiatrie, médecine et sociologie;* Alcan. 12 »

Questions religieuses

Calvin : *Œuvres.* III: *Sur la Nativité, la Passion, la Résurrection et le dernier avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* textes présentés et annotés par Albert Marie Schmidt. Préface de Jean de Saussure; Edit. Je Sers. 18 »

A. M. Jacquin : *Histoire de l'Eglise.* Tome I: *L'Antiquité chrétienne.* T. II: *Le Haut moyen âge;* Desclée De Brouwer. Chaque tome. 35 »

Joseph Serre : *Croyant ou libre-penseur?* Edit. Education intégrale, 3 *bis,* rue de la Sablière, Paris. 8 »

Régionalisme

Perbosc : *Contes viels a novels.* I: Fablels; Edit. Occitania. 10 »

Roman

Guy d'Armor: *Aphrodite moderne;* Editions provinciales, Rennes. 15 »

Peter Belloc : *Sous les ponts de la Tamise,* traduit de l'anglais par Paul Méral; Nouv. Revue franç. 15 »

Max Brod : *Le royaume enchanté de l'amour,* traduit de l'allemand par M. Metzer. Préface de A. de Rougemont; Edit. Je Sers. 15 »

Eugène Dabit : *Trains de vie* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Alexandre Dumas : *Dieu dispose;* Nelson. 7 »

Robert Francis : *Une vie d'enfant;* Nouv. Revue franç. 12 »

Selma Lagerlöf : *Anna Svard,* traduit du suédois par T. Hammar et M. Metzger; Edit. Je Sers. 15 »

A. Praviel et J. Douyau : *Les secrets de la Montespan,* roman historique; Edit. de France. 6 »

L. L. Rogger : *Les compartiments de la mort,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Alain Rox : *Tu seras seul;* Flammarion. 15 »

Rafaël Sabatini : *Le capitaine Blood,* traduit de l'anglais par Edmond Michel Tyl (Coll. *Héroïque*); Nouvelle Revue franç. 15 »

Anne Salle : *Thumette Bigoudène;* Figuière. 12 »

P. C. Vren : *Beau sabreur,* traduit de l'anglais par Edmond Michel Tyl (Coll. *Héroïque*); Nouvelle Revue franç. 15 »

Sciences

Marcel Boll : *La chance et les jeux de hasard* (Loterie, boule, roulette, baccara, 30 et 40, dés. Bridge, poker, belote, écarté, piquet, manille). Avec 155 figures et 108 tableaux; Larousse. 18 »

A. Boutaric : *Les conceptions actuelles de la physique;* Flammarion. 12 »

Edouard Goursat : *Propriétés générales de l'équation d'Euler et de Gauss;* Hermann. 20 »

Docteur Pierre Mabille : *La construction de l'homme.* Avec 34 figures ; Jean Flory, 140, boul. Saint-Germain, Paris. 15 »

D. Menchoff : *Les conditions de monogénéité;* Hermann. 15 »

Ch. Platrier : *La masse en cinématique et théorie des denseurs du second ordre;* Hermann. 18 »

Ch. Platrier : *Cinématique des milieux continus;* Hermann. 8 »

Sociologie

Paul Alpert : *L'Amérique de Roosevelt;* Nouv. Editions latines. 12 »

Emile Cailliet : *Le service social,* orientations philosophiques ; Presses universitaires. 7 »

Céline Lhote et Elisabeth Dupeyrat: *Révélations sur la santé des jeunes travailleuses;* Edit. Spes. » »

MERCURE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les obsèques de Louis Le Cardonnel à Valence. — Pierre Valin. — A propos du centenaire de Rouget de Lisle. — J.-K. Huysmans et le « Mercure de France ». — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix du roman populiste a été attribué à M. Tristan Rémy pour son livre *Faubourg Saint-Antoine,* le prix de la Critique a été partagé entre MM. René Dumesnil (*La publication de « l'Education sentimentale »*) et Marcel Thiébaut (*Edmond About*) ; le prix de la Fondation tunisienne a été décerné à Mme Lucie-Paul Margueritte, pour l'ensemble de son œuvre, le prix des Amis de Lyon à M. Tancrède de Visan (*Sous le signe du lion*) et le prix du roman d'aventures à M. Yves Dartois (*Week-end au Touquet*).

§

Les obsèques de Louis le Cardonnel, à Valence. — La seule disposition testamentaire que mon frère a laissée fut pour demander que son corps reposât dans sa ville natale à Valence, non loin de la sépulture de nos parents et que son cœur demeurât à Avignon, dans la chapelle dédiée à saint François et à sainte Claire, en ce Palais du Roure où il a pu passer dans le calme et la méditation les dernières années de sa vie, grâce à madame de Flandreysy dont il était l'hôte, à laquelle l'unissait le souvenir de l'amitié de sa famille et de la nôtre et qui a été la petite compagne lumineuse de mon enfance.

Car tout fut ainsi harmonieux dans la vie en apparence cahotée de mon frère, et elle apparaîtra, le jour où on la connaîtra toute, à la fois ordonnée et merveilleuse comme un poème de la *Légende dorée.* Il avait même chanté à l'avance son séjour en Avignon :

Sur le Rhône menant ma nostalgique barque,
J'irai vers les clochers de la fière Avignon
Asile de Vaucluse où s'exila Pétrarque,
Vers vous me conduira la Méditation.

Ses obsèques de Valence eurent lieu sept jours après celles si émouvantes d'Avignon, le vendredi 5 juin à la Cathédrale Saint-

Apollinaire qu'il avait célébrée dans son poème *Juliæ, Valentiæ Augustæ* :

Et romane, j'aimais ta belle cathédrale
Où mon enfance avait reçu l'eau baptismale,
Ton saint Apollinaire au porche harmonieux
Erigeant sa tour blanche et carrée en pleins Cieux...

Pour rendre hommage au poète qui venait reposer définitivement dans sa terre natale, la municipalité de Valence voulut bien prendre à sa charge ses obsèques depuis Avignon. Monseigneur Pic, évêque de Valence, entendit qu'à la cathédrale, autour du catafalque des pauvres, sans fleurs ni couronnes, voulu par l'humble prêtre qu'il fut, se déroulât sous sa présidence la plus belle liturgie de l'Eglise, avec l'assistance des chanoines du chapitre de la Cathédrale, du clergé de la ville, le concours des élèves du Grand-Séminaire et de la maîtrise pour une messe en chant grégorien. L'oraison funèbre prononcée par monsieur le chanoine Hector Raynaud fut une belle page d'éloquence sacrée, l'une des plus lumineuses, des plus complètes, des plus perspicaces, qui aient été écrites sur mon frère.

Tel fut l'hommage suprême du diocèse de Valence à celui qui avait été conduit au sacerdoce par la poésie et qui, selon l'épitaphe qu'il a désirée sur sa tombe, « pendant son pèlerinage souvent douloureux ici-bas, a constamment cherché, aimé et chanté Dieu ».

Ainsi mon frère, qui rêva d'unir les hommes par la poésie et par la prière et pour qui la plus sublime poésie rejoignait la prière, resta naturellement après sa mort cet assembleur et ce pacificateur des âmes qu'il s'efforça d'être toute sa vie. Que de fois il m'a dit que la plus belle mort de prêtre était celle de Mgr Affre, tombant sous les balles, en offrant son sang pour la paix de la Cité!

A l'issue de la cérémonie religieuse, des discours furent prononcés sur la place des Ormeaux, devant la cathédrale. Ce furent, comme à Avignon, des hommages où l'admiration parla par la bouche de l'amitié, comme les appelait naturellement la personnalité aussi peu conventionnelle que possible que fut, toute sa vie, celle de mon frère.

Quand on examinera cette destinée, dit M. Emile Espérandieu, de l'Institut, qui avait tenu à accompagner son ami au terme de sa vie terrestre, on ne pourra s'empêcher d'y reconnaître quelque dessein providentiel. Ces derniers temps, le cher malade, déjà bien près de la mort, presque aveugle, immobilisé par la paralysie et par la souffrance qu'il acceptait avec héroïsme, était hanté par le désir d'un long voyage. Et comme les chères femmes qui l'entouraient et qui mettaient à le soigner le zèle le plus attentif, étonnées d'un vœu si étrange, lui demandaient où il voulait aller : « A Rome », répondit-il. On entra, par charité, dans ses vues que l'on jugeait illusoires, tout en lui représentant, avec douceur, les difficultés d'une telle entreprise. Il ne se troubla point, mais consentit

à une halte préalable. Or, cette halte qu'il a nommée dans son agonie, dont l'image a apaisé ses dernières heures, c'est votre ville, Monseigneur, c'est votre ville, Messieurs. Quel mystère dans cet esprit, quelle prescience dans ce génie plein d'éclairs qui s'expliquait à lui-même les choses que nous ne pouvions comprendre. Louis Le Cardonnel est à Valence entouré de ses admirateurs et de ses amis. Mais déjà, sans doute, il a franchi cete dernière étape souhaitée par lui. Il est entré dans cette Rome qui l'appelait, dans la Rome éternelle, dans la Jérusalem céleste, que, dès son enfance, il fixait d'une âme ardente.

M. Malizard, Président de la Chambre de Commerce, parla en ami et en témoin dont l'enfance fut « emplie et bercée par la gloire naissante » de mon frère. Il évoqua les débuts ardents du poète dans sa ville natale, où était née autour de lui, alors qu'il avait à peine dix-huit ans, une véritable école poétique. Elle avait même sa revue, *La Drôme Littéraire,* qui dura trois ans :

Louis Le Cardonnel en était le principal inspirateur et il me semble entendre sa belle voix grave intervenir au-dessus des débats animés qui se tenaient un peu partout dans les coins de cette ville, dans les rues, sur les boulevards, sur la terrasse du Champ-de-Mars surtout, chantée depuis avec tant de lyrisme par Jean-Marc Bernard et par M. Gabriel Faure.

Et comme elle fut juste cette remarque sur l'époque où eût aimé vivre le poète :

S'il avait eu à choisir l'époque de sa vie, Louis Le Cardonnel l'aurait peut-être fixée dans le même temps que celles de Politien, de Ficin et des artistes du Quattrocento.

O Florence, ô Cité des Princes et des Sages,
Où vont de si charmants, de si profonds visages,
Où la foule nous semble émerger du passé...

s'est-il écrié comme un regret. Puis encore :

O douce Figline, pays du grand Marsile.

M. Maurice Mignon, professeur à l'Université d'Aix, fit ressortir combien fut harmonieuse l'existence de mon frère, « sous le désordre apparent d'une vie vagabonde ».

De Valence « au grand cœur » qui l'a vu naître, à la cité pontificale qui l'a vu mourir, c'est, sous le désordre apparent d'une vie vagabonde, un voyage harmonieux vers le royaume de l'esprit. Paris, Florence, Assise, Rome : peut-on imaginer de plus nobles relais, si Paris n'est pas seulement l'impure Cosmopolis, dont il ne devait pas tarder à sentir le dégoût, mais aussi la ville du symbolisme mallarméen, de Verlaine et de Samain, où le jeune aède connaîtra le délire sacré de la poésie; quant à l'Italie, depuis celle des côtes ligures, où il respire les flots aux fraîcheurs pures, jusqu'à celle de Marsile Ficin, tout embaumée de l'odeur des temps médicéens, depuis l'Ombrie endormie en son rêve tranquille, et où vibre encore l'âme ardente du « Poverello » jusqu'à la Rome impériale et théologique, qui rejoint Valence « aux mémoires romaines », c'est l'éternel pèlerinage de la pensée et de la foi, toujours recommencé et jamais achevé, vers la colline sainte, plus semblable au Calvaire qu'aux Champs-Elysées, et peuplée des oliviers de l'angoisse plus que des roses de la Portioncule. N'importe : Louis Le Cardonnel a respiré l'esprit de l'insensé d'Assise, il a vécu dans la cité

des princes et des sages; pourvu de cettte sagesse sereine et de cet esprit franciscain, il a pu comprendre la grandeur de Rome universelle, entre les hautes Abruzzes et Naples la chantante : il y a trouvé la véritable assiette de son être tourmenté et, sinon la paix d'un cœur insatiable, du moins la consolation d'un esprit avide d'ordre supérieur et d'harmonie souveraine.

Puis il a parlé de son séjour au Palais du Roure :

C'est au palais du Roure, avignonnais et florentin, rempli des souvenirs de saint François, de Dante, de Pétrarque et de Mistral, qu'il voulut achever sa méditation terrestre, avant de retrouver, pour ne plus le quitter, le berceau de son enfance. Aux ardeurs courroucées du poète de la Divine Comédie, au lyrisme à la fois délicat et passionné du chantre de Laure, il sut unir, dans ses études et dans son rêve, l'éloquence et la majesté d'un Bossuet, à qui il voua un véritable culte, et surtout, pour accueillir la mort fraternelle, « nostra sora la morte corporale », il épousa la pauvreté franciscaine et il ceignit le cordon du tiers-ordre, qui rend maigres ceux qui le portent, mais les rassasie de joies secrètes et d'idéales nourritures.

Ainsi, entouré des soins vigilants d'une Valentinoise de cœur et d'esprit, de qui il connut l'enfance, et avec qui il se plaisait à évoquer le cher passé, Madame Jeanne de Flandreysy, il sut peupler sa solitude laborieuse d'images lyriques et d'extases franciscaines. « Laissez-moi avec mes anges », avait-il coutume de répéter dans ses derniers jours, pour ne pas laisser troubler sa paix intérieure par les visiteurs importuns.

M. Raymond Christoflour, à titre d'ami personnel de mon frère et au nom de la Société des Poètes Français, a dit :

Son œuvre porte en elle la noblesse et le juste équilibre des coteaux de la Provence, la limpidité de son ciel, la raison ailée qui préside à l'architecture des temples. Mais elle se souvient aussi du mystère des forêts celtiques; surtout, elle épouse les prolongements de la pensée chrétienne. Elle fait songer à Chénier et à Racine, mais plus encore à Dante. Sa poésie est clarté, mais en même temps elle est flamme, elle transforme l'humaniste en voyant, elle lui donne les extases du mystique, les pressentiments du prophète, elle l'emporte comme un aigle vers les réalités ineffables.

Sa nature comme son œuvre a été le point de rencontre et de réconciliation des extrêmes. Dans ce grand cœur insatisfait de la terre, la Foi comme une torche ardente a fondu les contradictions et les dissonances dans une suprême Unité. J'ai vu des souffrances en lui, jamais de bassesse. Son âme, il l'a parcourue et foulée en conquérant, il l'a pacifiée le fer à la main, au prix des plus durs combats. Son existence est une légende, plus encore, elle est une Passion.

M. Gabriel Faure, incomparable pèlerin de l'Italie, a évoqué sa première rencontre avec le poète à Assise, puis comment ils se retrouvèrent à Valence :

Je me vois au jardin d'Assise, un matin d'été d'il y a trente ans. Dans une allée de chênes verts, un prêtre s'avance. Nos regards se croisent. Sans nous être jamais rencontrés, nous nous reconnaissons. Le nom de nos villes natales, si proches au bord du Rhône, ceux d'amis communs, et surtout de notre cher Parnin, nous viennent aux lèvres. Nous ne nous quittons plus de la journée et nous passons la soirée sur le balcon de San Pietro, où Léon XIII aimait à venir méditer quand il n'était que le cardinal Pecci, archevêque de Pérouse. Dans la tiédeur

d'une nuit d'Ombrie, qu'illuminent les traits de feu des lucioles, Le Cardonnel me récite les poèmes de cette période, la plus féconde, la plus riche de pièces parfaites. Saint François d'Assise, dont la destinée lui rappelait la sienne, l'avait particulièrement inspiré.

Comme le voyageur qui n'a trouvé que sables,
Chercheur d'ivresses, cœur amèrement puni
Pour avoir trop aimé les beautés périssables,
Il sait quelle tristesse est au fond du fini.

J'ai encore dans l'oreille la voix du poète me disant les admirables tercets de cette « Attente mystique », pour moi son chef-d'œuvre et l'un des chefs-d'œuvre de la poésie française, et aussi ces graves strophes d'Assisium, en tête desquelles j'eus la joie de lire mon nom quand parurent les « Carmina Sacra ».

Huit ou dix ans après, nous nous retrouvons à Valence. Divines causeries sur le Champ-de-Mars, le long du Rhône, dans le jardin de la cure de Bourglès-Valence, où Le Cardonnel est quelque temps vicaire. Il me déclame ses derniers vers, et notamment le magnifique poème intitulé « Jours Perdus ». Mais ce que seuls peuvent imaginer ceux qui l'ont entendu, c'est l'émouvante sonorité que prenaient ses vers dits par lui, avec leurs syllabes martelées et leur résonance d'orgue.

Ah! cher et grand poète, qui vous a rencontré ne vous quitte plus, qui a lu vos vers ne les oublie pas. Anna de Noailles, à propos de vous justement, a bien montré le miracle de la vraie poésie qui est de paraître toujours plus belle et de s'amplifier avec le temps.

Et il a terminé en s'écriant :

Muses, je vous rappelle la prière que Le Cardonnel vous adressait quand mourut Puvis de Chavannes et qu'à mon tour je vous redis pour l'aède chrétien qui vient de nous quitter :

Muses, ne menez pas son deuil au Bois Sacré! Pas de larmes! graves et sereines, les mains chargées de palmes, accueillez-le, comme vous avez récemment accueilli ses pairs : Anna de Noailles et Henri de Régnier! Faites place, dans votre collège immortel, à l'un des plus nobles et des plus purs parmi les poètes de France!

M. Charles Terrin, professeur à l'Université de Montpellier, a évoqué le grand cœur du poète et du prêtre, source de sa poésie :

Cette source, c'est l'amour. Si différents de lui que paraissent la plupart des hommes, il ne les voulait regarder que comme ses frères en Dieu. Il exprimait ce sentiment sous une forme originale : « Nous sommes arrivés, disait-il, à une époque où ce n'est que par l'amour et par la justice qu'on peut reconquérir les âmes. » Fraternité en Dieu : c'est l'Evangile commenté par un moderne saint François d'Assise informé des problèmes sociaux que le moyen-âge ignorait. Fraternité et solidarité : « Il faut travailler, disait-il aussi, nous devons notre travail aux hommes. » Non pas seulement à nos contemporains, mais à cette admirable continuité qui fait la civilisation : « C'est le désir des morts qui nous rend plus vivants ». Est-ce un alexandrin échappé à quelque œuvre ébauchée ou que la mort n'a pas permis de transcrire? Mais le même désir d'union revêt toute son ampleur dans cette déclaration qui contient un programme d'action évangélique : « S'unir aux autres hommes pour former avec eux, dans l'Esprit saint, la véritable Eglise de Dieu. »

Le Docteur Calvet, adjoint au maire, parla au nom de la ville de Valence et des anciens camarades du Collège et du Lycée, où mon frère fit ses études :

Louis le Cardonnel naît à Valence le 25 février 1862, sur les deux heures du matin, à l'angle de la rue Briffault et de la rue Vernoux, d'un sang dauphinois et lorrain par sa mère, normand et peut-être un peu irlandais par son père.

...Je suis né dans Valence aux mémoires romaines
Qui voit les monts bleuir dans ses horizons clairs...

La maison natale de sa mère se trouvait au numéro 8 actuel de la même rue dans une habitation qui reçut des visiteurs insignes : saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Louis XIII, Anne d'Autriche, attirés par la sainteté de Marie de Valence. On peut voir dans ces origines une prédestination à sa vie religieuse, ainsi que, dans les souvenirs romains de la vallée du Rhône et de Valence, « l'attrait des exils » vers l'Italie.

O Valence au grand cœur, toi qui m'as enfanté,
A ces désirs du Beau, dont je suis tourmenté,
Et qui, me nourrissant d'une chaude lumière,
Dans mon âme éveillas le rythme la première :
Si quelque gravité se marque dans ma voix,
Si j'ai l'accent latin, Mère, je te le dois.

Le hasard de la naissance me fit passer ma jeunesse dans cette même rue Vernoux. Je revois cette douce, simple et tendre famille dont 2 enfants étaient l'orgueil.

Il rappela les premiers débuts du poète dans sa ville, les départs du « pèlerin lyrique » et ses retours :

Au début de la guerre, il sera à l'Hôpital de Valence où il pourra assister malades et blessés de son ministère et de sa persuasive bonté. En 1915, sur la terrasse inspirée du Champ de Mars, face à Crussol, il donne à Jean-Marc Bernard et à Raoul Monnier une dernière accolade avant leur départ pour le front, d'où ils ne devaient plus revenir.

Cher et grand ami, dit en terminant le docteur Calvet, votre vœu va être exaucé, nous vous reconduirons silencieusement tout à l'heure dans ce cimetière que vous évoquez avec tant d'émotion dans le somptueux poème que vous avez dédié à votre Ville natale en la personne de Victor Colomb :

Et pourtant, toi toujours présente à ma pensée,
Depuis sept ans déjà, Mère, je t'ai laissée
J'ai laissé sous ta garde, au sommet du coteau
Dans l'enclos vert, planté d'ifs sombres, le tombeau
Où ce qui fut mon père et ma mère repose...

Puis, par les rues de Valence où chaque pas dans cette antique ville au lourd passé d'histoire, qui fut brillante sous la Renaissance, me rappelait des souvenirs d'une adolescence que mon frère éveillait à tout ce que je devais aimer le plus dans la vie, le cortège s'achemina vers le cimetière où mon frère a été inhumé provisoirement dans le caveau des prêtres de la ville, en attendant le tombeau qui doit lui être élevé par les soins de Mgr Pic, évêque de Valence.

Je conduisais le deuil avec ma femme, par laquelle il aimait à entendre dire ses poèmes, et madame Jeanne de Flandreysy. Les cordons étaient tenus par le commandant Espérandieu, de l'Institut,

et le docteur Calvet, adjoint au maire de Valence, le docteur Rigal, dont mon frère avait été l'hôte à Valence, à son dernier retour d'Italie d'où il était revenu malade, et le commandant Deluol, tous les deux pour lui d'admirables amis.

Au cimetière, après les prières liturgiques, madame Jeanne de Flandreysy qui fut, en son palais du Roure, en Avignon, pour le poète à demi aveugle, comme une autre Antigone et qui, avec sa secrétaire, madame Delaye, l'entoura de ses soins jusqu'à sa dernière heure, prononça ces dernières et émouvantes paroles :

Aux belles et nobles paroles qu'on vient de prononcer sur Louis Le Cardonnel, je ne saurais rien ajouter. La douleur qui m'étreint est encore trop forte pour que je puisse évoquer les angoisses spirituelles de ses derniers jours, l'admirable passion de cette âme souffrante, de ce pauvre corps tourmenté. Ce n'est pas assez de dire qu'il eut un cœur franciscain : il fit preuve d'une vertu stoïque; pas une plainte jamais ne s'échappa de ses lèvres.

A d'autres il appartient de marquer la place qu'il tint dans l'école symboliste à la fin du siècle, et d'exalter en lui un des plus grands poètes religieux des temps modernes. Je dois reconnaître, pour ma part, que toute sa poésie n'était pas dans ses vers. Que de traits d'éloquence, que d'expressions colorées et pleines de sens, que d'images saisissantes, j'ai recueillis de sa bouche, au cours de nos entretiens et jusqu'à sa dernière heure! Aucun mot n'était indifférent : il semble que tout ce qu'il touchait, de sa pensée, portait l'empreinte sacrée du génie lyrique qui habitait en lui.

On peut appliquer à Louis Le Cardonnel les vers qu'il écrivit sur Tennyson :

Quelle fée à la robe d'opale
S'en vint sur ton berceau poser sa douce main?
. . . .
Avec l'âge, ta voix ne devint pas confuse :
De tes lèvres, jamais défaillantes, le chant
Coulait intarissable, et la main de la Muse
Fut encore plus belle en tes cheveux d'argent.

Pour lui, comme pour le poète anglais, la mort vint sans angoisse confuse; et, de sa tombe radieuse, émane une clarté qui éblouira les siècles à venir.

Au revoir mon Père, mon âge me permet de vous dire : à bientôt... A cette petite Jeanne dont vous avez vu l'enfance, que votre mère a bercée sur ses genoux, préparez l'hospitalité d'En Haut.

GEORGES LE CARDONNEL.

§

Pierre Valin. — Pierre Valin, qui vient de trouver la mort dans un accident déplorable, écrasé par une auto sur une route marocaine, près de Casablanca, avait été un des combattants du Symbolisme il y a environ un demi-siècle. Il avait collaboré régulièrement à l'*Ermitage*, à la *Revue d'art dramatique*, à *L'Art et l'Idée* et à beaucoup d'autres revues de cette époque.

C'était un esprit très remarquable, et d'une variété de goûts qui le rapprochait des gens de la Renaissance, à la fois poète, roman-

cier, dramaturge, critique et aussi métaphysicien, occuliste, sociologue et encore inventeur, mécanicien, sans oublier son mérite de philologue et anglicisant.

C'est surtout comme dramaturge qu'il vivra, bien qu'il n'ait eu aucune de ses pièces représentée; les œuvres qu'il composait étaient énormes, dans le genre de celles de Gœthe, et notre collaborateur Richard-Mounet leur a consacré ici même une étude d'ensemble très élogieuse. Mais depuis, il avait fait paraître d'autres drames, dont le dernier mériterait une étude à part.

Pierre Valin était né à Lyon, et il avait le tempérament grave et mystique qu'on prête aux Lyonnais. A l'*Ermitage*, il s'était lié étroitement avec Louis Le Cardonnel et Alphonse Germain, et aussi avec un de nos grands aînés, le docteur Antoine Cros, auteur de ce livre étonnant, *Le Problème*, qui rejoignait Leibniz. Valin aussi avait écrit *Le Problème de l'âme*, synthèse profonde du même genre. — HENRI MAZEL.

§

A propos du centenaire de Rouget de Lisle. — Rouget de Lisle est mort, il y a un siècle, à Choisy-le-roi, le 26 juin 1836, à minuit.

Auteur incontesté de la *Marseillaise*, dont la paternité lui fut, à diverses reprises, contestée, Rouget de l'Isle, officier du génie, avait débuté, dès 1791, comme auteur dramatique. Refusé, l'année précédente, à l'Opéra, où il avait présenté, le 2 juillet 1790, un opéra-féerie en trois actes, *Almanzor et Féline*, ainsi qu'à l'Opéra-Comique, avec une comédie en deux actes mêlée d'ariettes, *l'Aurore d'un beau jour ou Henri de Navarre*, il fut plus heureux, au même théâtre, l'année suivante : le 21 février 1791, une comédie en 4 actes et en prose, mêlée d'ariettes, *Créqui et Clémentine*, était représentée sous le titre définitif de *Bayard dans Bresce* (c'est-à-dire, dans *Brescia*, et non *en Bresse*, comme on imprime généralement). La pièce, qui avait « beaucoup de longueurs », disait le *Journal de Paris* du 23 février, n'eut que deux représentations. « Bayard ne semblait pas à sa place, au milieu des ritournelles », ajoute l'*Almanach des Spectacles* de 1792.

Deux mois plus tard, à Strasbourg, l'auteur composait, paroles et musique (celle-ci immédiatement revue par ses amis, et probablement par Pleyel, avec lequel il avait donné déjà un *Hymne à la liberté*, exécuté le 25 septembre 1791, dans la même ville), le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, dédié au maréchal Lukner, et qui devenait, en juillet à Paris, l'*Hymne des Marseillais*.

Mais, à l'Opéra-Comique encore, un autre ouvrage de Rouget de

Lisle allait avoir un peu plus de succès que le précédent. Le 16 janvier de cette même année 1792, on y représentait *Cécile et Ermancé, ou les Deux couvents,* musique de Grétry, « dont le but moral, écrivait Rouget lui-même, en l'an II, dans un manifeste « au peuple et aux représentants », était de mettre dans tout leur jour l'hypocrisie et les fureurs monacales et de prouver que la justice et l'humanité résident ensemble dans le peuple. » *Les Deux Couvents* avaient eu d'abord un succès modéré, avec huit représentations; mais une reprise, le 1er novembre, sous le titre de *Le Despotisme monacal découvert par les sans-culottes* (puis : *par les braves sans-culottes*) lui assura une plus longue carrière. La lettre suivante de Grétry à son collaborateur montre le succès qu'on faisait à ce sujet à la mode.

Au citoyen
Rouget de lisle
aide de Camp du General
Valence Commandant l'armée
des Ardennes. au quartier Gal
de L'armée des Ardennes.

je recevrai votre malle, mon cher ami, et je vous la remettrai a vous meme et pas à vos heritiers. nous avons débarassé notre ouvrage de beaucoup de longueur, deux airs de *Solier* (1), deux duo qui tuoient l'action et le jour de la toussaint elle a eut un grand succes avec pres de 4000l de recette.
apresent cet ouvrage restera et sera joué souvent. les marseillois du parterre avoient souvent dits et criés : *quonnous donne* le Brave sans culotte ou les deux couvents, voila pourquoi (si vous lisez les journaux) on a affiché *le despotisme Monacal decouvert par un Brave sans culottes ou les deux couvents.* despres est au havre je viens de lui écrire. j'ai fait les coupures avec les comediens et je suis pour ma part content des sacrifices que j'ai faits. vos couplets des Marseillois *allons enfants de la patrie* sont chantés dans tous les spectacles et dans tous les coins de Paris; lair est tres bien saisi par tout le monde parcequon l'entend tous les jours chantés par de bons chanteurs. vous ne m'avez pas dit le nom du Musicien, est ce édelman (2)?
bon jour mon Brave, revenez m'embrasser soyez tout couvert de gloire. un de ses jours Mon Pays de liege sera françois j'en suis enchanté, j'en suis tout fier.
adieu mon ami

GRETRY.

Paris 4 9bre 1792 (3).

Cette lettre de Grétry, outre qu'elle indique l'état d'esprit des spectateurs à la fin de l'année 92, nous apprend, que, six mois après la composition de la *Marseillaise,* on ignorait encore, même parmi les musiciens, quel était l'auteur de la musique. Quelle

(1) Solié.
(2) Edelmann.
(3) L'autographe est conservé à la Bibliothèque de l'Opéra. On n'en connaissait jusqu'à présent que l'analyse, donnée par Charavay en 1883.

raison avait pu avoir Rouget de Lisle de ne pas se faire connaître, même de son collaborateur?

En 1792 encore, on attribue à Rouget *l'Offrande à la Liberté*, donnée à l'Opéra, le 29 septembre. Mais cette mise en scène de la *Marseillaise* est du chorégraphe Gardel.

Après avoir été emprisonné onze mois à Saint-Germain-en-Laye (alors Montagne du Bon-Air), Rouget de Lisle, délivré par le 9 Thermidor (juillet 1794), célébra l'événement dans un *Hymne dithyrambique sur la conspiration de Robespierre et la Révolution du 9 thermidor*. En 1797, il publie *Adélaïde et Montville*, anecdote.

En 1796, démissionnaire, l'ex-commandant du génie publie ses *Essais en vers et en prose*. En 1798, il donne à l'Opéra *le Chant des Vengeances*, qui est exécuté une seule fois, le 7 mai. Le 3 janvier 1800, sur la même scène, on exécute son *Chant des Combats*, composé à la demande du premier Consul, et avec le même insuccès que le précédent.

Le 28 mai 1798, l'Opéra-Comique donne encore de lui *Jacquot ou l'Ecole des Mères*, musique de Della Maria, qui est son dernier ouvrage dramatique jusqu'au *Macbeth*, musique de Chélard, que l'Opéra représenta, avec peu de succès toujours, en 1827. Deux ans auparavant, l'auteur de la *Marseillaise* avait publié ses *Cinquante Chants français*, qui sont, en somme, le résumé de sa carrière poétique et musicale. En 1829, il s'adressait à Beuchot pour lui confier le projet qu'il avait de faire un recueil, un choix de ses écrits, si un éditeur voulait s'y intéresser. Mais le projet n'eut pas de suite.

On signale encore de Rouget de Lisle un récit de l'expédition de Quiberon, où il avait été blessé, publiée dans les *Mémoires des autres;* deux chansons, dans l'*Almanach de Paris et des départements, faisant suite à l'Almanach des Départements* (1823 et 1824); *Fierval et Rose mourante*, dans le Musée littéraire du *Siècle;* des traductions dans la *Revue britannique*, et, dans les *Fables russes*, de Kriloff, traduites en 1825, plusieurs imitations en vers de ces fables.

Telle est, à peu près complète, la bibliographie de Rouget de Lisle. Un ou plusieurs volumes pourraient s'y ajouter, si l'on publiait sa copieuse correspondance, dont la moins curieuse pièce ne serait pas sa longue lettre au premier Consul, et qui lui valut l'honneur d'être surveillé par la police impériale, — sans lui attirer d'ailleurs les bonnes grâces de la Restauration. Heureusement, ou malheureusement pour lui, sa vie devait se prolonger jusqu'après 1830, qui lui apporta quelques pensions et la croix de la Légion d'Honneur, quarante-quatre ans après la *Marseillaise*. — J.-G. P.

§

J.-K. Huysmans et le « Mercure de France ». — Dans le discours qu'il a prononcé, le 10 juin dernier, à l'issue de l'Assemblée générale annuelle de la société Huysmans, M. Lucien Descaves, Président, a rendu hommage en ces termes à la mémoire d'Alfred Vallette, membre fondateur de la Société :

Alfred Vallette nous a quittés l'hiver passé. Rachilde et lui assistaient encore à notre dernière assemblée générale en souvenir de l'écrivain, mais aussi de l'homme dont la cordialité avait enhardi leurs débuts. Vallette n'oubliait pas que son premier roman, *Le Vierge*, avait trouvé un éditeur grâce aux bons offices de Huysmans; et Rachilde n'ignorait pas non plus que celui-ci l'élevait au premier rang des femmes qui écrivent, parce qu'elles ont quelque chose à dire, en bons termes.

Et dans la bouche de Huysmans, l'éloge avait du prix.

Il aimait beaucoup aussi le *Mercure de France* et il eût certainement confirmé ses sympathies au successeur d'Alfred Vallette, Georges Duhamel, pour qui Huysmans avait voté lorsque l'Académie Goncourt, pendant la guerre, décerna son prix à Denis Thévenin, alias Georges Duhamel.

§

Le Sottisier universel.

Le Palais-Bourbon se situe vers la place de la Concorde, au début du boulevard Saint-Germain. — *Le Canard enchaîné*, 3 juin.

Il y a quatre siècles et demi que Magellan découvrit la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. — *Mer et Outre-Mer*, nº d'avril.

Edmond Rostand n'aurait-il pas puisé dans cette fable l'idée des scènes fameuses du cinquième acte de *Chantecler*, où s'affrontent le rossignol et les crapauds? — *Mercure de France*, 1er avril, p. 223.

Sur la rive gauche de la Loire,... le grand vin se récolte sur les coteaux de Vouvray, Rochecorbon, Sainte-Radegonde et Vernon. — *Reflets*, mars 1936.

Quoi qu'il en soit, notre météorologiste prédit un hiver très long, du 22 décembre 1936 au 21 mars 1937. — *L'Echo de Paris*, 7 juin.

COQUILLES.

LÉGION D'HONNEUR. — ...Chevaliers : M. Couach, constructeur-mécanicien à Arcachon; M. Le Gagneur, directeur des Ménageries Hachette à Bordeaux. — *La Petite Gironde*, 5 juin.

[H...... (Edm.).] — *La Légende des Siècles*, suite complète en ff., de douze curieuses fig. *libres* de Van Maële. — Catalogue de la librairie J. Leroy.

MASTIC.

MINISTÈRE DU TRAVAIL. — Sont nommés : Chevalier : Mme Caubet Blanche, MM. Paranteau, Tautain, pour faire cuire leur côtelette. — *L'Intransigeant*, 5 juin.

Le Gérant: JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.